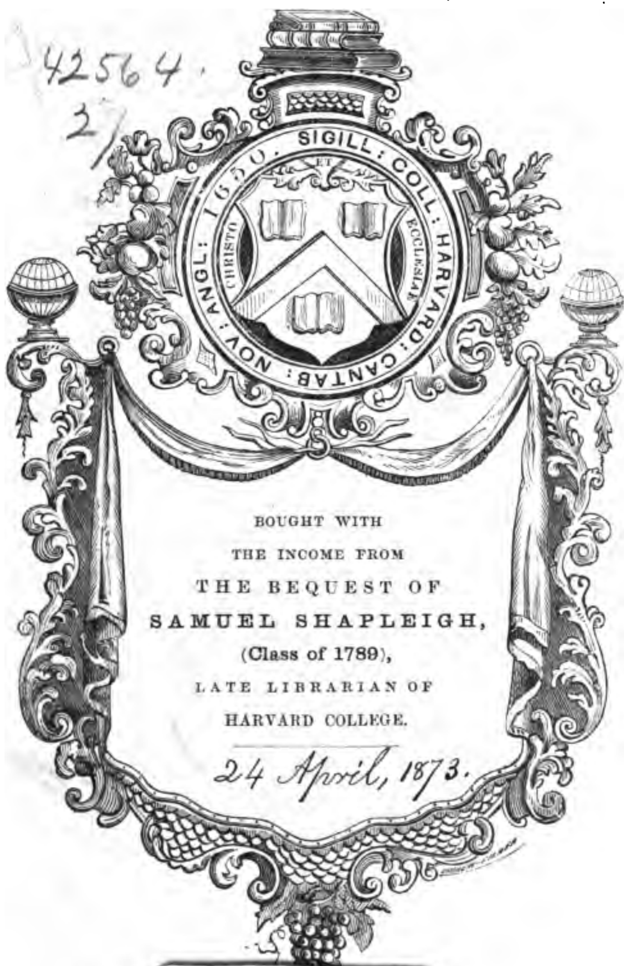
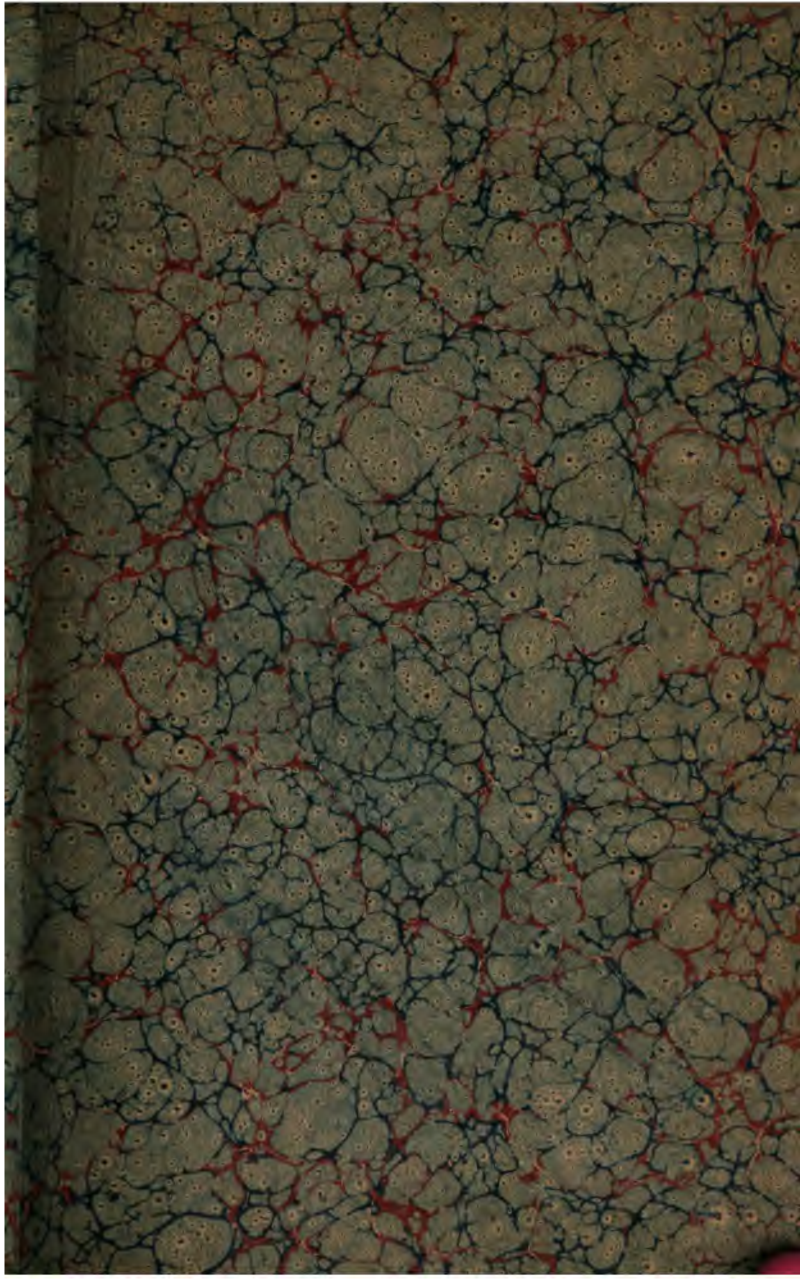



SIGILL: COLL: HARVARD: CANTAB: NOV: ANGL: 1650.
CHRISTO ET ECCLESIAE



COLLECTION MICHEL LÉVY

# LES
# PREMIERS BEAUX JOURS

CORBEIL, typ. et stér. de CRÉTÉ.

LES PREMIERS

# BEAUX JOURS

PAR

Jules Fleury-Husson, called

CHAMPFLEURY



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS,

RUE VIVIENNE, 2 BIS

1858

A

## HENRY BLAZE DE BURY.

Les *Premiers beaux jours!*

Est-ce un titre fictif, comme il était jadis de mode d'en imposer à des œuvres sans relations avec l'enseigne?

Les *Premiers beaux jours* ont un rapport intime et mystérieux avec les *Trios des Chenizelles*, les *Quatuors de l'île Saint-Louis* et les *Ragotins*.

Dans toute vie d'artiste, il y a des échappées de la jeunesse qui se passe follement en apparence, et qui est le moment où le cerveau reçoit les sensations le plus vivement.

Les deux tiers de cette vie facile, où le jeune homme *observe* naïvement, sans le savoir, ont été purement

remplis de musique de toute sorte : musique de théâtre, musique de chambre et musique de concert.

De ces études, il est résulté quelques Nouvelles dans lesquelles la musique joue un certain rôle, et que j'ai cru pouvoir réunir définitivement sous le titre de *les Premiers beaux jours*, en mémoire des souvenirs heureux qui s'y rattachent.

S'il est rare de rencontrer des organisations délicates qui pénètrent profondément dans le sens musical d'œuvres puissantes, ainsi que vous l'avez fait pour Weber, il est encore plus rare, aux époques difficiles de luttes littéraires, de trouver d'amicales sympathies, qui sont une verte oasis où l'on oublie le tapage des gribouilleurs insolents.

Voilà, mon cher Henry, pourquoi ce livre vous est dédié.

CHAMPFLEURY.

Novembre 1857.

# LES PREMIERS BEAUX JOURS

## LES TRIOS DES CHENIZELLES

— Voici la petite basse dont je vous ai parlé, dit mon professeur de musique, M. Trude, en me présentant à M. et madame Loncle. M. Loncle dit : Ah ! ah ! et Madame Loncle salua sans lever les yeux.

J'entrai ainsi dans la maison des Chenizelles, qui occupait à toute heure les esprits curieux de la ville de L.... D'un coup d'œil je remarquai, dans une grande salle très-haute, un mobilier propre, mais d'une mode déjà passée. Un piano à queue était au milieu de la pièçe, et rien dans le salon n'annonçait la présence habituelle d'une femme.

M. Loncle nous montra du doigt deux grands fauteuils en velours jaune ; M. Trude s'étant assis, je m'assis. J'avais toujours ma basse sous le bras et les doigts accrochés dans les cordes ; il faisait très-froid, ce soir-là, et beaucoup plus froid dans les Chenizelles que par la ville.

Les Chenizelles sont un quartier situé sur les remparts, hors des portes de la ville, et le vent de la montagne y arrive avec toutes ses colères sans rencontrer rien qui l'arrête. Aussi, mes doigts, passés dans les cordes de la basse, avaient-ils plus souffert que le reste de mon individu; ils étaient raides comme des bâtons et bleus comme de l'indigo.

« Il ne fait pas chaud, ce soir, dans les Chenizelles, dit M. Trude qui avait également ressenti les atteintes du froid en portant sa boîte à violon à la main. — Aux Chenizelles comme ailleurs, reprit M. Loncle. »

Dès ces premiers mots, je compris que la maison n'était pas vouée à la gaieté, et que la conversation serait difficile à établir. Je m'en souciais médiocrement; d'ailleurs, ma timidité habituelle était accrue par le remords d'un crime commis envers M. Loncle lui-même : un an avant cette visite, j'avais mis à néant la sonnette de M. Loncle dans les expéditions nocturnes que je faisais en sortant de l'école de dessin; le même jour, j'avais contemplé avec crainte un vieux pied de biche tout pelé, caché dans mon musée de déprédations, qui était la racine de la défunte sonnette de M. Loncle, et il avait fallu le despotisme de mon maître de musique, M. Trude, pour me conduire dans la maison où je n'aurais dû me présenter qu'en coupable humilié.

Mais la faute en était à l'insistance de M. Loncle de ne jamais répondre passé huit heures du soir. Nous

avions pour coutume de respecter les cordons de sonnette quand nous voyions la servante venir, un flambeau à la main, ouvrir la porte et saluer le brouillard; mais la destruction la plus complète menaçait les marteaux de porte, les anneaux, les cordons de sonnette, si personne ne répondait à nos carillons désordonnés. Le premier jour cependant, une voix répondit au dedans de la maison de M. Loncle à la sonnerie; mais cette voix était si pleine de courroux, elle annonçait un domestique tellement à craindre, que nous prîmes la fuite, mettant la main instinctivement au derrière de nos culottes, dans la crainte que le domestique farouche, qui était un chien, ne commençât par sauter à la partie la plus usée des pantalons.

Le chien avec une vieille bonne étaient les deux seuls êtres connus de la maison des Chenizelles dans la ville de L.... On les voyait régulièrement les jours de marché, les mercredis et les samedis, faisant les provisions et retournant, sans parler à personne, aux Chenizelles, portant l'un un panier sous le bras, l'autre un panier dans la gueule.

Quoique madame Loncle fût de la ville, il était impossible de tirer sur elle d'autres renseignements que ceux-ci : elle était fille de madame d'Estouvelles, dont la maison, qui a une tourelle en forme de clocher, est située rue du Change. Madame d'Estouvelles, après avoir mené une vie mondaine sous la Restauration, s'enferma tout d'un coup avec sa fille et ne la laissa

voir à personne. Deux fois par semaine, les dames allaient à la messe basse, à la cathédrale, en passant par une rue presque abandonnée. La jeune fille avait un voile épais; le boulanger dit l'avoir vue avec des lunettes bleues, l'épicière prétendait qu'elle était jolie comme les amours; les uns la disaient bossue, d'autres lui donnaient un port de princesse. Seul le notaire pénétrait dans la maison; mais comme la famille était riche, la succession belle, par suite beaucoup d'affaires de chicane, le notaire garda le secret sur les mystères de la maison.

Un jour, toute la ville apprit avec étonnement que la mère venait de mourir; les regrets ne furent pas énormes parmi la population. Mais la jeune fille fut à l'ordre du jour. « Quel bonheur pour elle ! Elle était libre, disait-on partout. Elle ne se renfermera pas comme sa mère. L'a-t-on fait souffrir ! » On la plaignait pour son passé, on enviait son avenir. Car à cette heure les lunettes bleues et la bosse avaient disparu : c'était une belle jeune fille, une riche héritière; et les employés, les clercs de notaire et d'avoué, qui emplissent les bals de la mairie, durent se coucher plus d'une fois en rêvant que la riche héritière payait leur charge.

Chez le notaire arriva un étranger qui prouvait qu'il était nommé exécuteur testamentaire des volontés de madame d'Estouvelles; il alla s'installer dans la maison de la défunte, et la ville en fut pour ses propos, car le

mystère plana sur la jeune héritière comme par le passé. Le temps du deuil étant expiré, on apprit avec étonnement que mademoiselle d'Estouvelles épousait l'étranger, qui s'appelait M. Loncle.

La maison fut vendue ainsi que les biens ; M. Loncle acheta la propriété de la rue des Chenizelles, et la jeune fille changea de prison. La ville ne la connut pas plus fille que femme. Les cancans de province finissent par se rouiller ; d'ailleurs, L..., étant une ville d'employés, la curiosité se porte sur les nouveaux arrivés qui remplacent des fonctionnaires publics. Madame Loncle fut donc oubliée.

M. Trude dit un jour à mon père : « Il est temps que monsieur votre fils fasse de la musique d'ensemble ; si vous le permettez, je l'emmènerai une fois par semaine chez M. Loncle. — M. Loncle est-il musicien ? demanda mon père. — Non, Monsieur, c'est madame Loncle qui est une excellente pianiste. — Très-bien, dit mon père ; mais Charles n'est pas encore assez bon musicien. — Il le deviendra, dit M. Trude, et les trios sont ce qu'il y a de plus positif pour rendre quelqu'un musicien. »

C'est ainsi que je fus reçu chez M. Loncle. Je n'osai d'abord regarder sa femme, elle ne parlait pas ; mon maître de musique était brusque et froid. Il y avait, dans la maison, un tel silence, qu'on eût entendu le mouvement du pendule.

« Si vous désirez, Madame..., dit M. Trude. » Elle

salua en manière de réponse, se leva silencieusement et alluma les bougies du piano. Le maître de musique prépara un trio de Haydn qu'il avait apporté, et accorda son violon et ma basse ensuite, car je n'apportais pas un grand soin à mon instrument et les chevilles en étaient dures.

Je fus placé à ma grande joie à droite de madame Loncle et mon professeur à gauche, car je craignais le rapprochement de M. Trude, qui m'enseignait la musique avec toute la dureté possible, tantôt me pinçant le bras droit jusqu'au sang, pour me faire comprendre que l'on ne doit pas jouer du bras, tantôt m'écrasant les pieds pour m'empêcher de battre la mesure.

Tous les préparatifs étant faits, comme de graisser son archet de colophane, de nettoyer ses lunettes, M. Trude battit une mesure en blanc. Jamais je n'eus une si grande émotion; essayant pour la première fois de la musique d'ensemble, je n'entendais plus mes sons. Le piano m'étourdissait, je craignais de me tromper, d'entendre la voix de mon professeur me rappeler à la mesure et à la justesse des sons; je n'osais regarder madame Loncle, qui m'apparaissait sous un jour singulier, et il me semblait que M. Loncle ne me quittait pas des yeux et qu'il allait tout à l'heure m'accuser du crime de la sonnette.

Heureusement, la partie de violoncelle n'était pas compliquée; M. Trude avait choisi, pour mon début,

des concertos de Haydn, où le violoncelle n'est même pas obligatoire ; il sert seulement à doubler les basses de piano. L'adagio était terminé : « Allons ! Charles n'a pas trop mal été, dit M. Trude ; n'est-ce pas, Madame ! » Je me sentis rougir, et sans regarder madame Loncle, je compris qu'elle se tournait de mon côté en souriant. « Désirez-vous, Madame, reprendre l'adagio ? dit M. Trude. — Comment, vous allez recommencer l'enterrement ? dit M. Loncle, c'est de la musique d'enterrement. » Madame Loncle s'était inclinée pour répondre qu'elle recommencerait volontiers, mais, en présence de la réponse du mari, M. Trude fut embarrassé. — Tout à l'heure, monsieur Loncle, vous allez entendre des motifs très-gais ; il y a un menuet surtout... — Le menuet, je ne dis pas, mais c'est un enterrement que vous avez joué. — Eh bien, Monsieur, dit madame Loncle à son mari, nous allons continuer. »

Jamais je n'ai entendu de voix aussi doucement éplorée que celle de cette pauvre femme, dont chaque mot indiquait la résignation triste. « Q'est-ce que cela me fait, dit M. Loncle ; si vous tenez à votre musique, je ne m'y connais pas, je dis que c'est un enterrement, parce que, diable ! les chantres qui vont au cimetière ne chantent pas autre chose. »

Quand, après quelques soirées, je fus un peu moins embarrassé de mon rôle de mauvais instrumentiste, je pus examiner la singulière figure de M. Trude, en faisant de la musique. Il n'était pas beau, même sa

figure manquait de physionomie ; elle était froide, sans expression, d'une santé magnifique à regarder le sang qui courait également par tout le visage. Pendant les leçons qu'il me donnait, M. Trude, plutôt ennuyé que séduit par ses démonstrations de coups d'archet, me semblait laid ; mais en jouant les trios à la maison des Chenizelles, la physionomie du maître de musique changea tout à coup. Elle s'illuminait, prenait des expressions inconnues ; il me parut que son œil bleu se noyait de larmes intérieures, enfin, ce n'était plus le même homme.

Il aspirait la musique avec les délices d'un homme qui revient à la vie en respirant de l'éther ; son caractère était tout à fait transformé. Je voyais un être bon, doux et complaisant ; car il savait s'effacer et se faire humble devant un chant de piano : il adoucissait les angles de son caractère, et mettait, pour ainsi dire, des velours aux cornes de son esprit. Avec un tel musicien j'accompagnais moins mal, car l'application qu'il mettait me rendait moi-même moins écervelé. Je n'entendis jamais madame Loncle jouer seule ; mais elle apportait aussi dans nos trios un enthousiasme qui se faisait sentir jusque dans le mouvement des épaules. C'étaient des frémissements imperceptibles au vulgaire qui passaient du piano dans les doigts et dans tout le corps. Par moment, en comptant des pauses, je jetai un coup d'œil sur madame Loncle : la façon dont ses mains couraient sur le

piano, je ne l'ai pas souvent remarquée chez d'autres grands instrumentistes. Ses mains ne faisaient ni fracas ni tours de force ; au contraire, les doigts étaient remplis de coquetteries infinies et de suaves délicatesses en exécutant les traits les plus compliqués.

Avec le quatuor, les trios sont la musique intime par excellence. Chaque note est une confidence, et celui-là serait un être bien enveloppé de mystère qui saurait cacher son caractère après quelques séances musicales à ses compagnons. A dix-sept ans, je ne comprenais pas encore les aveux qui sortent du ventre d'une basse, d'une poitrine de violon et de la boîte d'un piano : je ne faisais que deviner sans m'appesantir à rien ; et il fallut des preuves au grand jour pour me démontrer que les faits peuvent être connus, expliqués longtemps à l'avance aux esprits attentifs.

Il est certain que madame Loncle souffrait et que la musique seule apportait quelque trêve à ses chagrins. Elle eût joué du piano tout la nuit sans s'en apercevoir ; mais à dix heures, M. Loncle se levait de son fauteuil et c'était un ordre inflexible. Le bruit qu'il faisait rien qu'en remuant un peu les pieds de son siége, ramenait sa femme à la réalité. Elle changeait de physionomie, le charme était rompu ; elle nous envoyait un sourire triste qui était gros de demandes de pardons pour son mari. Et nous nous en retournions silencieusement par les Chenizelles, M. Trude et moi, sans autrement parler, que pour faire ouvrir, par le concierge de la ville,

la grosse porte qui est fermée en hiver à neuf heures du soir.

Un jour, M. Loncle nous annonça que M. Montbazin viendrait entendre notre musique. Ce fut un événement dans la maison des Chenizelles que l'arrivée d'un nouveau personnage. M. Montbazin était un riche propriétaire des environs de L....; il passait dans la ville pour un des plus fins connaisseurs en musique de la terre. Les dames âgées se rappelaient l'avoir entendu chanter dans un concert donné par M. Romagnési; à les entendre, le brillant Romagnési, très-célèbre alors, avait été complétement éclipsé par M. Montbazin.

Nous avions à peine commencé le trio d'Haydn, qu'on sonna à la porte : le chien répondit du dedans avec sa grosse voix. — Voilà M. Montbazin, s'écria d'un air joyeux M. Loncle. Et cette Marianne qui ne va pas ouvrir ! Est-ce qu'elle va laisser M. Montbazin geler à la porte ?

Il y avait, au fond de ces paroles, une extrême tendresse, car M. Loncle ne se serait nullement gêné pour nous faire souffrir du froid, et il ne manifesta jamais aucune inquiétude quand j'entrais avec ma basse couverte de neige. M. Montbazin fut introduit : je n'oublierai de ma vie la mauvaise impression qu'il me causa. Il salua M. et madame Loncle, me regarda légèrement et toisa M. Trude des pieds à la tête.

M. Montbazin était un vieillard cruel, de ceux dont on a défini le profil en lame de couteau. Il y avait, en

effet, quelque chose de coupant dans la façon dont M. Montbazin regardait les gens: sa bouche n'était que dédain, ses yeux n'étaient que mépris. Le côté remarquable de la physionomie de M. Montbazin venait de ses cheveux rouges, qu'il semblait porter avec ostentation. A tout moment il les caressait de sa main, les abattait sur ses yeux, les relevait avec audace; enfin, il prenait mille plaisirs à accomplir, avec cette forêt de poils rouges, des architectures singulières.

L'arrivée de M. Montbazin sembla gêner madame Loncle, qui, sous le prétexte de faire politesse à son hôte, se leva du piano, malgré qu'elle fût priée instamment par lui de continuer le trio commencé. La conversation s'engagea sur des matières bourgeoises et provinciales; aussi M. Trude prit-il congé sitôt qu'il lui fut permis de s'en aller, sans avoir l'air d'être chassé par le nouvel arrivant. Le pauvre maître de musique paraissait très-chagrin de cette visite; il souhaita le bonsoir à la compagnie d'une voix plus mélancolique que de coutume, et je crus m'apercevoir qu'il tressaillit quand M. Montbazin annonça que dans une quinzaine il reviendrait à la ville et qu'il avait soif d'entendre nos trios.

Un jour, M. Loncle dit à sa femme que, n'ayant pas dormi la nuit, il avait rêvé à un beau projet. C'était que les deux époux devaient, chacun de son côté, rédiger chaque jour un journal de leurs impressions et de leurs idées. Madame Loncle se ré-

cria en disant combien une pareille chose était inutile : elle ne quittait pas une minute son mari de la journée, elle n'avait donc pas d'aventures intéressantes à lui raconter. Le mari répondit que ce n'était pas des impressions de voyage qu'il désirait ; il aimait sa femme à l'impossible et il voulait jouir de ses pensées. Quand elle ne parlait pas, elle rêvait à quelque chose; ces rêves devaient être jetés sur le papier, en forme de journal. « Mais, Monsieur, dit la jeune femme, il m'arrive souvent de ne pas penser et même de ne pas rêver : c'est quelque chose de confus et de mystérieux qui m'environne, qui n'a ni corps ni couleur. — Alors, tu l'écriras, dit M. Loncle. Du reste, j'ai établi moi-même une espèce de journal-modèle pour te guider dans les commencements. Veux-tu que je te le lise ?

M. Loncle tira un carnet de sa poche et lut : « Mardi 8 de janvier, le professeur de musique est venu cinq minutes avant l'heure et est parti cinq minutes après l'heure. Je juge que ce jeune homme est prodigue : il a mangé dix minutes de son temps. — Mardi, même date, quatre heures du soir. Ma femme est triste ; elle fait trop de musique. Demander au médecin si la musique ne pousse pas à la mélancolie.

— J'ai toujours été telle, dit madame Loncle ; vous avez tort, Monsieur, de vous en inquiéter et de croire que la musique ajoute quelque tristesse à mon caractère. — Mon amie, dit M. Loncle, je ne prétends

pas avoir raison, j'inscris tout ce qui me passe par la tête, et c'est justement là pourquoi la création de ton journal est indispensable, tu répondras à mes idées et tu les rectifieras quand elles te paraîtront fausses. Je continue : Mercredi, neuf janvier. Dans la nuit du mardi, ma femme me croyait endormi, je me suis aperçu qu'elle pleurait. Pourquoi pleure-t-elle ? Chercher les motifs de ces pleurs. — Vous vous êtes trompé, Monsieur... — N'en parlons plus, dit M. Loncle ; je ne veux pas le savoir aujourd'hui ; voilà une bonne page de journal à remplir avec l'explication de ces larmes. — Monsieur..., dit madame Loncle. — Je t'en prie, ne le dis pas, écris-le-moi. Si tu te dépenses en confidences, tu me diras plus tard que tu n'as rien à écrire sur ton journal. Et je désire qu'il y ait quelque chose d'intéressant tous les jours. *Idem*, mercredi, avoir reçu une lettre qui m'appelle dans les Pyrénées pour règlement d'affaires importantes. Réfléchir longuement si je dois laisser ma femme ou l'emmener avec moi. Voilà encore une réponse, mon amie, car tout dépend de toi. — Je vous suivrai partout où vous l'exigerez, dit madame Loncle. — Je le sais, dit M. Loncle : mais j'avais pensé un instant que ce serait le bon moment pour mettre en train ton journal. Naturellement, tu aurais beaucoup de choses à me dire, éloignée de moi, ce serait charmant. — Alors, Monsieur, vous me laisseriez seule pour avoir le plaisir de recevoir des lettres. — Tu ne me comprends pas, dit le mari : rien

n'est long à établir comme les habitudes; seulement, une fois qu'on y est pris, on l'est pour la vie. Si je reste éloigné de toi pendant deux mois, tu m'écris tous les jours les moindres événements de ta vie, tu finis par y prendre un grand charme, et toute ta vie tu écriras ton journal avec plaisir. —Oh ! je ne le crois pas, dit madame Loncle. — Bien mieux, tu m'en remercieras en sentant quelle source de jouissances je t'ai procurée. Tu écris ainsi beaucoup de choses que tu ne dirais pas, même dans la conversation la plus intime... Faut-il que je parte ? — Restez, Monsieur. — Alors, tu me promets de tenir ton journal? — Oui, Monsieur. — Régulièrement ? — Quand je croirai avoir quelque chose d'important. — Important, dit M. Loncle; rien n'est important dans la vie, et tout le devient quand on regarde la plus petite chose attentivement. »

M. Loncle continua :

« *Idem*, mercredi. Je suis jaloux de la musique. Il me semble que ma femme y montre plus d'enthousiasme que pour le ménage. » Madame Loncle ne put s'empêcher de sourire. « Ah ! tu vois que cela t'amuse, dit M. Loncle. Eh bien, je te laisse à ton journal, je vais faire un petit tour dans la campagne, et tu auras à répondre relativement à tes larmes et à la musique. — Je ne m'y sens pas portée en ce moment, dit madame Loncle. — Sans doute, dit le mari, cela semble dur les premières fois; mais quand tu en

auras écrit les premières lignes, tes impressions couleront de source. »

M. Loncle sortit en se frottant les mains, heureux d'avoir apporté quelque distraction dans son ménage; mais sa femme ne sentait pas, comme lui, le bonheur que devait lui apporter la tenue de son journal. Elle n'y voyait que le côté ridicule; cependant, après avoir promis à son mari, elle n'osait plus refuser. Elle ouvrit le carnet neuf et blanc, qui contenait, imprimé en haut de chaque page, le jour et le mois de l'année, et plus elle pensait à cette idée, plus elle s'en éloignait, lorsque la sonnette la fit tressaillir. C'était M. Trude qui venait, comme d'habitude, deux fois par semaine, l'accompagner au piano.

Le maître de musique fut tout surpris de ne pas trouver M. Loncle dans le salon; l'absence du mari semblait le gêner plus que s'il s'était trouvé en nombreuse société. « Ah! quel service vous me rendez, Monsieur, dit Madame Loncle. » Le maître de musique en demanda l'explication. « J'étais sous le coup de grands ennuis, dit-elle, et pour la première fois j'avais oublié que c'était votre jour. Nous allons jouer du Beethoven, si cela vous plaît, dit-elle. — Madame, je suis à vos ordres. »

Madame Loncle ne cherchait pas, comme le pauvre maître de musique, à étouffer ses chagrins par les mélodies domestiques de Haydn; elle se jetait avec courage dans la lecture de Beethoven, elle allait

trouver le génie souffrant. Dans l'analyse de cette grande œuvre tourmentée, elle trouvait un esprit frère. En jouant Beethoven, elle n'avait plus de mari, elle vivait ailleurs que sur la terre; son isolement était changé en demeures célestes pleines d'anges à la voix séraphique.

M. Loncle rentra deux heures après sa sortie, et fut tout étonné de trouver sa femme et le maître de musique ayant oublié, dans l'étude du grand compositeur, que la séance durait beaucoup plus longtemps que de coutume. En voyant entrer son mari, madame Loncle devint rouge, et ses doigts s'arrêtèrent sur les touches du piano. Le maître de musique, sentant qu'il causait quelque gêne dans la maison, se leva, salua gauchement et sortit avec sa boîte à violon toute désordonnée à l'intérieur, car il n'avait pas apporté les soins habituels au rangement de son instrument.

M. Loncle s'arrêta devant sa femme, laissa échapper une exclamation qui promettait un long discours, et apaisa ses transports intérieurs en se promenant à grands pas dans le salon. Il aperçut le carnet de sa femme qui était sur sa petite table à ouvrage, l'ouvrit, s'assura que rien n'était écrit et dit : « Avais-je raison ce matin d'être jaloux de la musique ? » Madame Loncle ne répondit pas. « Maintenant, dit-il, je ne suis plus jaloux de la musique. — Et vous avez raison, Monsieur. — Je suis jaloux du musicien. » Madame Loncle haussa les épaules. « Il ne fallait pas sortir, Monsieur. — Eh !

Madame, je ne pensais pas que le mercredi ce M. Trude vient ici, vous ne me l'aviez pas dit. — Je l'avais oublié également. — Oh ! dit M. Loncle, il vient aussi le lundi ; le samedi il vient encore avec M. Charles, bientôt il viendra tous les jours, et peut-être deux fois par jour. — C'est bien, Monsieur, je ne ferai plus de musique à l'avenir. » En disant cela, madame Loncle se mit devant sa table et écrivit au musicien : « Monsieur, d'après les conseils de mon médecin, je renonce pour quelques mois à la musique, qui agit trop vivement sur mes nerfs ; mais j'espère que l'hiver prochain j'aurai le plaisir de continuer nos duos et de recevoir vos conseils. » Monsieur, dit-elle, veuillez envoyer à M. Trude ce qu'on lui doit pour le mois passé et celui-ci qui est entamé, en même temps que cette lettre.

M. Loncle prit la lettre, la lut et la jeta au feu. « Mais, mon amie, tu t'exagères mes intentions, tu ne comprends pas la portée de mes paroles. Veux-tu faire de la musique tous les jours, je ne demande pas mieux ? » Madame Loncle ne répondait pas. « Faut-il prier M. Trude de venir ce soir à la maison ? Tu ne dis rien. Que veux-tu de plus ? J'ai eu tort, j'en conviens ; mais tu sais combien je t'aime et combien je désire te rendre heureuse. — Jaloux d'un musicien ! s'écria madame Loncle... — Là, c'est une folie de ma part ; comment pourrait-on être jaloux du pauvre M. Trude, un honnête garçon, je le sais, qui ne songe guère à faire la cour aux femmes... Ah ! je te laisserais

bien trois jours avec lui, le pauvre homme; il n'entend guère malice à l'amour. Je m'y connais en séducteurs, dit M. Loncle qui avait quelquefois la manie de raconter à sa femme ses prouesses de jeune homme. Il n'a pas la coquetterie voulue, le pauvre M. Trude, et je crois qu'une femme lui ferait des avances qu'il n'y comprendrait rien. — A quoi bon me parler de cela? dit madame Loncle. Que m'importe si mon maître de musique est un séducteur ou non! il vient ici pour me donner des leçons d'accompagnement et je n'ai rien à m'inquiéter de plus. — Allons, la paix est faite, dit M. Loncle, n'est-ce pas, Madame? Ce qui m'a fâché sur le moment, c'est que je revenais du dehors avec l'espoir de trouver au moins deux pages de ce journal que je brûle de lire. — Eh! Monsieur, je n'ai rien à écrire aujourd'hui que votre arrivée désagréable. — Oh! que tu me rends heureux, s'écria M. Loncle; voilà une nouvelle voie ouverte: oui, corrige-moi, indique-moi mes défauts, cette idée me plaît. Je ne me fâcherai pas des plus grandes duretés, dévoile-moi à moi-même; tu me diras quand j'ai été inconvenant, quand j'ai paru ennuyé, et j'essayerai de devenir meilleur. La bonne idée! avec tes conseils et tes douces réprimandes je vais devenir un être parfait; pourquoi n'avons-nous pas songé à ce journal-là la première année de notre mariage? Peut-être aurais-je évité de te froisser bien souvent. Ma petite femme, voilà un nouvel avenir qui s'ouvre pour nous plein de

bonheur. Mais surtout ne cache rien, ni mes vices, ni mes défauts ; ne crains pas de les accuser avec sincérité, j'y verrai, au contraire, une preuve de ton amour. Ah! si tous les maris agissaient ainsi, il n'y aurait pas tant de mauvais ménages. »

M. Loncle parla longtemps de la sorte sans se douter que sa femme n'entendait pas un mot de sa conversation : elle était arrivée devant son mari à avoir le regard attentif et l'oreille morte. Elle paraissait écouter avec la plus grande attention et n'entendait que des souvenirs musicaux. La voix bourgeoise de M. Loncle était étouffée sous les voix harmonieuses de Mozart, d'Haydn et de Beethoven.

M. Montbazin revint à quinze jours de là, ainsi qu'il l'avait annoncé. Dès qu'on entendit son pas dans l'antichambre, il se fit un échange de regards subits entre nous trois. C'était comme une consultation muette pour savoir si le trio allait se continuer; mais madame Loncle nous fit, des yeux, la prière de rester. M. Montbazin se confondit en politesses exagérées et jura que c'était la plus grande joie qu'on pouvait lui faire que d'exécuter quelques trios en sa présence. Il s'offrit même pour tourner les pages de la partie du piano, ce dont il n'était nullement besoin. Au lieu de se placer près du feu et de causer avec M. Loncle, il alla se poster derrière la chaise de M. Trude et suivait sa partie, armé d'une longue lorgnette de campagne qui tenait plutôt de la lunette d'approche.

Je faisais face à mon maître de musique ; et jamais je ne fus aussi gêné qu'à cette soirée, ne pouvant m'habituer à la longue personne de M. Montbazin, regardant de la musique avec sa longue lorgnette. Il avait la figure froide et dédaigneuse : je craignais cet homme ; mais par la raison que je le craignais, j'avais mille fois de violentes attaques de rire intérieur qui me faisaient souffrir par la retenue. Je mordais mes lèvres avec mes dents et je ne jouais plus, tant mon corps était crispé par le rire qui agaçait mes nerfs. De temps en temps je faisais une petite note au hasard, afin qu'on entendît un peu la basse ; je craignais surtout que M. Trude me crût perdu dans la lecture de ma partie et qu'il ne fît arrêter court afin de recommencer.

De temps en temps la lunette était dirigée sur moi ; et il me semblait qu'avec une pareille lunette d'approche M. Montbazin devait voir ce qui se passait au-dedans de mon individu. A trois ou quatre reprises, j'essayai de tourner ma chaise, afin d'échapper aux verres de la lunette ; mais je ne réussissais qu'à me montrer de trois quarts ou de profil.

Quand le trio fut fini, M. Montbazin dit : « Comme la basse fait bien ! » Je serrai mon mouchoir dans les dents, pour ne pas envoyer un éclat de rire immense ; je n'avais pas fait trois notes de ma partie. Du reste, je ne savais plus ce qui s'était joué, je n'avais pas entendu le trio, je n'avais vu que la lunette. Pour tout

au monde j'aurais fui, mais je n'osais quitter ma chaise ; le plus petit mouvement, la moindre parole pouvait donner le jour à mes rires enfermés.

M. Trude, ayant préparé un autre cahier de trios, les apporta à chacun et me dit : « Faites donc attention, monsieur Charles, vous jouez en dépit du bon sens. » Pendant le repos, M. Montbazin s'était levé et je compris qu'il était derrière moi, inspectant la partition avec sa terrible lunette d'approche. Je me raidis de toutes mes forces et je commençai le trio avec courage. Les quatre premières mesures étaient remplies par un petit chant de violoncelle seul qui me gênait beaucoup, à cause de ma timidité : l'ayant regardé d'avance, je me demandais comment je pourrais m'en tirer avec l'excitation nerveuse que me causait M. Montbazin. Si j'avais osé prononcer une parole, j'aurais prié madame Loncle et mon maître de musique de jouer un autre trio ; cependant je me tirai avec honneur de mon petit solo. La lunette était pourtant derrière moi ! En tournant un peu l'œil de côté je pouvais la voir braquée sur ma musique ; cette fois ce fut M. Trude qui fit que le trio marcha plus mal qu'avec des béquilles. Les traits du maître de musique étaient embarrassés : lui qui avait un coup d'archet merveilleux, il ne se souvenait plus des reprises ; il allait médiocrement en mesure et il oublia, un moment, qu'on était en majeur pour tomber dans un mineur de l'effet le plus agaçant.

Le sang empourprait la figure de M. Trude, évidemment mal à son aise et qui comprenait les fautes immenses qu'il commettait coup sur coup. D'ordinaire jamais M. Trude ne se trompait si grossièrement. Que pouvait-il se passer en lui ? Mon maître de musique me faisait peine à regarder, car je comprenais son émoi, qui perlait sur son front en petites gouttes reluisantes.

M. Montbazin s'écria : « Très-bien ! le violon, » comme il avait applaudi à la partie de basse, et le mot paraissait une insulte si sarcastique que je crus que M. Trude, avec son caractère violent, allait éclater contre le perfide enthousiaste de musique. « La musique est bien mal gravée, dit madame Loncle qui voulait venir au secours du pauvre maître de musique. — Je ne sais ce que j'ai dans les doigts ce soir, dit M. Trude. — Il y a des fautes dans la partition, » ajouta madame Loncle qui espérait, par ces consolations, apaiser l'amour-propre froissé de son maître de musique.

M. Loncle était dans son fauteuil, sans rien dire, ne voyant aucune différence entre un trio bien ou mal joué. — Si cela vous fait tant de plaisir, mon cher monsieur Montbazin, dit-il, il faut venir nous rendre visite toutes les semaines. Autant aurait valu nous prier de ne plus revenir, car la présence de l'amateur était ce qui nous paralysait. A quelle cause attribuer la déplorable exécution de M. Trude, sinon à la

présence de M. Montbazin ! Le maître de musique apportait en musique une exactitude certaine que lui avait donnée un travail assidu : il n'appartenait pas à l'école brillante, seulement son jeu froid, mais sérieux, indiquait de longues études positives. Pour moi je me rendais bien compte pourquoi j'avais si mal accompagné; mais M. Trude n'avait pas les mêmes raisons : il ne riait jamais, et je partis ce soir-là sans comprendre les motifs qui avaient paralysé le violon de mon maître de musique.

J'oubliai vite ce petit incident, d'autant plus que les séances musicales furent supprimées pendant un certain temps. M. Trude vivait avec sa mère ; c'était avec force privations et économie que tous deux menaient une existence médiocre. La ville de L... n'est guère portée à la musique; les quelques personnes qui veulent que leurs enfants possèdent des arts d'agrément, se trouvent déjà très-prodigues de donner dix francs par mois à un professeur de musique. M. Trude n'avait généralement que huit élèves au mois, et il réalisait avec difficulté douze cents francs par an, en joignant à ses leçons quelques petites sommes payées par les comédiens qui viennent deux mois par an faire leur tournée.

M. Trude aurait pu facilement gagner davantage ; mais sa timidité, qui s'était tournée en dureté apparente, le faisait craindre des jeunes demoiselles qui apprennent le piano pour jouer immédiatement de petits airs

dont les parents tiennent à être complimentés. Il manquait à M. Trude la connaissance de la vie ; il prenait au sérieux ses fonctions de professeur et se croyait obligé de faire de bons élèves. Il ne se rendait pas compte qu'au sortir de l'institution, les trois quarts des jeunes demoiselles allaient abandonner le piano, le dessin et l'anglais ; à supposer qu'elles continuassent, les parents ne désiraient pas autre chose qu'une sonate, un morceau brillant, une polka, un quadrille, sortes de travaux qui servent de maintien pendant la première entrevue du futur.

Depuis huit ans, M. Trude vivait ainsi dans la ville, ne trouvant même pas le calme à la maison ; car sa mère, qui était infirme, devint d'une humeur irascible et fit porter à son fils la moitié de sa croix, sans en être soulagée. La mère mourut peu de temps après la soirée où M. Montbazin nous avait tant mis à la torture : le pauvre musicien se renferma un mois sans sortir, ne voulant voir personne, sacrifiant ses intérêts les plus chers en risquant de se voir abandonné par ses élèves.

Pendant son absence, M. Loncle chagrina beaucoup sa femme qui, ne trouvant de bonheur que dans la musique, souffrait en silence. Elle n'avait pas consenti à écrire une ligne du fameux journal dont son mari caressait follement le rêve. C'étaient entre les deux époux des querelles sans fin dans lesquelles madame Loncle ne jouait qu'un faible rôle ; elle laissait

la parole toute à son mari. « Nous ne nous accorderons jamais, lui dit-il un jour ; il y a un étranger entre nous deux qui nous sépare, c'est la musique... J'ai envie d'apprendre la musique. — A votre âge ! dit madame Loncle. — Pourquoi pas ? Ou plutôt enseigne-moi la théorie, que je puisse prendre part à tes joies et à tes jouissances. — Cela ne s'enseigne pas, dit madame Loncle. — Cependant je veux te faire une confidence, dit le mari ; je te vois très-réservée avec M. Trude quand il vient ici ; lui de même, à peine si vous vous parlez : pourtant j'étais jaloux. Il me semble que son violon te parlait et que tu lui répondais. Je me suis couché plus d'une fois en me disant : Que diable le violon a-t-il dit ce soir à ma femme ? Tu ferais de la musique seule, avec la basse, que je ne m'en inquiéterais pas. C'est un instrument grognon, un vieillard qui a toujours l'air de gronder, mais le violon est plus galant. — Il faut, Monsieur, que vous ayez peu de chose à faire pour vous mettre de pareilles idées en tête. — Dame, dit M. Loncle, je ne me connais pas en musique : seulement je vous regarde tous les trois quelquefois ; à de certains moments, vous avez des figures singulières ; je me creuse et je me dis qu'il y a là dedans quelque chose qui m'échappe. C'est cela que tu aurais dû m'expliquer dans ton journal ; mais il paraît que ce sont des secrets qui ne se disent pas. — Je n'ai pas un secret pour vous, Monsieur, vous le savez. Je ne sors pas, je ne vois personne, ma vie est trop

monotone, je vous l'ai dit. Quand je croirai avoir quelque chose à vous écrire, je le ferai, c'est mon devoir. »

Dès lors M. Loncle fut certain que sa femme lui cachait des pensées secrètes et qu'elle craignait de les confier au papier. Dans la vie solitaire, l'esprit se bute à une idée et n'en démord plus. M. Loncle devint chagrin et taciturne : ses joues se teintèrent de plaques jaunes ; il perdit le brillant de son regard. Enfin, un jour, il se coucha malade pour tout de bon. Le docteur Grégoire fut mandé à la maison des Chenizelles ; ne comprenant pas d'abord la maladie, il traita M. Loncle avec force sangsues, le mit à la diète et le réduisit, en peu de temps, à une grande faiblesse. Madame Loncle se montrait pleine de dévouement ; elle ne quittait pas d'une minute le chevet du malade et voyait le mal avec autant de clairvoyance que le médecin Grégoire, sans y trouver de cause ni de remède. Un soir, M. Loncle dit à sa femme : « Je me sens très-mal, je n'irai pas longtemps ; je n'ai plus qu'une prière à t'adresser, ma chère femme. Peux-tu me promettre d'exécuter mes dernières intentions ? — Je le jure, dit madame Loncle en fondant en larmes ; mais, Monsieur, vous vous frappez l'esprit et vous n'êtes pas réellement aussi mal que vous le croyez... — Je ne sens plus mon corps, dit le malade. — C'est de la faiblesse, dit-elle en arrangeant les oreillers. — Avez-vous intention de vous remarier, ma chère

femme ? — Jamais, dit-elle. — Écoutez, vous êtes jeune, jolie, aimable, il ne faut répondre de rien. Jure-moi de ne pas épouser M. Trude. » Dans un moment moins solennel, madame Loncle eût souri. « Monsieur, que dites-vous là ! M. Trude... mon maître de musique... Il y a deux mois que je ne l'ai vu, peut-être ne le reverrai-je jamais. — Tu ne veux pas jurer, dit le malade d'une voix suppliante. — Je le jure. — Ah ! cela me fait du bien, répète-le encore. — Je jure de ne pas épouser M. Trude. — J'ai encore une autre grâce à te demander. — Parlez, Monsieur, ne craignez rien ; toutes vos volontés seront exécutées. — Jure aussi que tu ne te remarieras que deux ans au moins après ma mort. — Je vous ai promis de ne me marier jamais. — Jamais est bien long, dit M. Loncle. — Je jure de ne me remarier que deux ans après la mort de mon mari, si j'avais la douleur de le perdre. — J'ai encore une faveur immense à attendre de toi, mais sur celle-là je n'y compte pas ; et cependant, ma chère femme, je mourrais content si je l'obtenais. — Vos moindres désirs seront exécutés à la lettre, Monsieur. — Le lendemain de ma mort, tu ne manqueras pas d'écrire deux fois par jour le journal de tes moindres actions, ce journal qui m'eût rendu si heureux de mon vivant et qui est cause de la maladie qui me mine depuis quinze jours, et qui va m'emporter. — Comment, Monsieur, dit-elle, c'est le journal qui a causé votre maladie ? — Oui, ma femme, je voulais te le cacher ; mais au

lit de mort, on peut tout dire. Je m'en vais dans l'autre monde par ton manque de confiance. — Est-il possible ? dit madame Loncle ; c'est moi qui vous tue... je ne me le pardonnerai jamais. — Tu es toute pardonnée, dit le mari, pourvu que tu accomplisses ton serment et que tu tiennes régulièrement un registre de tes actions. Je ne sais ce qui va arriver de mon âme ; mais il me semble qu'elle sera heureuse de voltiger autour de toi et de lire en secret tes plus chères impressions. »

Madame Loncle sortit précipitamment de la chambre de son mari, courut à la cuisine et dit à sa vieille bonne de faire prévenir immédiatement le docteur Grégoire de passer à la maison. Le docteur Grégoire, membre du conseil municipal de la ville de L..., était connu pour un des meilleurs joueurs de piquet de l'endroit ; il passait son temps à étudier le tempérament de Judith et de Lancelot, du roi de cœur et de la dame de trèfle ; c'étaient ses études médicales favorites. Il arriva aux Chenizelles, fort contrarié d'avoir été dérangé dans une partie importante, et perdit la tête complétement quand madame Loncle lui eut expliqué la maladie de son mari.

— M. Loncle est fou, s'écria-t-il ; j'ai eu raison de lui tirer du sang et de l'affaiblir par tous les moyens possibles... Vous dites qu'il est malade à cause d'un journal... qu'est-ce que ça... Il n'en est pas question dans le gr s dictionnaire de l'Académie de mé-

decine. — Enfin, monsieur Grégoire, que faut-il faire? — Rien, Madame, rien. — Voulez-vous lui parler? demanda madame Loncle. » Le médecin, qui avait laissé sa partie de piquet interrompue, dit que sa présence était inutile auprès du malade, et qu'il serait plus prudent de consulter le docteur attaché à la maison d'aliénés du département. Là-dessus il sortit, laissant madame Loncle plus embarrassée que jamais. Elle donna quelques ordres à sa vieille bonne et revint auprès du malade, qui paraissait assoupi.

Madame Loncle alors s'assit auprès de la petite table, et ses yeux tombèrent justement sur le fameux journal de son mari, dont il ne lui donnait plus communication depuis longtemps. Elle l'ouvrit machinalement, le parcourut et reconnut des passages qui trahissaient l'idée fixe de M. Loncle. C'étaient des plaintes, des regrets écrits en style bourgeois, qui malgré tout trahissaient un chagrin profond. Quelque temps avant sa maladie, son mari avait écrit : « Qu'est-ce que la vie sans confiance ? une île déserte, un rocher aride. Ma femme a changé ma maison en rocher, j'y suis seul et abandonné... » Il y avait comme une influence *obermanèsque* répandue dans le livre : on eût juré, en ouvrant le carnet, qu'il avait été écrit par un bourgeois nourri de la littérature de la fin de la Restauration. Et cependant M. Loncle ne lisait jamais ; son esprit n'avait pu être frappé par des types faux et maladifs qui corrompent les esprits faibles ; mais il y a dans l'air des

courants invisibles qui font que ces influences tombent dans l'esprit d'uu homme, de même que le vent sème sur un mur la graine d'une plante étrangère.

En lisant ces étranges confidences, madame Loncle fut saisie d'étonnement et de pitié. Elle s'accusa elle-même d'avoir développé la maladie étrange qui affectait son mari. Si M. Loncle ne l'eût pas épousée, certainement il n'eût pas succombé à ce mal moral qui à cette heure le tenait courbé sous son étreinte. M. Loncle aurait épousé une jeune fille simple qui l'aurait rendu heureux. Quel bonheur lui avait donné sa femme ? aucun. Elle l'avait épousé suivant les dernières intentions de sa mère à son lit de mort ; mais dès le lendemain elle s'était renfermée en elle-même, et avait prononcé, à peine mariée, une espèce de séparation d'âme.

Tout en pensant de la sorte et en fermant les yeux comme pour mieux se regarder en dedans, madame Loncle se jugeait maintenant plus coupable qu'elle n'était réellement. Si elle avait appelé ses témoins à décharge, il s'en serait présenté mille. Pourquoi M. Loncle l'avait-il brusquement séparée de la société ? Ne devait-il pas procurer à la jeune femme les plaisirs qui lui avaient manqué dans sa jeunesse ? Quelle manie le poussait à l'enfermer dans une rue isolée, hors de la ville ? Le verbe aimer est le verbe le plus délicat : il est bon de ne le conjuguer qu'avec précaution, car il est fragile et se casse pour un rien. M. Loncle l'a-

vait cassé dès le premier jour, il ne le savait pas, et il se servait des morceaux fêlés, croyant l'avoir en entier.

M. Loncle n'était pas un méchant homme, mais il avait le tort de trop aimer sa femme et de croire que chaque minute doit entendre un je vous aime. Il effeuillait des feuilles de marguerite toute la journée, et cette innocence aux jeunes amoureux qui courent les bois, le rendait ridicule. Ce gros homme de quarante-cinq ans qui aurait voulu qu'une femme de vingt-deux ans lui répétât qu'elle l'aimait *beaucoup* et même *passionnément*, finit par se faire aimer *pas du tout*.

Sans y penser, madame Loncle prit la plume et écrivit à la suite du journal de son mari une espèce de confession de ses fautes. Elle était tout entière à ce travail, mouillant le papier de ses larmes, lorsque la main maigre de son mari vint se placer sur le petit registre. « Ah ! ma chère femme, que tu es bonne, s'écria le malade qui venait de sortir de son assoupissement ; tu veux donc adoucir mes derniers moments. Ce n'était donc pas un rêve ; maintenant, je peux mourir tranquille, je vois que tu obéiras à tes serments : laisse-moi lire ces caractères tracés par une main chérie ! »

Dès le lendemain, M. Loncle éprouva un mieux sensible dans son état : il revint à la vie aussi vite qu'il s'en était éloigné. Tous les matins, il lisait avec délices les

quelques pages que sa femme avait tracées avant de se coucher. Bientôt il entra en convalescence. Le premier mot qu'il dit en sortant de son lit pour faire un petit tour dans son jardin, fut de demander M. Trude. « Il est bien changé, dit madame Loncle. — Comment le sais-tu ? demanda M. Loncle. — Pendant votre maladie, il est venu me rendre visite, et je l'ai à peine reconnu. — Tu ne m'as pas marqué cette visite sur ton journal, dit M. Loncle. — Elle n'avait rien d'intéressant. — Cependant..., dit M. Loncle, qui revenait à son idée fixe : écris-moi sa visite d'une façon bien détaillée. » Madame Loncle s'était promis de satisfaire à l'avenir aux plus grandes exigences de son mari ; elle écrivit sur son journal, à la date du 15 mars : « Oublié au 28 février la visite de mon maître de musique, que je n'ai pas vu depuis deux mois, date de la mort de sa mère. Le chagrin l'a beaucoup changé : ses grosses couleurs se sont envolées. M. Trude est pâle, et cette pâleur ajoute quelque distinction à sa physionomie. Il souffre et il souffrira encore longtemps. Il m'a dit : « Je n'avais que ma mère, elle est morte ; je n'ai jamais aimé qu'elle, car je n'ai pas connu mon père. Ma vie est triste à la mort. » Je lui ai raconté la maladie de mon mari ; il a pris part à mes chagrins ; je sens qu'il les comprend. M. Trude veut s'en aller de la ville ; je lui ai dit que si M. Loncle n'était pas dangereusement malade, je chercherais à le retenir, parce qu'il trouverait une famille à la maison ; mais si un

malheur m'accablait, si M. Loncle mourait, je ne peux pas demander de consolation à un étranger ; je lui ai confié que je me retirerais dans une maison religieuse et il m'a approuvée. Ses affaires arrangées, il pense partir dans trois mois. Son chagrin a allégé le mien ; il a supporté avec courage la mort de sa mère, et je me laisse aller à l'abattement tandis que mon mari vit encore. « Espérez, m'a dit M. Trude en me quittant. »

Après la lecture de cette page, M. Loncle s'écria : « Ce M. Trude me revient davantage maintenant. Il faut l'inviter à dîner pour demain. — Mais, Monsieur, vous n'êtes pas encore en état de supporter un repas. — N'importe, je vous regarderai, je ne mangerai qu'un petit morceau. Tu feras prévenir aussi M. Charles. Après le dîner, vous me ferez un peu de musique, n'est-ce pas ? — Comme il vous plaira, Monsieur, dit madame Loncle. Désormais, je veux vous être agréable et prévenir vos moindres désirs. — Quel trésor j'ai trouvé en toi ! s'écriait M. Loncle. Maintenant, je bénis ma maladie ; ce que c'est pourtant que la vie ! Nous ne nous entendions pas en pleine santé, et il a fallu que je fusse à demi-mort pour être compris. Espérons que nous nous entendrons toute la vie. »

Un grand dîner eut lieu quinze jours après, pour fêter le rétablissement de la santé de M. Loncle. M. Montbazin se fit remarquer non par sa présence, mais par un

énorme nougat établi d'après les coupes du Panthéon, sur le dôme duquel se tenait un audacieux petit génie en pâte sèche coloriée, qui portait une banderole contenant en gros caractères : « *Offert par l'amitié.* » L'auteur de ce monument était mademoiselle Montbazin, demoiselle de trente-huit ans, qui jetait dans l'art de la pâtisserie les troubles dont était rempli son cœur, voué au célibat. Le dîner se passa gaiement, à l'exception de M. Trude, le professeur de musique, dont la mélancolie n'était pas éteinte. Les Montbazin ramenaient la conversation, le plus qu'ils pouvaient, vers ce qu'ils appelaient le *nougasse,* et madame Loncle se mettait l'esprit à la torture pour trouver des formes nouvelles de compliments. M. Loncle dit qu'il était fâcheux de détruire une si belle pièce d'architecture, car sa femme tenait déjà le couteau destiné à saper les bases du monument. « Si le nougat se conservait, disait M. Loncle, c'est un assez beau travail pour être gardé précieusement. — Mademoiselle Montbazin, dit le père, à la demande de plusieurs personnes qui considéraient comme un meurtre de détruire son œuvre, est arrivée à un secret qui permet de garder les *nougasses.* On met le *nougasse* sur un guéridon, sur un secrétaire, sous globe, et réellement ce *nougasse* orne l'appartement. Plusieurs personnes de la ville en ont fait des ornements, et cela leur attire des compliments de tous les étrangers, car il n'y a que mademoiselle Montbazin pour composer de ces sculp-

tures. — A Paris, dit M. Loncle, cela s'achèterait fort cher, — La maison de la rue des Lombards, dit mademoiselle Montbazin, qui me fournit les petits génies en pâte, car ceci je ne m'en occupe pas, ce n'est plus le *nougasse*, voulait échanger avec moi des génies et des petits ornements contre mon secret de *nougasse*; mais j'ai refusé, vous pensez... Mon père rougirait de voir sa fille vendre des pâtisseries. — Vous ne tenez pas beaucoup au génie? demanda M. Montbazin à madame Loncle. — Oh! non, Monsieur; s'il avait été fabriqué par mademoiselle Montbazin... — Alors, madame, dit M. Montbazin, je vous demanderai la permission de l'emporter; nous en manquons pour le moment à la maison, et mademoiselle Montbazin aura prochainement, je crois, à établir un *nougasse*. En apparence ces petites sculptures ne semblent rien, mais elles ajoutent quelque attrait au monument. »

La conversation dura pendant tout le dîner sur le *nougasse*, dont la nouvelle prononciation m'étonnait, mais dont je me rendis compte par l'emphase extraordinaire que certaines personnes apportent à quelques mets qu'elles désirent faire valoir. M. Loncle, certainement, se repentait d'avoir invité les Montbazin, car il eut plusieurs fois l'intention de faire l'éloge de sa femme; mais la question du *nougasse* ne laissait place à aucune autre conversation. Après le dîner, on se promena dans le jardin; je regardai M. Montbazin, et je ne lui trouvai pas la singulière physionomie qui

m'avait tellement gêné à la première entrevue.

Vers le soir, j'allai chercher ma basse, qui était restée dans une maison de la rue Saint-Jullien, où je faisais des quatuors depuis que M. Trude ne me donnait plus de leçons. Le quartier des Chenizelles est excessivement raide à la montée et rapide à la descente : je revenais en courant, suivant mon habitude, chez M. Loncle, lorsque je reçus une secousse violente dans le côté gauche de mon corps, et en même temps j'entendis le bruit singulier que font des cordes d'instrument qui se détendent brusquement. Ma basse me paraissait plus légère de moitié : je frémis à l'idée d'un grand malheur dont je n'osai pas constater l'étendue. — Maladroit ! criait une voix rude. Vous ne pouvez donc pas laisser le chemin libre aux brouettes. » Cela se passait sous la voûte de la porte des Chenizelles, où le jour ne pénètre pas, même en plein midi. L'homme qui tient la clef de la porte vint se mettre de la partie. « Qu'est-ce qu'il y a ? — Je ne sais, dis-je, on veut me prendre ma basse. » Je sentais des mouvements violents qui attiraient de temps en temps l'instrument. L'homme que j'avais rencontré jurait de toutes ses forces. — Vous feriez mieux d'apporter de la clarté, disait-il au concierge de ville. » Quand la lanterne nous permit de nous reconnaître, je vis avec terreur que la roue de la brouette était entrée dans le ventre de la basse, qu'elle avait percé la table du fond, et que l'homme cherchait inutilement à dégager sa

brouette, prise dans ma basse comme un hameçon dans la gueule d'un poisson.

Il y avait un peu de ma faute dans cet accident, car je courais tellement fort, sur un terrain en pente, que je n'avais pu éviter la rencontre de la brouette dans un lieu obscur ; mais l'ouvrier jurait les cinq cents diables, comme si ma basse avait pu apporter quelque dommage à la roue de son épaisse brouette. Je parvins cependant à dégager l'instrument, qui avait autant souffert qu'un martyr condamné au supplice de la roue. Après avoir ramassé les quelques morceaux qui étaient par terre, je fis des ligatures du paquet de cordes qui pendaient désespérées, et je m'en allai tristement par les Chenizelles, ne sachant comment faire pour me tirer de mon malheur. J'étais honteux de la figure que j'allais faire en entrant chez M. Loncle, en portant dans mes bras un tel cadavre d'instrument. Je craignais surtout la moquerie de M. Montbazin, qui m'avait complimenté le jour où j'avais si mal joué. Je me le figurais un être méchant, heureux du mal arrivé à son prochain ; et j'arrivai à en conclure que la présence de M. Montbazin aux Chenizelles n'était pas étrangère à l'accident. Le mieux était de ne pas retourner chez M. Loncle ; mais que penserait-on de ma disparition ? cela n'était pas honnête après y avoir dîné. D'un autre côté, je me fendais la tête à chercher des raisons pour adoucir mon père quand il faudrait lui dévoiler l'étendue de mon malheur.

« Eh bien, Charles, que faites-vous là ! » En reconnaissant la voix de M. Trude, qui me frappait doucement sur l'épaule, je tressaillis. « Il y a deux heures qu'on vous attend pour commencer. » Le maître de musique était allé à ma recherche, craignant qu'il ne me fût arrivé quelque accident ; madame Loncle l'avait prié de s'en inquiéter. La lune vint à sortir de derrière un nuage. « Tenez, dis-je à M. Trude en montrant l'estomac crevé de ma basse. — Que vous est-il donc arrivé ? demanda-t-il. » Je lui racontai l'événement dans tous ses détails. Il ne me fit pas de reproches et dit simplement qu'un facteur de Cambrai, qu'il connaissait, devait arriver dans la ville sous peu ; comme j'étais sans soins, il serait facile de trouver une nouvelle basse de peu de valeur. « A présent, dit-il, vous allez laisser votre instrument à la cuisine et nous pouvons nous passer de vous aujourd'hui, nous avons des duos de piano et de violon. »

J'entrai dans le salon de M. Loncle, la mine assez piteuse pour que M. Trude fût obligé de raconter mon malheur. Mademoiselle Montbazin en rit aux éclats pendant toute la soirée. Quand elle ne riait pas, elle parlait de la brouette avec enthousiasme et paraissait désespérée de ne pas avoir été présente au drame. Rien ne met de plus mauvaise humeur qu'un malheur dont on se moque : je fus pris d'une colère violente contre la vieille fille, et en ce moment je re-

grettai qu'elle n'habitât pas la ville pour lui faire ressentir ma vengeance.

Quand le duo fut près de commencer, M. Montbazin tira de sa poche sa fameuse lunette; c'était, autant qu'il m'en souvient, un duo de Weber. Madame Loncle joua la première partie en femme qui comprend vivement les beautés de cette musique si pleine d'émotions; pendant ce temps, M. Montbazin divisait les différentes parties de sa lunette pour chasser les grains de poussière qui pénètrent sous les verres. La toilette de la lunette était terminée quand commença l'*andante* qui a pour titre les *Soupirs du berger*. Weber a su donner à ce titre usé la passion et l'amour: ceux qui ont entendu les *Soupirs du berger* ne peuvent plus sourire de ce titre; mais, ce jour-là, madame Loncle semblait agitée désagréablement par les nerfs. Son jeu était brutal plutôt que tendre; elle tomba dans les excès des pianistes dont le métier est de vouloir montrer la force de leurs doigts, et de ne chercher le succès qu'en cassant des cordes. M. Trude la regardait d'un air encore plus mélancolique que de coutume; enfin, ce qui me confirma dans l'idée qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire chez madame Loncle, c'est qu'elle ne put tourner les pages qu'en s'arrêtant, elle dont la main, d'ordinaire si alerte, n'aurait pas souffert qu'un officieux se tînt auprès d'elle pour lui rendre ce service. Son petit pied piétinait sur la pédale et battait la mesure avec rage.

« C'est charmant, s'écria M. Montbazin, charmant, en vérité. Je vous en fais mon compliment, madame. » M. Loncle lui-même parut comprendre la gêne de sa femme, et se plaignit d'un peu de fatigue. Aussitôt la musique cessa, au grand contentement de M. Trude, qui jurait de ne plus faire ni trios ni duos en présence de la famille Montbazin.

M. Loncle se montra tout à fait gracieux pour mon maître de musique : il l'invita à venir plus souvent faire de la musique. Il commençait, disait-il, à comprendre les jouissances secrètes de l'harmonie. M. Trude, qui avait renoncé à ses projets de départ, accepta, et les trios recommencèrent comme par le passé. Une douce intimité avait fait place à la réserve des premiers jours ; après avoir fait de la musique pendant un an, nous nous connaissions plus que si nous avions vécu ensemble depuis dix ans. Mozart et Haydn n'eussent pas trop gémi de leur interprétation à la maison des Chenizelles. Sans les apparitions heureusement assez rares de M. Montbazin, le bonheur eût été complet.

A l'une de ces soirées, M. Loncle annonça qu'il allait nous quitter pour un voyage de deux mois. Cela me serra presque le cœur, tant j'étais habitué à regarder nos soirées musicales comme éternelles. Le même effet se produisit aussi chez M. Trude, car le sang s'empourpra sur sa figure, signe chez lui d'une violente émotion. Ni l'un ni l'autre nous ne répondions à la nouvelle du départ de M. Loncle. « Cela,

dit-il, ne vous empêchera pas de faire de la musique. Ma femme reste, et vous me ferez plaisir, messieurs, de venir comme d'habitude. » M. Trude s'inclina. « Votre voyage n'est pas encore tout à fait décidé, dit madame Loncle. — Bah ! dit le mari, je veux que l'on fasse ma malle dès demain. » M. Loncle raconta alors l'objet de son départ : il allait vendre des biens qui lui revenaient d'un héritage, sa présence était absolument nécessaire sur les lieux. « Ma femme voulait venir avec moi, ajouta-t-il ; mais quel agrément aurait-elle d'entendre toute la journée des gens de lois ? Je crains un procès de la part de mes cohéritiers. Je vais me trouver dans un pays où je n'aurai que des relations d'intérêt avec des parents qui semblent se liguer contre moi. Ne vaut-il pas mieux qu'elle reste tranquillement ici ? Elle aime la musique, et j'ai compté sur vous, messieurs, pour la désennuyer.

Le maître de musique, dont la langue n'était pas aussi alerte que l'archet, murmura quelques paroles embarrassées ; ce fut notre dernière rencontre avec M. Loncle. Sa femme s'était opposée fortement à son départ. « Vous avez, Monsieur, lui disait-elle, assez de fortune, sans vous inquiéter de ces procès. » Mais M. Loncle, sans être avare, n'entendait pas de cette oreille. — A votre âge, disait sa femme, un voyage si long est fatigant. — Cela me distraira. Et puis, il ne sera pas dit que je crains mes parents, qui, parce qu'ils demeurent dans le pays, veulent se

liguer contre l'absent. Il faut faire reconnaître mes droits. — Est-il bien convenable, disait madame Loncle, de me laisser seule dans la ville ? — Tu auras la société de ces messieurs. — C'est justement là ce qui est à craindre ; la ville est si méchante dans ses propos ! On trouvera extraordinaire que M. Trude vienne si souvent. — Je me soucie bien des propos de la ville ; d'ailleurs, M. Trude n'est pas un homme, c'est un musicien. — Vous en étiez jaloux dans le temps. — Avant que tu n'aies consenti à ce journal, que je vais emporter en voyage et lire et relire. Mais, je t'en prie, écris-moi tous les deux jours tes moindres impressions. Si tu t'ennuyais par trop, je reviendrais tout de suite. »

Pendant trois semaines, les lettres de madame Loncle à son mari furent insignifiantes ; elle lui racontait les nouvelles de la ville que je lui rapportais, elle lui disait l'emploi de ses journées monotones, à part la musique. M. Loncle se plaignait de la froideur et du manque d'intérêt de la correspondance, lorsqu'il reçut la lettre suivante :

« Vous devriez revenir au plus vite, Monsieur. Il y a quelque chose qui me présage un grand malheur, je ne sais lequel. J'ai envie de pleurer dans la journée ; bien souvent je regarde par la fenêtre la riche vallée qui s'étend au bas de la campagne ; cette vue devrait me donner des idées riantes, et cependant je suis triste, mais triste à mourir. Quelquefois je reste ainsi assise sur ma chaise deux heures sans penser à quoi

que ce soit. Il me semble que mon âme est partie et qu'elle voyage ; mais le moindre bruit la rappelle et elle rentre immédiatement. Depuis que vous êtes parti, M. Trude est plus réservé, et vous savez s'il se tenait, vous présent. Ce jeune homme doit avoir un fond de chagrin que rien ne saurait adoucir : il n'ose même pas me regarder. Aussitôt que je lève les yeux sur lui, il les baisse, comme s'il enfermait un secret derrière ses paupières. Ah ! Monsieur, que la vie est amère ! Vous me dites que votre procès traîne en longueur ; laissez là votre procès et revenez. Avant-hier M. Trude est entré plus mélancolique que de coutume. J'ai peur qu'il ne manque d'argent ; sa position est peut-être embarrassée, que sais-je ? Il m'a souhaité le bonjour, a demandé de vos nouvelles et n'a plus rien dit. Je cherchais comment je pourrais tirer adroitement son secret et j'ai demandé à M. Charles quelle opinion on avait de M. Trude dans la ville. Sa réputation est excellente ; on ne lui connaît ni dettes, ni maîtresse ; mais il passe pour un homme sombre. Cela, je le savais. Cependant, j'ai réussi à le faire causer : sa tristesse vient de la mort de sa mère ; il ne manque pas un jour d'aller au cimetière, et je m'explique maintenant qu'il arrive souvent les yeux un peu rougis. Il devrait peut-être prendre quelque distraction et ne pas se laisser aller à la douleur, car il pourrait tomber malade. Je lui ai dit là-dessus tout ce que j'ai pu trouver de plus affectueux. Il a paru

surpris et m'a demandé comment je pouvais avoir quelque amitié pour lui, qu'il m'en remerciait, mais qu'il ne se trouvait pas digne des consolations que je lui offrais. C'est un homme singulier, que la société a fait beaucoup souffrir ; il me l'a dit du moins, et je l'ai trouvé moins sauvage quand il s'animait en me racontant ses souffrances quotidiennes, lorsqu'il étudiait au Conservatoire. J'aurais voulu, Monsieur, que vous l'entendissiez ; il raconte beaucoup mieux qu'on ne saurait le supposer, et son sourire paraît d'autant plus doux qu'il illumine rarement sa physionomie froide. La timidité l'a empêché de faire son chemin ; il a douté plus de lui que de son talent en se trouvant entouré de musiciens qui remplacent le sentiment par l'orgueil, et qui en imposent au monde par des manières superbes. Décidez-vous à revenir bientôt, Monsieur ; demain, je reprendrai cette lettre. »

« Vous recevrez cette lettre un peu tard, par un petit accident qui m'est arrivé. Après avoir fait de la musique, j'ai prié M. Trude de m'accompagner au jardin ; je suis curieuse, que voulez-vous ? Je voudrais connaître la vie tout entière de notre musicien. Je me suis demandé si cet homme froid avait aimé. Peut-être est-ce un amour trompé qui rend sa figure si indifférente ; peut-être est-ce un masque pour mieux cacher ses impressions. Je cherchais à amener la conversation sur ce sujet, lorsqu'en passant près d'un lilas, j'ai voulu me hausser pour prendre la pre-

mière branche de lilas de la saison ; tout à coup j'ai eu froid au cœur, j'ai poussé un cri, je m'étais foulé le pied, et je serais tombée si M. Trude ne m'avait soutenue. Impossible de marcher ! M. Trude a été obligé de me rapporter au salon dans ses bras, et c'est moi qui l'en ai prié, car il hésitait fort à me rendre ce service. La douleur passée, j'ai ri de la figure de mon chevalier, qui était très-pâle et qui aurait pu passer pour le malade. J'en ai été quitte pour deux jours de repos au lit ; mais jamais vous n'avez vu un homme aussi embarrassé que mon maître de musique ; il a été pris pendant une heure d'un léger tremblement nerveux, comme si la foudre était tombée à ses pieds. Le lendemain il est venu savoir de mes nouvelles, et je l'ai prié de rester à me faire la lecture. Il lit bien. C'est singulier comme certains hommes semblent prendre plaisir à se rendre désagréables par l'enveloppe. Mais tous les jours je casse un peu de la coquille qui recouvre M. Trude, et je découvre mille qualités, qu'il enfouit comme un avare son trésor. »

M. Loncle répondit à sa femme qu'il la trouvait maligne à l'excès, mais qu'elle voyait le musicien à travers un singulier mirage ; qu'il était enchanté de ses lettres et qu'il la priait, malgré cette correspondance, de né pas discontinuer son journal, afin de trouver en arrivant un rendu-compte exact de ses pensées.

« Vous allez me trouver bien folle, écrivait madame

Loncle dans une autre lettre à son mari. Ce que j'ai à vous dire est léger et sérieux tout à la fois. Faut-il l'avouer? Une autre femme ne le ferait pas ; mais je vous ai juré de ne rien vous cacher, et je remplirai ma promesse. D'après de secrets pressentiments qui ne trompent jamais les femmes, je m'étais douté depuis longtemps qu'une passion tenait M. Trude, j'en ai la preuve aujourd'hui. Croiriez-vous que dans le premier moment j'ai été contrariée? Maintenant que je suis habituée à la figure froide de M. Trude, je ne peux plus le voir autrement. Il aime en secret, depuis un an, m'a-t-il dit, une personne qui ne le saura jamais. — Vous vous trompez, lui ai-je dit, elle le sait. Le pauvre garçon s'est troublé et n'a pas entendu ce que je lui disais. Une femme se réveille un matin, son caractère a changé tout à coup ; la veille elle était triste, fatiguée de la vie ; la voilà qui se pare comme pour une fête, elle entrevoit une nouvelle vie. Et pourtant elle ne sait rien, personne ne lui a parlé, aucun homme ne l'a regardée ; mais elle sait que quelqu'un pense à elle dans ce moment, que quelqu'un l'aime ; ce sont les songes qui lui ont apporté cette nouvelle sur leurs ailes dorées. Elle tire ses rideaux en sortant du lit le matin, et le soleil s'est précipité dans la chambre avec une joie qui semble dire : Quelqu'un vous aime ! L'air est plus pur que de coutume, le ciel plus beau, les arbres plus verts. Tout dans la nature complote pour crier le grand secret. Ainsi,

M. Trude, votre secret est bien mal gardé, et la femme que vous aimez le sait, soyez-en certain. Je ne faisais pas attention, Monsieur, que le printemps était venu et que le printemps m'avait amené quelque gaieté ; j'étais habillée d'une robe de fantaisie à petits bouquets de roses. M. Trude a beaucoup regardé ma toilette et m'a dit : — Vous me pardonnez donc, Madame? Ç'a été un coup de foudre ; je jouais avec le feu sans y songer. M. Trude m'aime ; c'est moi qu'il aime ! Revenez vite, Monsieur, car il n'est pas convenable que je me trouve plus longtemps seule avec M. Trude. Non pas que son amour soit une de ces folies de jeune homme qui s'imagine trouver dans une femme mariée une conquête beaucoup plus séduisante que celle d'une jeune fille. L'amour de M. Trude est de l'amitié pure ; il n'à pas dit un mot d'allusion qui rappelât votre souvenir ; je crois qu'il eût tout avoué en votre présence. Cependant j'aimerais mieux, Monsieur, vous savoir ici. Je comprends l'affection de M. Trude ; il a perdu sa mère, et le pauvre garçon se trouve plus seul que jamais. Je lui ai donné la main et je lui ai dit simplement : Comptez sur mon amitié éternelle. Maintenant nous sommes tout à fait à l'aise. Vous trouverez M. Trude tout à fait changé, c'est un autre homme, et il se montre dans sa vraie nature, bon, simple et prévenant. Adieu, Monsieur, faites un bon voyage, car je vous attends sous peu de jours. »

La lettre de M. Loncle était au moins singulière : il

se moquait beaucoup de sa femme, beaucoup du musicien, et trouvait le *roman* assez bien imaginé. Il ne se doutait pas, disait-il, que sa femme eût autant de talent pour imaginer un petit drame : il avait tout de suite compris le motif de sa dernière lettre, c'était pour le forcer à revenir immédiatement ; mais ses affaires de succession s'embrouillaient tous les jours dans les mains des avoués, et il ne savait à quelle époque il pouvait fixer son retour. Il engageait cependant sa femme à continuer sa correspondance, qui l'intéressait beaucoup.

Madame Loncle se trouva dans une singulière situation ; elle voulait partir pour rejoindre son mari, et elle lui écrivit une lettre en ce sens ; le mari s'y opposa formellement et continua à persiffler sa femme. «Est-ce que tu m'en aurais écrit un mot, disait-il, si cela était arrivé ? » Il y avait un tel entêtement que madame Loncle resta. Seulement, elle eut le projet de ne plus recevoir M. Trude : à une soirée où j'étais présent, elle pria M. Trude de ne pas venir de huit jours, prétextant qu'elle allait passer une huitaine à la campagne, chez les Montbazin. M. Trude pâlit et ne dit pas un mot de la soirée ; mais pendant que je rangeais ma basse, je me retournai plus vite qu'on ne le supposait, et je vis M. Trude qui baisait la main de madame Loncle et qui semblait pleurer. — Si je ne partais pas par hasard, dit madame Loncle, je vous ferai prévenir, messieurs. »

Au sortir de la porte des Chenizelles, au moment où je quittai le maître de musique qui demeurait à l'extrémité de la ville, je m'aperçus avec étonnement qu'il revenait sur ses pas et qu'il se faisait ouvrir de nouveau la porte de la ville. Que pouvait-il aller faire dans cette rue déserte, où demeuraient seulement des jardiniers voisins de M. Loncle ? La curiosité me prit et je voulus le savoir. Il y a une porte de ville qui donne sur la promenade Saint-Jean : cette porte n'a pas de portier : mais, comme nous avions besoin, dans nos farces nocturnes, d'échapper brusquement aux poursuites, la porte, en bois et à jour, nous servait de lieu de retraite : quoique assez élevée, il était facile de l'escalader, malgré les lances innocentes qui semblaient la protéger. Je grimpai par-dessus la porte, et en moins de cinq minutes j'enfilai la ruelle des Chenizelles, et, en suivant les vignes, je fus me cacher et j'arrivai jusqu'à la maison de M. Loncle.

M. Trude était devant la porte, regardant la fenêtre éclairée du premier étage ; mais il lui était impossible de voir la personne qui était dans cet appartement, car la rue très-étroite des Chenizelles ne permettait pas de s'éloigner de plus de cinq pas. C'était la chambre de madame Loncle qui, sans doute, écrivait longuement à son mari ; au bout de deux heures, je m'aperçus, au froid qui me prenait, que je n'étais pas amoureux : le spectacle des contemplations de M. Trude n'offrait rien de particulier. Je

m'en allai, laissant l'amoureux regarder les étoiles.

Quoique le maître de musique allât tous les jours à la maison des Chenizelles, il ne manquait pas chaque matin de faire porter une lettre à madame Loncle, ou bien il la lui donnait en la quittant. Madame Loncle, ne sachant comment persuader son mari de revenir, lui envoya une lettre de M. Trude.

« Voici, lui écrivait-elle, un nouveau rôle de ce que vous appelez le roman ; vous remarquerez que le rôle est écrit de la main de M. Trude, qui m'adore et qui fera quelque folie si vous ne revenez pas. Direz-vous encore que j'invente, monsieur ? Vous connaissez l'écriture de M. Trude et vous savez qu'il n'est pas homme à se prêter à une pareille comédie. Revenez, Monsieur, il en est encore temps : le feu est à la maison, je suis suspendue par les mains à mon balcon, j'attends que l'on me porte secours, mais les forces peuvent me manquer. Une réponse immédiate, et je pars pour la campagne jusqu'à ce que vous reveniez. Je vous l'avoue, j'aime M. Trude : je me demande si c'est d'amour ou d'amitié ; mais je ne crois pas à l'amitié entre un jeune homme et une jeune femme. Jamais je n'ai attendu avec impatience l'heure à laquelle vous deviez rentrer, jamais votre coup de sonnette n'a retenti dans mon cœur, jamais je ne suis devenue confuse qnand vous entriez dans le salon, jamais la parole ne m'a manqué en vous voyant. Heureusement, M. Trude est également gêné ; il s'assied loin de moi lorsqu'il

entre, demande de mes nouvelles, et si je réponds à ses lettres, c'est pour éviter de parler. Car j'ai peur de la parole, et j'ai fait avec lui la convention qu'il ne me parlerait plus de son amour. Il n'a pas manqué à sa parole, mais il m'a écrit, et, le voyant si malheureux, je n'ai pas voulu lui refuser cette consolation. Il ne se doute pas que je vous écris tout : ce serait comme un aveu de ma faiblesse, et je crains surtout qu'il ne le devine. Si nous faisons de la musique maintenant, je m'aperçois que chaque note du violon contient une plainte, un soupir, un désir. Revenez, monsieur, prenez la poste pour arriver plus vite, je vous attends avec impatience. »

Au lieu d'aller seule à la campagne, madame Loncle avait écrit à M. Montbazin de la venir chercher. Nous étions engagés pour faire des trios une dernière fois lorsque M. Montbazin arriva. Il causa quelque temps à la fenêtre avec madame Loncle, qui lui donnait une raison quelconque pour aller attendre à la campagne le retour de son mari. Le temps était beau, la fenêtre ouverte, M. Montbazin était accoudé sur la croisée : dans un coin du salon M. Trude était tout entier à ses douleurs et à ses joies. Après avoir saisi une partie de son secret, je ne m'inquiétai plus du reste. Je pris plus d'attention à la fameuse lunette qui, grâce à la position courbée de M. Montbazin, sortait à moitié de sa poche de derrière. Je m'approchai doucement et la touchai du bout des doigts : la lunette était plus dis-

posée à sortir de la poche qu'à y rentrer. Par un petit mouvement sec et précis, je pris la lunette et je m'éclipsai vivement. Ce crime m'avait rendu pâle : quoique exécuté avec prudence, je pouvais ne pas réussir. Je fourrai la lunette dans ma poche de pantalon et je m'assis ; mais je m'aperçus qu'elle se dessinait par trop sur la toile de coutil. M. Montbazin venait de se relever de la fenêtre ; alors j'eus peur de la suite de mon crime. Le vieil amateur allait fouiller dans sa redingote, s'apercevrait de la disparition de sa lunette ; mon émoi me trahirait, que penserait-on de moi si j'étais trouvé nanti de la fameuse lunette ? Mon intention n'était pas de me l'approprier ; je ne pensais qu'à la détruire. Je cherchai des yeux une cachette dans le salon ; mais il n'y avait que le piano ouvert. Glisser la lunette sous la table d'harmonie, elle serait bientôt retrouvée ; elle n'aurait pas été se placer là de son propre mouvement. Je serais bien vite reconnu coupable. Je ne pensais plus qu'à m'en débarrasser ; sans doute, il était facile de sortir de l'appartement, mais en cas de perquisition on s'apercevrait de mon absence subite. M. Montbazin quitta tout à coup la fenêtre et vint s'asseoir sur un fauteuil pour causer avec madame Loncle. Tout le monde était occupé, M. Trude remettait une corde à son violon ; je m'avançai près de la fenêtre et je lançai vivement la lunette dans les vignes. Il était temps : madame Loncle s'approchait du piano et feuilletait dans un paquet de musique

pour choisir un trio. « Nous ne jouerons guère qu'une heure, messieurs, dit-elle, car je pars ce soir pour la campagne de M. Montbazin. »

Je frémis de mon audace lorsque je vis ce dernier plier le bras droit et faire le geste d'un homme qui va fouiller dans sa poche. Il prit un air inquiet en ne trouvant pas d'abord sa lunette ; mais il crut l'avoir fourrée par distraction dans l'autre poche, et chargea son bras gauche d'aller à sa recherche. Quand il se fut assuré que la fameuse lunette ne s'y trouvait pas, il se leva, roide comme un ressort, et se fouilla partout avec les marques de la plus grande inquiétude. « Vous n'avez pas vu la lunette ? dit-il à madame Loncle. — Non, dit celle-ci étonnée. — Je l'avais tout à l'heure encore. » Il se promenait avec effarement par la chambre et regardait sur tous les meubles. « C'est singulier, dit-il, je l'ai sentie me balloter dans les jambes. Que peut-elle être devenue ? » Il me regarda peut-être par hasard, plutôt pour m'interroger que pour m'accuser. J'eus le courage de lui demander si la lunette était celle dont il se servait habituellement. « Oui, dit-il, il n'est pas possible qu'elle soit égarée. — Je ne l'ai pas vue, dis-je effrontément. Vous êtes bien certain, Monsieur, de l'avoir prise en partant ? — Certainement, je regardais encore tout à l'heure un point de vue sur la promenade. — Je m'en vais la faire chercher par la domestique, dit madame Loncle. »

La vieille bonne fureta dans tout le salon, regarda attentivement par la cour, par l'antichambre, et déclara que certainement la lunette n'avait pas été perdue dans la maison. « Vous l'aurez oubliée chez vous, » dis-je à M. Montbazin. Il me regarda fixement d'une air défiant ; mais j'étais froid comme il convient au criminel audacieux. « C'est une singulière chose, dis-je à M. Montbazin sans me soustraire à son regard, que l'habitude des lunettes. Je suis excessivement myope et je ne vois pas à dix pas. Dernièrement je sortais dans la ville et je regarde l'heure au cadran de l'hôtel de ville ; il était onze heures cinq minutes. De là je m'en vais sur les promenades, et il y avait, dans la campagne, une fumée qui m'inquiétait. Je veux chercher mes lunettes comme vous, je ne les trouve pas ; je me fouille, rien ; j'étais bien persuadé de les avoir perdues, puisque un quart-d'heure avant je m'en étais servi pour regarder l'heure. Le soir, en rentrant chez moi, la première chose que j'aperçois sur ma cheminée, ce sont mes lunettes. Je ne les avais donc pas pour regarder l'heure à l'hôtel de ville, et j'avais vu l'heure distinctement ; cependant, avec ma vue je ne peux pas distinguer même l'horloge. J'étais victime d'une hallucination. Bien certainement vous êtes dans le même cas ; vous croyez vous être servi de votre lunette sur la promenade, c'est une erreur, vous la retrouverez chez vous. »

Ce beau plaidoyer irrita tellement M. Montbazin,

qu'il se répandit en plaintes et en colères violentes. J'avais produit un effet contraire à ce que j'attendais de mon sang-froid ; M. Montbazin était certain d'être entré dans le salon avec sa lunette, il en eût mis sa tête au feu : il s'exaspérait contre les étrangers au milieu desquels on ne peut pas vivre en sûreté, et il regardait M. Trude, qui, assis tristement dans un coin, n'avait pas entendu un mot de la discussion ; madame Loncle, indignée de ce qu'on pût soupçonner son professeur de la disparition de la lunette, répondit fièrement à M. Montbazin que ceux qu'il appelait étrangers étaient des amis pour elle. « Des amis ! s'écria M. Montbazin. Je ne sais, du reste, ce qui se passe ici. » Le vieil amateur semblait avoir découvert la passion de M. Trude pour madame Loncle, car, après des paroles pleines de réticences, il sortit en disant qu'il ne mettrait le pied dans la maison que si on lui rendait sa lunette.

J'eus un moment l'idée d'avouer mon crime après son départ, mais je me retins. « Vous ne partirez pas ce soir, disait M. Trude à madame Loncle. — C'est un bonheur que d'avoir eu cette scène, disait-elle ; voyez à quels tourments ce maniaque m'eût exposée chez lui. »

La réponse de M. Loncle à la lettre de sa femme ne se fit pas attendre. « Voilà donc, Madame, pourquoi vous hâtiez mon départ, tout en ayant l'air de me retenir, pour satisfaire votre passion avec un mi-

sérable musicien. Encore je ne vous en voudrais pas si vous vous accusiez franchement, mais toute votre correspondance est calculée froidement, sans doute en société avec ce musicien, pour me préparer petit à petit à la fatale nouvelle. Je ne crois pas à ces sortes d'amitiés si pures, et dès le principe j'avais deviné où vous mèneraient toutes vos musiques. Quel sournois que ce M. Trude, et comme il a été habile ! Non pas que je lui en veuille, c'est sur vous que retombe tout mon mépris. Se déhonorer avec un homme à qui chaque mois vous payez des cachets ! Si encore il était beau, bien tourné, instruit, je comprendrais votre trahison ; mais c'est un homme en dessous, sans éducation, et vous vous donnez à un tel homme ! Je vous pardonnerais encore si votre amant était jeune, brave et séducteur : une femme se laisse facilement prendre aux apparences ; elle fait une faute, elle s'en repent, elle l'avoue à son mari, et un homme bien élevé pardonne. Mais vous joignez le mensonge à la perfidie ; vous attrapez une espèce de fausse entorse, fausse en tout point, pour vous jeter dans les bras de ce vil musicien. Est-ce croyable ? Je me suis dit en lisant cette première lettre : Ma femme veut me faire un petit roman pour me rendre jaloux et me ramener à la maison. C'était un roman, en effet, mais dont le premier chapitre était destiné à me dorer la pilule. Vous avez chassé de chez moi mon ami Montbazin, dont la vigilance vous inquiétait sans doute, et vous

voulez me faire croire à une histoire de lunette qui n'a pas le sens commun. Comprenez-vous maintenant pourquoi je désirais tant que vous teniez votre journal? Il est difficile de cacher ses pensées. Vous n'auriez pas avoué votre passion, qu'elle se trahirait dans le mot le plus insignifiant. Sachez donc maintenant que ma maladie a été jouée en partie, et que, si je me suis soumis à la saignée et aux sangsues, c'était pour obtenir un affaiblissement momentané et obtenir de vous ce que vous aviez raison de refuser depuis si longtemps. Si vous aviez fait un aveu complet, peut-être vous eussé-je pardonné. Aujourd'hui je vous regarde comme la dernière des femmes. »

Le soir, M. Trude arriva plus gai que de coutume : son amie ne partait pas, mais il la trouva dans les larmes. Madame Loncle ne dit pas un mot, et tendit la lettre au musicien, qui la lut attentivement, ne se rendant pas compte comment M. Loncle pouvait être informé de tous ces détails. Le soir venait; un vent tiède arrivait par la fenêtre. M. Trude prit les mains de la pauvre femme, et elle lui raconta dans les plus grands détails tout ce qui lui était arrivé depuis le commencement de sa vie, sa réclusion de jeune fille, sa réclusion de jeune femme, comment son mari ne l'avait jamais comprise, et la situation dans laquelle elle allait se trouver. Ces deux âmes blessées par la souffrance se comprenaient.

Le lendemain, il arriva une nouvelle lettre de

M. Loncle. « Pardonne-moi, disait-il, j'ai été dur hier; je m'en repens. Je suis dans une disposition d'esprit maladive. Il me prend des envies de me suicider tant que je n'aurai pas reçu un aveu complet de ta faute. Qu'importe, après tout ! Tu as cru aimer ce musicien, et tu ne l'aimais pas. Combien de femmes marchent la tête haute dans le monde, qui ont trompé leurs maris avec la volonté de les tromper ! Toi, ma chère femme, tu ne savais rien de la vie ; j'ai eu tort de te laisser vivre isolée ; le premier homme que tu as rencontré devait te perdre. A partir d'aujourd'hui, nous changerons notre vie : nous quitterons la ville ; nous irons habiter Paris l'hiver, nous voyagerons en été ; n'est-ce pas que ces plans te conviennent ? Vois si je t'aime encore ! Mais je ne vivrai pas si tu ne me fais l'aveu le plus complet de tout ce qui s'est passé entre toi et M. Trude. C'est de ma faute ; je n'aurais pas dû te quitter. Hélas ! C'est une leçon chèrement payée et dont je me repens un peu tard. Tu me dirais aujourd'hui que tout s'est passé amicalement entre toi et M. Trude, que je ne le croirais pas ; je ne reviendrais pas, et je te laisserais courbée sous le remords, aux bras de ton séducteur. Avoue donc ta faute, ton pardon est tout prêt ; comment plus tard pourrais-tu paraître devant Dieu chargée d'un tel péché ; et qui, mieux que moi, a le droit de te faire grâce ! Songe, ma bien chère, que c'est le seul moyen de te rendre la conscience légère pour tout le reste de ta vie.

Nous pleurerons un peu ensemble, et tout sera dit. »

M. Loncle arriva trois jours après sa lettre. Il n'avait pas attendu la réponse.

Son premier mot fut : « Eh bien ! Madame, » comme s'il eût attendu une révélation. Mais madame Loncle ne répondit pas et laissa son mari se promener par la chambre, regardant tour à tour les meubles de l'appartement et semblant attendre d'eux un témoignage de la faute de sa femme. M. Loncle cessa tout à coup ses promenades pour se camper en face de celle qu'il regardait comme infidèle. Il la regarda attentivement dans les yeux ; mais les grands yeux noirs de madame Loncle ne révélaient rien. La bouche, dédaigneuse, montrait tout au plus une femme indignée de se voir traitée en accusée. « C'est à se casser la tête contre les murailles, dit M. Loncle. Voyons, madame, parlez-moi, vous ne me dites rien. »

Ces sortes de silence profond que sait garder la femme dans les circonstances difficiles, irriteraient un agneau. « Vous êtes coupable, dit le mari, et vous craignez que le son de votre voix ne vous trahisse... Ah ! si je tenais le misérable ! dit-il en renversant une chaise... Vous ne m'avez pas seulement demandé des nouvelles de mon voyage ? dit-il, en se radoucissant subitement. Rien, pas un mot, pas une parole... On ne peut pas vivre ainsi, non, on ne peut pas vivre ainsi. »

M. Loncle s'arrêta quand il eut parlé longtemps,

passant des reproches aux accusations, des violences aux paroles caressantes. Il était arrivé l'esprit en désordre, la tête perdue, comptant sur les inspirations que lui donnerait son entrée, et le malheureux sentait ses paroles se briser contre la froideur raisonnée de sa femme. Chaque phrase qui sortait de sa bouche ne portait pas, mais lui revenait comme par ricochet et le blessait.

M. Loncle comprit qu'il avait eu tort de n'avoir pas bâti un système oratoire; il pensa qu'il ferait mieux de s'enfermer dans un moyen d'accusation violent ou de s'abriter dans un tendre pardon. En chemin, il avait calculé que sa femme se jetterait dans ses bras, en avouant sa faute; alors, il était indigné, grinçait des dents et rugissait de telle sorte que son compagnon de voiture s'était demandé à quel échappé des Petites-Maisons il avait affaire. Mais l'événement avait déjoué tous les discours préparés. Que faire, que dire contre une telle froideur?

M. Loncle, battu, sortit honteux, humilié comme une troupe qui est montée à l'assaut, comptant sur une faible défense et qui se retire déjà à moitié vaincue par la vue de nombreuses batteries que les assiégés viennent de découvrir.

« Voilà donc ce maudit lilas qui a causé tout mon malheur! » s'écria M. Loncle, qui essayait de rafraîchir ses esprits à l'air pur du jardin. Il secoua violemment le lilas et passa sa colère contre l'innocent

arbre, en essayant de le déraciner; puis, honteux de son action, M. Loncle haussa les épaules, regarda si par hasard sa femme ne l'avait pas suivi et piétina la terre qu'il avait remuée en tentant d'arracher le lilas. Maintenant il voulait la vie du lilas autant que tout à l'heure il avait désiré sa mort. Le malheur était que M. Loncle manquât de parti pris, tantôt s'arrêtant à une idée, tantôt à une autre. Cependant le souvenir de M. Trude lui revint à l'esprit, et il se demanda quelle conduite il allait tenir à l'égard du séducteur. Sans doute, celui-ci n'étant pas prévenu, reparaîtrait dans la journée ou dans la soirée. Fallait-il l'expulser honteusement, ou le provoquer, ou lui demander réparation, ou le recevoir comme de coutume? La danse de ces différentes idées remua tellement l'esprit de M. Loncle que son corps s'en ressentit. Il fit peut-être six cents fois le tour de son jardin, sans se rendre compte qu'il marchait. Il obéissait à de secrètes tempêtes intérieures qui lui mettaient en mouvement ses bras et qui les faisaient mouvoir en sens extravagants. Un moment, il tua évidemment M. Trude en duel, car il se fendit et s'allongea, la figure pleine d'une satisfaction cruelle, et il poussa un cri tel que celui d'un geindre qui laisse retomber sa pelotte de pâte. Ce duel, exécuté en imagination avec toute la bravoure possible, ne contenta point l'esprit timide de M. Loncle. « Malheureux, s'écriait-il, vous osez reparaître dans ma

maison après ce qui s'est passé... fuyez, et ne vous présentez jamais devant mes yeux. » Alors M. Loncle entendait la sonnette de la rue; il allait lui-même ouvrir la porte et il congédiait ainsi le maître de musique. Puis, les traits du mari quittaient leur état de crispation et reprenaient les lignes tranquilles que la société exige : sa bouche était souriante, ses yeux caressants ; il se frottait les mains. « Mon cher monsieur Trude, que je suis heureux de vous revoir; votre santé a été bonne... veuillez entrer, ma femme vous attend. Je vais donc entendre un peu de musique, dont je suis privé depuis si longtemps. »

En ce moment, la vieille bonne apportait au chien sa pâtée habituelle. « Marguerite, dit M. Loncle, écoutez ici. » La vieille domestique vint près de son maître. Il lui demanda si rien d'extraordinaire n'était arrivé à la maison pendant son absence : il fit parler la vieille bonne sur sa maîtresse, sans cependant lui montrer les soupçons qui déchiraient son âme. Avait-on fait beaucoup de musique? Voyait-on toujours M. Charles et M. Trude? Venaient-ils ensemble? La domestique répondit à toutes ces questions sans se douter de leur importance; mais elle n'apporta aucune lumière à M. Loncle.

A l'heure du dîner, M. Loncle fut humilié de se représenter devant sa femme sans avoir pris un parti, et il la fit prévenir par la domestique qu'il avait à sortir. Son véritable but était de se promener dans les Cheni-

zelles en attendant l'arrivée de M. Trude : décidé à avoir une conférence avec le musicien, avant que celui-ci ne fût prévenu de son arrivée, il espérait qu'il parviendrait dans le premier moment de trouble à connaître la fatale vérité ; mais les heures d'attente sont plus longues aux jaloux qu'aux amoureux. Après avoir attendu vainement une demi-heure dans la rue, M. Loncle se décida à rentrer. » Comment, dit-il à sa femme, vous vous mettez à table sans moi? » Madame Loncle montra à son mari un couvert vide qui attendait ; le mari devint furieux en voyant que sa femme avait presque deviné son retour, et il se mit à table ennuyé, ne trouvant rien de bon, criant après la vieille domestique, mangeant malgré tout, quoiqu'avec colère. Le dîner était à peine terminé qu'on entendit la cloche de la porte. M. Loncle se leva précipitamment le sang à la figure, avec la mine d'un homme effaré qu'un grand coup vient de frapper. La vieille bonne, qui desservait la table, alla vers la porte. « Marguerite ! cria M. Loncle d'une voix étranglée. —Qu'est-ce qu'il y a, Monsieur? — Restez là..., là, dit-il, je vais ouvrir moi-même. » Il fit quelques pas et s'arrêta brusquement. « Non, dit-il, allez-y... attendez... A n'importe qui, vous direz que Madame ne peut recevoir aujourd'hui. » La vieille bonne étonnée regarda M. Loncle, puis sa femme, qui ne levait pas les yeux de peur que son mari n'interprétât son regard comme un signe d'intelligence avec la

domestique. « Allez vite, dit M. Loncle, qu'un second coup de sonnette venait de faire tressaillir; Madame n'y est pour personne... » La vieille bonne revint bientôt et dit que M. Trude s'était présenté et avait annoncé qu'il reviendrait le lendemain. « Demain! s'écrie M. Loncle, demain, nous verrons... » Dans les cinq minutes qui suivirent le dernier coup de sonnette, M. Loncle se leva dix fois de sa chaise, avec l'intention de rejoindre le maître de musique: sa femme, comprenant tous ces secrets mouvements, le regardait avec pitié. Des orages s'amoncelaient sans cesse sur le front de M. Loncle, qui se disait qu'une pareille existence était intolérable, et qui cependant se sentait faible devant la résistance de sa femme. La nuit venait lentement: la position était si critique pour M. Loncle, qu'il sentait qu'il serait moins ridicule de tuer sa femme que de se trouver ainsi seul avec elle sans pouvoir lui tirèr une parole douce ou cruelle.

Quand la nuit fut venue tout à fait, M. Loncle alla vers sa femme assise, qui regardait les derniers feux du village s'éteindre peu à peu dans la vallée; il lui prit les mains à la manière des aveugles et les froissa doucement et longtemps comme pour les étudier et en tirer une conversation que la bouche refusait: madame Loncle abandonna ses mains à son mari, mais elles étaient mornes et inertes. Ce n'étaient pas ces mains fines, effilées, délicates, caressantes, qui parlent une langue mystérieuse et pleine de voluptés à

celui qui sait comprendre de tels discours ; ce n'étaient pas ces chairs plus douces que le velours, plus souples que l'acier, qui sont une si énervante promenade aux lèvres, c'étaient des doigts atones et sans vie qui se laissaient prendre sans opposer de résistance. « Ma femme, s'écria M. Loncle, pardonne-moi... je ne peux pas vivre ainsi ; j'ai tort, je le vois, pardonne-moi. » La situation était devenue tellement insupportable à madame Loncle, qu'elle dit à son mari : « Monsieur, relevez-vous. — Tu me pardonnes, alors ? — Vos injurieux soupçons peuvent-ils m'atteindre ? dit-elle. Et cependant, après la lettre insensée que vous m'avez écrite, j'étais décidée à me séparer de vous. — Oublions la lettre, dit M. Loncle, oublions tout, tiens, je n'y pense déjà plus... mais c'est parce que je t'aime, que je t'ai écrit une pareille lettre... je t'aime trop... — Alors, Monsieur, modérez votre amour, car vous me faites sentir vos transports d'une manière blessante. — Combien tu m'as fait souffrir, dit M. Loncle, depuis que je suis arrivé ici ; j'ai compris l'enfer en une après-midi. — Et moi, Monsieur, croyez-vous que je sois heureuse depuis votre départ ? — Vraiment ! s'écria M. Loncle au comble de la joie, tu me regrettais un peu ? — Ne vous ai-je pas prié instamment de revenir ? — Oui, tu as raison, ma chère femme... mais tout est oublié, et nous allons retrouver notre vie heureuse du passé. » S'il y avait eu de la lumière dans le salon, M. Loncle aurait remarqué

que les yeux de sa femme se levaient tristement vers le ciel. « Ce pauvre M. Trude que j'ai renvoyé... demain, je lui en ferai mes excuses. — Comment ! dit madame Loncle, vous pensez à le recevoir ? — Sans doute : il a été un peu amoureux de toi, ce n'est pas de sa faute à ce garçon ; je ne lui en veux pas. Et qui est-ce qui ne serait pas pris à ta beauté, à ta poésie ?... — Allons, Monsieur, vous faites des phrases, dit madame Loncle, vous tombez d'un extrême dans l'autre. Plus j'ai pensé à ce que vous appelez l'amour de M. Trude, plus je vois maintenant autour de lui le vide affreux que lui a causé la mort de sa mère. M. Trude s'est trompé, il ne m'aimait pas. Il m'a apporté une vive affection qui avait besoin de prendre racine quelque part ; sans la mort de sa mère, il ne m'eût jamais regardée que comme une musicienne. Un moment, j'ai consenti à tromper sa douleur ; mais je me suis aperçue que le rôle d'amie devenait trop dangereux, et je vous ai rappelé. — Que tu es bonne ! s'écria M. Loncle. » La journée du lendemain se passa bleue et sans nuages pour le mari, qui se croyait à l'âge de vingt ans, fiancé à une jeune fille aimée ; mais l'arrivée de M. Trude teinta de gris cette douce atmosphère. Le musicien tressaillit en apercevant M. Loncle, et le mari, qui avait préparé un masque pour cette entrevue, fut également embarrassé. Des politesses et des compliments de circonstance furent échangés, qui cachaient bien des troubles.

J'étais présent à cette entrevue diplomatique ; sans me douter combien était tendue la situation, je pressentis qu'un même courant d'idées remuait les personnes présentes. M. Loncle me questionna ; madame Loncle me demanda force nouvelles de la ville ; il me parut que j'étais un terrain neutre où les adversaires se reposaient de temps en temps. Seul, M. Trude laissait aller cette inoffensive conversation, et paraissait honteux de son rôle ; madame Loncle proposa de faire de la musique, et il y eut un petit mouvement de va et vient dans le salon qui sembla ôter un grand poids à l'esprit du musicien. Je ne sais si le hasard avait déterminé M. Trude à choisir le trio qui commença la séance, mais l'*adagio* de Beethoven était plein de larmes ; et quand le chant fut dit par le violon, M. Trude en tira des sons mélancoliques tels que je n'en ai jamais entendu. Sans quitter des yeux la partition, il est de toute évidence que madame Loncle regardait le violoniste, et son mari s'agitait dans son fauteuil : il croisait ses jambes, les décroisait, secouait son pied comme un homme souffrant. Le fait est que Madame Loncle, assise à son piano, tournait le dos à son mari, et qu'il était inquiet de connaître si elle pouvait communiquer du regard avec M. Trude : « Pardon, madame, dit celui-ci en s'arrêtant tout à coup, je crois qu'il y a une ou deux mesures passées sur ma partie. » Et il s'approcha de madame Loncle pour comparer la partie de violon avec la partition. Aussitôt le mari se

leva brusquement pour surveiller ce simple rapprochement. La soirée se passa simple en apparence, mais la figure de M. Loncle avait varié ; il nous salua d'un air triste et résigné, comme un homme qui subit dans son salon des êtres qu'il déteste.

Quoique rien dans la conduite de M. Trude, à cette sortie, n'eût pu augmenter les soupçons du mari, sa jalousie augmenta. Il se promenait toute la journée seul dans son jardin, pesant une à une les paroles de sa femme, les analysant, les faisant fondre et ne trouvant qu'un doute perpétuel au fond du creuset. En même temps, il relisait les lettres que sa femme lui avait écrites, et la question qui le tourmentait était : Suis-je revenu à temps? Un jour il demanda à sa femme si elle avait conservé les lettres du musicien. « Vous êtes encore tourmenté, lui dit-elle. — Non, je t'assure. — Cela se voit à la moindre de vos actions. — Je suis curieux seulement de connaître le style de M. Trude. — Je vous ai envoyé une de ses lettres. — C'est l'ensemble que je voudrais lire. — Vous y tenez beaucoup? demanda madame Loncle. — Pas du tout.... cependant.... — Les voici, Monsieur, dit madame Loncle, en ouvrant un petit coffret plein de lettres. »

La figure du mari rayonna ; sa main s'élança sur le coffret comme celle d'un voleur. « Si je n'avais craint de renouveler vos soupçons, il y a longtemps, Monsieur, que je vous aurais donné ces lettres. — Des soupçons! mon amie ; m'en crois-tu capable? Je te

laisse, dit-il, un moment seule..... Tu permets? — Sans doute, dit madame Loncle. » Le mari ne fit qu'un saut du rez-de-chaussée au premier étage, où il avait un cabinet, et son premier mouvement fut d'étaler toutes les lettres sur son bureau et d'entre-regarder l'enveloppe, comme hésitant à les lire. Puis il ouvrit les premières, et ayant lu : « Madame, » il passa à d'autres ; mais son front se plissa quant il vit en tête : « Mon amie. » Il arriva ainsi à la dernière moitié qui avait pour suscription : « à Juliette. » — Misérable ! s'écria M. Loncle. Et sa colère nè connut plus de bornes en lisant : « Ma chère Juliette. » Il se leva, ouvrit la fenêtre pour respirer, car il se sentait étouffer dans le cabinet. Alors il lut la lettre suivante :

« Ma chère Juliette, quelle soirée nous avons passé hier ! C'est trop de bonheur, et je me demande quelle est la peine, quels sont les chagrins qui m'attendent pour me faire payer ces moments heureux. Je n'ai jamais senti la vie comme hier soir en vous quittant ; il me semblait que j'appelais à moi toutes les forces de la nature pour ne pas succomber. Si j'étais rentré ainsi dans la ville, on m'aurait regardé sans doute comme un fou ; mais la nuit venait. J'ai descendu les Chenizelles et j'ai gagné la promenade Saint-Jean ; je me suis jeté sur le gazon, et, pendant une heure, je ne saurais dire quelles pensées roulaient de mon cœur à ma tête. Pensez quel trésor vous m'avez donné, à moi qui n'ai jamais connu l'amour ;

je suis pauvre, je n'ai jamais connu que l'amour de ma mère. Elle, j'osais l'aimer en toute sûreté, car j'étais certain qu'elle ne me repousserait pas ; mais vous, jeune et si belle, n'était-ce pas une audace sans pareille, que de songer seulement à vous baiser la main ? Eh bien ! j'ai peur de mon bonheur, j'en tremble maintenant; on dirait que j'ai trouvé un portefeuille plein de billets de banque, et je n'en dors plus, je crains qu'on ne me l'enlève. J'ai dit mon secret à la lune, aux étoiles, au soir, à l'air frais de la nuit, à la vieille cathédrale, car on ne saurait garder pour soi un tel bonheur. Je me suis senti un peu soulagé ; malgré tout, je sens combien je vais souffrir pendant les longues heures qui nous sépareront jusqu'à demain. Vous pouvez changer d'ici à demain ; une heure suffit, une minute, que sais-je ? Toutes les fois que je sonne à votre porte, mon cœur bat à rompre ma poitrine ; je ne sais si je vous retrouverai la même. Je vous vois, et si vous ne me regardiez de votre regard caressant la première, je crois que je serais glacial et sans parole. Que voulez-vous ? la misère rend inquiet et amène le doute. Je me demande pourquoi vous m'avez aimé ; je ne suis pas digne de votre amour ; je le comprends, et j'ai peur que vous ne vous lassiez bien vite de ma tendresse. Cependant, après la soirée d'hier, j'ai confiance, je me sens aimé comme j'aime et je ne vois pas de fin. Il est temps qu'on appelle dans la ville un autre professeur de musique, car je donne des leçons

bien à l'aventure. Je n'entends plus mes élèves ; ils jouent comme il leur plaît, et, s'ils ne se levaient pas les premiers, dans leur ennui d'apprendre la musique, j'oublierais que je donne une leçon et que l'heure est passée depuis longtemps. De l'endroit où j'étais, la nuit, je voyais votre maison, ou plutôt je la devinais dans l'obscurité ; c'est ainsi que j'ai entendu sonner deux heures à la cathédrale. Quel bonheur si vous avez entendu ces deux heures sonner ! Je n'ose y croire. A ce soir, n'est-ce pas, Juliette, ma chère Juliette ! »

Après avoir lu cette lettre, M. Loncle descendit les escaliers plus vite encore qu'il ne les avait montés, et entra dans le salon en faisant claquer la porte : « Comment, Madame, dit-il, vous osez me montrer une pareille lettre, et vous ne craignez pas ma colère ? Ne croyez pas que je suis indigné de la confession du musicien, non ; mais c'est votre audace qui me confond. Il faut que vous me preniez pour un homme singulièrement épais pour croire que je vais rester tranquille après de tels aveux..... Vraiment, je vous admire ; vous êtes calme comme si je vous parlais d'une autre..... L'avez-vous donc oubliée, cette lettre ; ne vous souvenez-vous plus que chaque mot vous jette la pierre ? Allons, répondez ! On ne se moque pas ainsi d'un mari..... » En parlant ainsi, M. Loncle frappa la petite table à ouvrage d'un violent coup de poing. « Je comprends, dit M. Loncle, qu'on trompe

son mari, cela arrive tous les jours, mais on ne le lui fait pas voir si clairement; surtout, on ne se pose pas, comme vous le faites, en déesse de l'amitié. Ah! c'était une amitié que vous offriez à ce M. Trude, à ce joueur de violon..... Quelle singulière amitié! Voilà la première que je vois se traduire ainsi. Vous avez eu peur de son amitié, je le crois bien; moi aussi, j'ai peur de cette amitié dangereuse, et j'ai raison d'avoir peur. Je n'ai pas lu les autres lettres, je n'ai pas choisi; si vous voulez, je les brûlerai à l'instant pour ne garder que celle-ci; mais j'ai vu les progrès rapides que faisait dans votre cœur le joueur de violon. Aujourd'hui madame, demain mon amie, après-demain ma chère amie, enfin le petit nom. Cet homme-là vous a tutoyée, cela se sent. Être tutoyée par un joueur de violon! Oh!..... S'il ne l'a pas fait dans sa lettre, c'est que le papier commande encore une espèce de pudeur. Cette fois ne croyez plus que je reviendrai; j'ai été bien lâche le jour de mon arrivée: il me restait encore quelques doutes; en vous voyant le front si pur, il me semblait que vous ne pouviez cacher aucune faute derrière; mais votre figure ne change pas. Je vous ai observée quand le joueur de violon est venu: aucune émotion ne paraît dans vos traits: il s'en va, rien ne se voit sur votre figure. Quel masque vous avez su prendre! — Monsieur, dit madame Loncle en se levant pâle, je vous ai laissé m'insulter sans vous répondre; je ne vous dirai qu'un mot: Je n'ai manqué

à aucun de mes devoirs de femme mariée; et puisque la vie ne peut continuer entre nous deux telle que vous la faites aujourd'hui, permettez-moi de me retirer dans ma chambre, d'y vivre seule et de n'en plus sortir. »

Madame Loncle quitta le salon sans que son mari pût trouver une réponse à des paroles si nettes. A vrai dire, M. Loncle n'était pas mécontent de voir se terminer ainsi une pareille scène; il avait résolu de ne pas faiblir, et il n'y avait d'issue dans cette querelle qu'au cas où la femme aurait demandé son pardon. La conduite ferme de madame Loncle était pour l'instant un dénoûment satisfaisant; le mari se dit que le lendemain la recluse sortirait elle-même de sa chambre et viendrait demander grâce; mais il n'en fut pas ainsi. Par un billet concis, madame Loncle priait son mari de lui faire apporter ses repas par la domestique, et déclarait qu'elle ne mangerait pas si M. Loncle voulait entrer en même temps que la bonne. Deux jours se passèrent de la sorte, longs comme un siècle pour le mari, qui allait du salon au jardin, du jardin au cabinet, ne sachant comment passer son temps ni endormir ses soupçons. La nuit, il se levait et écoutait à la porte de sa femme pour essayer de surprendre quelques pleurs, quelques rêves, quelques confidences jetées au milieu du silence.

Le troisième jour de cette séparation à l'amiable, M. Trude, qui ignorait ce qui se passait à la maison

des Chenizelles, vint l'esprit tourmenté, tremblant à l'idée de retrouver désormais un mari entre lui et la femme qu'il aimait. Il était facile de lire sur la figure du musicien les nuits sans sommeil, les crises et les violentes souffrances de l'amour. Quoique d'une autre nature, les tourments de M. Loncle pouvaient se deviner. L'entrevue fut singulière entre les deux hommes qui se sentaient blessés l'un par l'autre. « Mon cher monsieur Trude, dit M. Loncle, vous plairait-il de faire un tour de jardin avec moi, en attendant que vous puissiez voir ma femme ? » M. Trude accepta d'un air surpris. « Je vous attendais avec impatience, dit le mari, j'ai un petit service à vous demander. » Le professeur de musique regarda M. Loncle en face pour essayer de saisir d'avance le sens de la conversation qui allait suivre. « J'ai le malheur, dit M. Loncle, d'être un peu froid avec ma femme ; elle s'est retirée dans sa chambre : elle vit seule, elle mange à peine, je ne sais ce qu'elle a, mais je crains qu'elle ne se laisse abattre par la solitude et qu'elle ne tombe malade ; j'ai donc pensé à vous pour lui faire entendre raison.
— Vraiment ! s'écria M. Trude, à moi !.... Vous avez pensé à moi ! » Le pauvre maître de musique ne savait s'il rêvait en entendant cette confidence, et la lune eût pris en plein midi la place du soleil, qu'il n'eût pas été plus étonné. Il se demandait si M. Loncle n'avait pas connaissance de son amour et ne lui tendait pas un piége en ce moment ; il était aussi troublé

qu'un galopin surpris par un paysan en train de voler des pommes. « Madame Loncle n'est pas souffrante ? demanda-t-il avec anxiété. — Je ne le crois pas, dit le mari, mais elle le deviendra, et moi aussi, car je ne vis pas depuis trois jours. Croiriez-vous que si je voulais entrer dans sa chambre, je crains qu'elle ne se porte à quelque extrémité ? — Mais enfin, dit M. Trude, il s'est donc passé entre vous quelque chose de bien grave ? — Non, dit M. Loncle ; vous savez comme sont les femmes, un rien suffit pour les exaspérer : elles sont entêtées, et quand une fois elles se sont mis quelque folie dans la tête, le diable lui-même ne saurait l'arracher. — Alors, dit M. Trude, je vous serai d'une maigre utilité. — Pardonnez-moi ; ma femme a de l'amitié pour vous ; elle sait combien vous lui êtes dévoué, elle vous écoutera. — J'y cours, dit le musicien. — Attendez un peu, mon cher monsieur Trude, j'ai encore un autre service à vous demander ; promettez-moi de ne pas dire à ma femme que c'est moi qui vous ai invité à faire cette démarche. — Je vous le promets, Monsieur. — Comme ma femme refuserait, sans doute, de vous ouvrir si elle me savait dans la maison, je m'en vais faire en sorte qu'elle m'entende sortir. J'emmènerai le chien promener : quand il sort, il fait beaucoup de cris ; madame Loncle sera certaine que je suis parti. Alors, il est présumable qu'elle vous recevra. Mon cher monsieur Trude, engagez-la à plier un peu son caractère ; qu'elle reprenne sa manière de

vivre habituelle, car je n'existe plus; dites-lui combien vous m'avez trouvé changé, les traits altérés..... N'est-ce pas, mon cher monsieur Trude? s'écria-t-il en prenant la main du musicien. — Vous pouvez compter sur moi, » dit M. Trude.

Quand le musicien eut dit son nom à la porte de la chambre de madame Loncle, il entra sans difficulté. « C'est vous, dit-elle, vous la cause de tous mes malheurs, vous qui venez me voir ; partez, Monsieur, partez, je vous en prie. » Le musicien s'était jeté aux pieds de madame Loncle. « Laissez-moi, Monsieur, disait-elle, laissez-moi. Pourquoi venir me troubler ? » Le premier moment de l'exaltation passé, le musicien dit qu'il avait été envoyé par M. Loncle ; et la malheureuse femme se demanda quelle pouvait être l'idée de son mari. Elle raconta tout ce qui s'était passé dans les plus grands détails. Alors M. Trude manqua à sa promesse, et dit la singulière mission dont il était chargé. « Retourner auprès de mon mari !... Jamais, dit madame Loncle ; j'aime mieux la solitude absolue. Vous voyez quel caractère il a : plein de violence aujourd'hui, demain plein de faiblesse. Ses soupçons ne s'endorment que pour se réveiller plus terribles un moment après. La paix ne rentrera dans mon ménage que du jour où j'aurai avoué une faute dont je suis innocente. Ah ! Monsieur, pourquoi vous ai-je rencontré ! »

M. Trude se releva, car il était toujours aux genoux

de madame Loncle, et il abandonna ses mains, qu'il mouillait de ses larmes. « Mon parti est pris, Madame, dit-il froidement. — Mon Dieu, s'écria-t-elle avec inquiétude, quel parti !... Vous me faites trembler ! » Comme le musicien ne répondait pas : « Je vous en prie, dit-elle, ne vous laissez pas emporter. Dites-moi, je veux le savoir. » Elle lui prit la main : « Que je suis donc malheureuse de vous avoir aimé ! — Vous m'avez donc aimé !... Vrai ? » s'écria M. Trude d'une voix telle que la langue est impuissante à rendre un tel accent.

Deux heures se passèrent dans l'oubli des choses de la terre, lorsque la sonnette retentit brusquement : « Mon mari rentre, s'écria madame Loncle, partez... qu'il ne vous voie pas. — Adieu, amie, dit le musicien. Quand nous reverrons-nous ? — Dieu le sait, » dit-elle. Au bas de l'escalier, le musicien rencontra M. Loncle, qui semblait attendre avec la plus grande impatience. « Eh bien ! » dit le mari. Mais le musicien fit un geste inexplicable du bras, passa rapidement devant M. Loncle sans dire un mot, et s'enfuit plutôt qu'il ne sortit de la maison des Chenizelles. « Elle l'aura rendu fou, » se dit M. Loncle. Et il monta à la chambre de sa femme, frappa, pria, supplia pour être reçu ; mais tous ses efforts restèrent sans résultat.

Le soir seulement, la bonne apporta à M. Loncle une lettre de sa femme. « Vous avez voulu, Monsieur, lui

écrivait-elle, l'aveu de ma faute pour recouvrer la tranquillité. Aujourd'hui seulement, je peux vous le faire complet. Vous seul êtes cause de tout ce qui est arrivé. Je me sentais assez forte pour résister, mais vous l'avez voulu ; je ne vous demande qu'un service : c'est de me laisser maintenant me retirer dans une maison religieuse et y pleurer en paix ma faute. »

L'année 1834 comptera longtemps dans la vie des habitants de la petite ville de L.... Tout le pays put lire, dans la gazette locale, la correspondance intime du mari, de la femme et du musicien, et connaître ainsi les mystères de la maison des Chenizelles. Dans sa douleur, M. Loncle, ayant en main les fatales preuves, courut la ville; et à chaque personne qu'il rencontrait, il rendait compte de son malheur. C'est ainsi qu'il alla raconter ses douleurs au procureur du roi, qui trouva l'affaire piquante, et fit merveille dans un plaidoyer sur l'adultère dont on parle encore : et c'est ainsi que je fus initié comme témoin, au début de la vie, à l'étrange problème du mariage.

Mars 1852.

LES

# QUATUORS DE L'ILE SAINT-LOUIS

## I

On pourrait trouver dans Paris un certain nombre de Parisiens qui n'ont jamais pénétré dans l'île Saint-Louis et qui, s'ils y mettaient le pied, en reviendraient plus étonnés que d'une petite ville de province. C'est surtout le soir que l'île prend une physionomie particulière : séparée du Paris bruyant par deux bras de rivière qui l'entourent comme d'une ceinture, n'offrant à ses habitants que des ponts assez éloignés pour passer l'eau, l'île est depuis longtemps habitée par des rentiers et de petits bourgeois tranquilles, économes, sortant peu et se couchant de bonne heure. Il fut même une époque peu lointaine (quoique bien éloignée déjà, à considérer les événements qui se sont passés depuis) où l'habitant de l'île Saint-Louis sortait le moins possible par économie ; le péage d'un sou sur le pont constituait une forte dépense pour un modique budget ; à moins de faire un long détour, on comprend quelle imposition indirecte ce péage constituait pour une famille de dix personnes qui ne dépen-

sait pas moins de trois cent cinquante francs par an à passer les ponts, en obéissant à de fréquentes manies de locomotions. Aussi pouvait-on présumer par avance du caractère profondément sédentaire d'une famille qui allait se loger à l'île Saint-Louis. Les logements y étaient meilleur marché que dans le centre de Paris; mais ce bon marché disparaissait devant l'impôt des ponts. Plusieurs avantages hygiéniques étaient attachés à ces logements vastes, larges, bien aérés, hauts, n'ayant pas subi les modes d'architectes modernes qui dénomment appartement trois ou quatre pièces qu'il y a cinquante ans on traitait de cabinets. Beaucoup d'hôtels de l'ancienne noblesse, de maisons de gros bourgeois restèrent ce qu'ils étaient dans le principe, avec leurs vastes pièces, leurs immenses cheminées, leurs larges escaliers, et cette grandeur d'espace, qu'en présence des maisons étriquées d'aujourd'hui, on pourrait croire celles d'il y a moins d'un siècle, avoir été construites pour des géants. L'air de la Seine, le voisinage du jardin des Plantes, auquel on parvenait par un pont non payant, la tranquillité proverbiale de l'île, l'absence presque complète du bruit de voitures, créèrent cependant des avantages assez rares dans Paris pour que l'île fût toujours habitée.

Mais les soirs d'hiver, un provincial se fût cru dans sa sous-préfecture : à partir de sept heures les boutiques étaient fermées, les grandes rues mal éclairées. S'il y

avait du gaz, on ne savait le dire, car il semblait sur cette terre tranquille à la lueur de réverbères en mauvais état; les grandes fenêtres protégées par des volets de bois intérieur ne laissaient échapper aucun filet de lumière. Là seulement s'entendaient les cloches de Notre-Dame auxquelles répondaient timidement celles de Saint-Louis-en-l'Ile. Le vent, la neige, la pluie, la grêle étaient les seuls habitants de ces rues, surtout le vent qui, chassé pour ainsi dire de Paris par les hautes constructions, aimait à venir prendre ses ébats dans ce lieu désert. De la Seine s'échappent de muets brouillards semblables à des patrouilles grises qui s'avancent discrètement sur les quais, gagnent les rues, pénétrent dans les ruelles et impasses, et entrent à pas de loup dans les maisons dont on n'a pas fermé les portes.

C'était pourtant dans cette petite ville morte que le célèbre Valentin, connu de tout Paris par son caractère gai et aventureux, avait transporté son mobilier, sa joie et sa jolie maîtresse, Violette Taffin. Valentin, dévoré d'une passion frénétique pour la musique, ne trouva que l'île Saint-Louis pour loger sa collection d'instruments et de curiosités. Aussi fut-il bientôt remarqué de tous les habitants de l'île par ses façons d'agir, par ses fréquentes sorties, par la prodigieuse quantité d'instruments qu'il apportait ou qu'il emportait, enfin par le sans-souci qui régnait dans ses vêtements. Valentin représenta l'*art* et la fantaisie dans une petite

ville de six mille bourgeois curieux, et le bruit de ses aventures retentit plus d'une fois dans les salles tristes et monotones du café Savant, ainsi nommé du nom de son propriétaire.

Il entrait dans le caractère de Valentin de ne s'effrayer d'aucun obstacle, et même de se jeter le plus souvent dans des entreprises qui auraient fait le malheur d'un être plus raisonnable ; lorsqu'il se présenta pour louer un appartement, la portière le prévint que la maison étant habitée par des locataires très-tranquilles, son système était de ne pas ouvrir la porte passé neuf heures du soir. Valentin avait pour habitude de ne rentrer qu'entre minuit et une heure du matin : un autre n'eût pas conclu le bail ; sans manifester la moindre surprise, le musicien déclara qu'il venait habiter l'île Saint-Louis pour des motifs de tranquillité et qu'il était rare qu'il ne fût pas couché à huit heures ; mais il sous-entendait jésuitiquement huit heures du matin. Après diverses questions de la portière qui avait pour mission de ne pas recevoir dans la maison de ménage chargé de trop jeunes enfants, après interdiction de chiens et d'états à marteaux, Valentin se montra tellement exaspéré contre la famille, les animaux, les menuisiers et les serruriers, que la portière crut avoir trouvé une perle dans son nouveau locataire.

L'engagement signé, Valentin transporta un à un, avec prudence, ses instruments de musique qu'il n'osait

confier aux voitures de déménagement, et les violons, les violoncelles, les altos, les guitares et les mandolines traversèrent la porte cochère de la maison qu'ils allaient faire tressaillir. Jusque-là ces instruments de petit format n'avaient pas effarouché la portière qui eut seulement une révélation à l'entrée d'une énorme et vieille contre-basse gothique, noire et construite sans la délicatesse moderne. « Seigneur ! dit-elle à Valentin qui portait l'instrument avec un de ses amis, est-ce encore une musique? — Oui, dit-il en soupirant; mais on n'en jouera pas ici, la maison n'est pas assez solide.

Le jour suivant Valentin entra triomphalement dans la maison tranquille avec un vieux serpent de cathédrale, d'une taille inaccoutumée : les plis et replis de cet instrument noir et bizarre qui frappe l'imagination des enfants et des paysans, parurent encore plus menaçants à la portière que la vieille contre-basse. Elle resta réfléchie le restant de la journée, se demandant quelle était la profession de Valentin qui avait déclaré ne rien faire et qui lui apparaissait comme un gnome destiné à troubler son repos. L'idée lui vint d'aller trouver le propriétaire et de l'informer de la multitude d'instruments qui entraient à tous moments dans le logement du musicien qu'elle commençait à prendre pour un mauvais génie, car le soir même de l'apparition du serpent, Valentin amena un autre animal bien plus terrible, à en juger par sa gueule hideuse qui apparaissait sous son manteau et qui n'était autre que

le pavillon d'un *bucsin*, sorte de trombonne-basse dont on ne se sert plus aujourd'hui, et qui était décoré d'une tête de dragon, ouvrant la gueule, montrant de longues dents blanches, les yeux hors de la tête, le tout peint brutalement decouleurs rouges et vertes.

Peut-être les craintes de la portière eussent-elles été calmées, si Valentin lui avait confié l'administration de son appartement, mais il n'en dit pas mot et ne donna pas à entendre qu'il eût besoin d'une femme de ménage. Cependant, après deux jours et deux nuits de troubles et d'inquiétudes, la portière se rassura en n'entendant parler d'aucun dégât commis par les monstrueux animaux de musique que le nouveau locataire avait introduits dans la maison. Valentin se conduisait prudemment et ne voulait pas encore se faire un ennemi de la portière. Chassé de son précédent appartement pour bruits musicaux, il s'était laissé aller à ne pas chercher de logement; il ne fut que deux jours avant l'expiration du terme qu'il se mit en quête d'un appartement. Par une idée bizarre il choisit l'île Saint-Louis pour y fixer son domicile, et pour s'éviter la peine de chercher, il prit le premier logement qui lui tomba sous la main, sans s'inquiéter des clauses et des charges verbales qu'on lui imposait; mais il avait une idée fixe, c'était dedissimuler et de rester au moins six mois dans son nouvel appartement. Or, les logements de moins de cinq cents francs ne se louent à Paris que pour trois mois, et il est permis au proprié-

taire de donner congé pour le trimestre, pourvu toutefois que le congé soit donné avant le demi-terme, c'est-à-dire jusqu'au 14 à midi. Passé le 14, le propriétaire ne peut renvoyer ses locataires que trois mois plus tard, et Valentin affectait de se conduire en homme rangé jusqu'au demi-terme, bien certain alors de jouir de quatre mois et demi de séjour malgré les tempêtes du propriétaire et de son fondé de pouvoirs, la portière. Pour cela, ne pouvant se décider à rentrer à neuf heures du soir, il logea pendant six semaines chez son amie la brocheuse, Violette Taffin, qui avait une petite chambre dans le quartier de la Sorbonne.

La portière, ignorant l'absence de Valentin, crut qu'il se couchait régulièrement à huit heures du soir, et elle reprit la placidité qui fait le fond du caractère des habitants de l'île Saint-Louis; mais, dès le 14, à peine fit-il nuit que les locataires qui demeuraient sous le musicien furent frappés d'un singulier phénomène : des sons étouffés se faisaient entendre, les murailles tressaillaient et le plafond résonnait sous un frappement égal et uniforme. C'était l'installation du quatuor.

Depuis quelques années Valentin et trois de ses amis ne passaient jamais une semaine sans faire de musique : ils s'étaient donné corps et âme à l'interprétation des œuvres de Haydn, de Mozart et de Beethoven, et ils auraient sacrifié affaires et parties de plaisir plutôt que de manquer leur réunion musicale. Le changement de logement de Valentin avait suspendu leurs séances, et

cette suspension les avait affamés, aussi commencèrent-ils à sept heures le quatuor pour ne le quitter qu'à minuit. Seule, Violette Taffin assistait à la séance, car les quatre amis ne jouaient que pour eux et ne demandaient ni compliments ni acclamations, trop heureux de trouver une douce satisfaction dans leur sentiment intérieur. Quelquefois un petit sourire tendre errait sur les lèvres de l'un d'eux et témoignait des sensations délicates qu'il trouvait dans ces lectures musicales.

Chacun avait sa manière de sentir qui se manifestait suivant la différence de son tempérament. On a l'habitude de se représenter un quatuor composé de quatre vieux racleurs de violon qui passent leurs soirées à commettre des fautes d'orthographe contre l'harmonie ; les caricatures dirigées de tout temps dans ce sens ont faussé l'opinion publique. Les quatre amis de l'île Saint-Louis, loin de se laisser aller à ce demi-sommeil provincial où la tête s'appuie sur le violon comme sur un oreiller, y mettaient une vivacité et une ardeur telle qu'ils ne se quittaient que brisés de fatigue.

Mademoiselle Violette Taffin représentait la femme par sa qualité la plus rare, le silence complet. Son affection pour Valentin l'avait amenée à ce bon résultat. Pendant tout le temps de la séance, elle ne quittait pas un petit ouvrage de broderie et elle levait de temps en temps les yeux sur Valentin, qui, abandonné à l'extase musicale et jeté dans un autre monde, oubliait tout à

fait sa maîtresse. Une autre femme eût été jalouse de cette passion qui entraînait Valentin dans le pays de l'harmonie, mais Violette semblait se plier aux fantaisies de son amant; si elle avait cru lui faire plaisir, elle eût étudié l'harmonie. Cependant elle avait le droit de se mêler à la conversation quand le quatuor terminé, les quatre amis déposaient les archets, s'étendaient sur des divans, et enveloppés dans une fumée épaisse de tabac, se livraient à des discussions musicales sur le dernier morceau qu'ils venaient de jouer, ou se contaient quelque histoire divertissante ; mais Violette, en femme distraite et intelligente, préférait écouter la conversation plutôt que d'y prendre part : à moins d'être interpellée directement, elle écoutait les propos des amis comme elle écoutait leur musique.

« Vous avez l'air triste ce soir, dit Valentin à James; est-ce qu'il y a de l'amour là-dessous ? — James n'a jamais aimé, dit Sylvestre. » Violette regarda James avec étonnement. James avait une figure rouge et une certaine fraîcheur de campagne dans le teint, fort rare à Paris. Il était à peu près certain que la passion n'avait pas donné aux traits de sa figure cette empreinte qui distingue l'homme fait du jeune homme. « Qu'en savez-vous si je n'ai pas aimé? dit James, qui, en présence d'une femme ne voulait pas avouer sa froideur. — Vous l'avez dit l'autre jour à table, dit Sylvestre. — C'est-à-dire que je n'ai pas éprouvé de fortes passions comme vous, mon cher Sylvestre, mais je ne tiens pas à avoir

le cœur labouré et à souffrir ce que vous avez souffert. — Bah! dit Sylvestre, un pompier se brûle à moitié dans un incendie, il guérit; le lendemain de sa guérison, il court à un autre incendie. Malgré tout ce que j'ai souffert, je me jetterai jusqu'au cou dans l'amour, quand même je saurai souffrir encore. Et toi Valentin? — Moi aussi, répondit celui-ci. — Catelina ne dit rien, » s'écria Sylvestre.

Catelina, le premier violon, était presque aussi muet que Violette; on le voyait sourire de temps en temps, on entendait un petit symptôme de joie danser dans son gosier, mais il parlait rarement. « Je ne crois pas beaucoup à vos grandes passions, dit-il en s'adressant à Valentin et à Sylvestre; au contraire, je penserais plûtôt que l'amour s'abattra à un moment sur la tête de James et qu'il est destiné à ressentir de fortes commotions. » Catelina avait l'esprit ironique et froid, et James était souvent victime de ses plaisanteries. « Ah! s'écria James d'un ton glorieux, Catelina a raison. » Sylvestre et Valentin souriaient. « Du reste, Messieurs, ne croyez pas, dit James, que je sois un être sans passions; il m'est arrivé l'an passé à la campagne une aventure qui, certainement, prouve le contraire et que je vous raconterais bien si nous avions le temps. — Est-ce que nous ne faisons plus de musique? demanda Catelina. — Après que James aura parlé; reposons-nous un moment, dit Valentin.

— J'étais engagé à passer quelques jours à la cam-

pagne, dit James, dans une fort belle propriété qui appartient au comte... Vous me permettrez de ne pas vous dire son nom. C'était un homme aimable, joyeux, bon vivant, chasseur infatigable et gros mangeur. Par malheur il avait une femme très-belle, mais d'une austérité de dévote renforcée, et d'une sévérité de principes qui était écrite dans chaque ligne de sa figure. Elle me reçut poliment, froidement, même avec une réserve, un ton tellement glacial que je n'eus qu'une idée, celle de fuir aussitôt du château. Tout était rigide dans la comtesse, sa toilette, sa figure, ses habitudes; et elle n'avait l'air chagrin, ni maladif; c'était sans doute le résultat d'une éducation particulière. Elle répondait poliment aux questions qu'on lui adressait, j'y étais bien forcé à table, et elle appelait le comte *son ami*; mais elle aurait pu dire *monsieur*, que ce terme eût paru moins froid. Le lendemain, le comte qui avait fait tout disposer pour la chasse, m'emmena dans les bois; nous avions des provisions dans notre carnier : les villages de par là se touchent les uns aux autres, et, après six à sept heures de courses, nous entrâmes dîner dans le premier cabaret venu. J'étais content de ne pas rentrer dîner au château; l'aspect de la comtesse me glaçait, et au moins j'avais, comme compensation, un compagnon qui ne tarissait pas en plaisantes histoires, en gais propos. Après la fatigue de la journée, nous buvions un petit vin rouge avec plus de plaisir que les meilleurs vins de la cave du comte. Cette vie de fati-

gue dura huit jours pendant lesquels je ne fis qu'entrevoir la réservée comtesse à laquelle j'allais présenter mes hommages le soir. Ce qui m'étonna le plus, c'est l'éloge perpétuel que le comte me fit de sa femme; effectivement, il n'avait pas à se plaindre, car il prit pour lui toute la gaieté du ménage et elle n'eut en partage que la froideur. Dans la vie commune, le comte ne paraissait faire aucune attention à la taciturnité de sa femme, il ne s'inquiétait aucunement de son air réservé et n'en était nullement soucieux. Si la discrétion ne m'avait retenu la langue plus d'une fois, j'aurais demandé au comte la raison de la réserve sur laquelle se tenait la comtesse. Un moment il me vint à l'idée que j'en étais la cause; peut-être lui étais-je antipathique, peut-être n'aimait-elle pas la société, et c'était sans doute un visage composé pour me chasser du château; mais je m'aperçus qu'elle traitait ses domestiques avec la même réserve, et même que la femme de chambre se modelait sur le maintien de sa maîtresse.

« Voilà une triste maison, dit Sylvestre. — Je n'y serais pas resté une seconde, dit Valentin. — Attendez, reprit James, vous êtes trop pressé. Quoique les femmes de la comtesse empruntassent le plus qu'elles pouvaient de la physionomie de leur maîtresse, il y en eut une dont la nature rebelle ne put se plier à cette pruderie : c'était une grosse fille blonde, forte et grande, qui semblait la joyeuse déesse de la santé. Quoiqu'elle fût jeune, un second menton commençait

à poindre sous le premier, et quand elle penchait un peu la tête, un sillon rosé se détachait sur son cou puissant. Elle avait l'œil bleu, rieur, et des joues à donner envie d'y mordre comme dans des pommes. Je ne vous la donne pas pour une élégante personne; sa taille était forte, et elle ignorait complétement l'art du corset. Son fichu était toujours attaché assez négligemment pour qu'au plus petit vent il se dérangeât et laissât voir une poitrine robuste se jouant dans un corsage un peu lâche. Cette grosse santé avait en partage une joie sans exemple; à elle seule elle animait les corridors et les cours du château : ses éclats de rire étaient fermes et francs comme sa poitrine, et c'est ce qui l'empêchait sans doute d'avoir des vêtements mieux ajustés, car en une journée elle eût crevé dix corsages de robe, si elle les eût portés à la mode parisienne. Jeannette tenait de ces belles nourrices de campagne qui vous donnent envie de redevenir nouveau-né. — Oh ! oh ! s'écria Valentin, il y a des dames ici. — M. James, dit Violette, n'a l'air de rien, et il me paraît bien enthousiaste de la grosse paysanne. — Vous aimez Jeannette ? dit Sylvestre. — Pas encore, reprit James, mais je commençais à en avoir l'idée. Seulement ces femmes-là, on ne sait que leur dire ; pas moyen de leur faire une petite déclaration, elles vous rient au nez ; il faut les traiter à la paysanne, et c'est un rude métier. Quand je m'avisais de pincer un peu le bras de Jeannette, elle me donnait une tape à ren-

verser une cathédrale; si elle me frappait sur l'épaule, je ne remuais plus le bras de la journée. Quand elle appliquait ses larges mains sur mon dos, je ne respirais plus. Bien heureusement elle ne pensa pas à me donner un soufflet, car elle m'eût fait sauter la mâchoire. Je laissai quelques jours Jeannette tranquille, me reposant de ses tapes et je cherchais à savoir si elle n'avait pas un amoureux parmi les gens du château ; mais je n'aperçus rien qui témoignât contre sa vertu. Ne croyez pas que j'avais une forte passion pour Jeannette : elle arrivait tous les matins dans ma chambre m'apporter du chocolat et j'avais un réveil si gai en ouvrant les yeux et en voyant la grosse fille qui me criait : « Hé ! grand paresseux ! » que je ne pouvais la chasser de mon esprit.

Je la faisais rester près de mon lit sous le prétexte d'attendre la tasse, et je la laissais causer ou plutôt rire, ce qui n'était pas difficile. Le moindre mot la faisait partir en éclats. Je ne sais vraiment quelle bonne fée a présidé à la naissance de ces êtres qui ont en partage ces joies rabelaisiennes, qui font du bien même aux gens mélancoliques. « Allons, Jeannette, ne riez pas tant, » lui disais-je. Et elle éclatait de plus belle. Que penserait-on si on vous entendait ? » Jeannette, fière de son innocence, s'inquiétait peu d'être entendue. « Jeannette soyez calme. » Mais à toutes ces raisons, elle ne faisait que répéter : « Grand paresseux ! » s'étonnant de voir un homme couché à huit heures. Puis

elle se sauvait en me faisant la niche d'ouvrir les rideaux de la fenêtre et même la fenêtre tout entière. Un jour elle me dit : « S'il n'est pas levé demain je lui jette le pot-à-eau dans les draps. » Car elle ne me parlait pas directement et s'adressait toujours à la troisième personne.

Cette déclaration de guerre était une espèce de coquetterie de campagne, et j'attendis assez impatiemment le combat, car la lutte commencée m'autorisait à des libertés que l'ardeur excuse. Mais Jeannette comprit sans doute aussi bien que moi à quels dangers elle s'exposait, et elle se contenta de me menacer, dans l'avenir, d'une aspersion complète si je ne me levais pas. Je n'y pensais plus, lorsque un matin elle sortit de la chambre plus tôt que d'habitude et ne ferma pas la porte ; je prenais tranquillement mon chocolat dans le lit, lorsqu'une colonne d'eau en forme de courbe me tombe sur la tête et est suivie d'un éclat de rire à la Jeannette. Je me lève moitié confus, moitié de bonne humeur, je sors de ma chambre ; Jeannette était déjà au bas de l'escalier. Le lendemain matin, j'étais éveillé avant qu'elle vînt et je me préparais à me venger, mais la fille rusée n'osa reparaître sur le champ de bataille. Deux coups vigoureux frappés à ma porte et un certain bruit de vaisselle sur le plancher m'annoncèrent que Jeannette, craignant l'ennemi, avait tout simplement déposé le déjeuner sans oser entrer.

La trêve fut longue à se conclure ; j'avais beau prier

Jeannette de revenir causer comme par le passé en m'apportant à déjeuner, elle continuait à frapper discrètement à la porte pour me réveiller, et j'étais obligé de me lever et d'aller moi-même chercher mon chocolat.

« Vous ne me servez pas bien, dis-je à Jeannette, le comte ne serait pas content s'il savait que vous me faites lever tous les matins.

— Pourquoi est-il si paresseux ? » me dit Jeannette.

Cependant, la confiance revint ; je promis d'oublier le jet d'eau qui m'avait atteint, et Jeannette reparut en toute assurance. Elle s'était familiarisée avec moi comme avec un ami, et elle me bourrait à coups de poing, toujours pour me guérir de la paresse. Elle en vint même à s'asseoir au pied du lit et à causer avec moi en modérant un peu ses éclats de rire. Cette grosse fille me plaisait par sa bonté et sa joyeuse humeur. Ce n'était plus une femme qui était près de moi, c'était la joie, la santé, et je n'y mettais pas plus de malice. Un matin qu'elle était assise au pied du lit, elle se posa de telle sorte, qu'elle fit tomber les rideaux, et avec les rideaux une barre de fer qui les retenait au plafond. La tringle de fer porta sur mon épaule, je jetai un cri.

« Oh ! s'écria Jeannette, est-ce qu'il s'est fait mal ? »

Et la bonne créature se précipita sur mon épaule et m'arracha presque la chemise pour s'assurer que je n'étais pas blessé. Une petite rougeur seule témoi-

gnait de l'accident. Jeannette ne riait plus, elle regardait avec intérêt le coup que j'avais reçu, elle s'accusait d'en être le principal auteur, et si elle avait osé, je crois qu'elle aurait embrassé mon épaule, comme font les mères pour faire oublier à leurs enfants le coup qu'ils ont reçu et les empêcher de pleurer. Je ne souffrais pas, mais je prenais plaisir à voir la contenance embarrassée de Jeannette, qui me regardait avec ses bons yeux bleus et dont la poitrine se soulevait sous le coup d'une puissante émotion. « Lui faut-il de l'eau? du vinaigre? demanda-t-elle quand le premier moment de stupéfaction fut passé.

— Non, Jeannette, dis-je en lui prenant les mains qui étaient un peu rugueuses, il est vrai, mais qui me plaisaient de la même manière que les gens de la ville éprouvent une certaine volupté à manger du pain noir.

— Est-ce qu'il a toujours mal? me dit-elle.

— Non, Jeannette.

— Ah! tant mieux, dit-elle en dégageant ses mains. Maintenant, il faut remettre les rideaux.

— Attendez que je me lève! lui dis-je.

—C'est que, dit Jeannette, le plus tôt sera le meilleur; si quelqu'un venait, ça semblerait drôle de voir la chambre à l'envers.

— Eh bien, Jeannette, regardez un moment à la fenêtre. » Elle alla naturellement à la fenêtre. « C'est fini, dis-je, je suis habillé; vous pouvez me regarder

en face. » Jeannette rougit considérablement et revint mettre en ordre les rideaux qui pendaient après la tringle. « Je ne suis pas assez grande, me dit-elle après avoir grimpé sur le lit et essayé de faire entrer la tringle dans le mur. — Je vais vous aider, Jeannette. » Et je montai sur le lit; mais je ne sais comment cela se fit, mes bras s'enroulèrent autour de la taille de Jeannette; elle rougit, ferma les yeux, trembla et était prête à tomber en défaillance, lorsque la porte s'ouvrit et la comtesse entra dans la chambre.

« La comtesse, s'écria Sylvestre, aïe! — Que venait-elle faire chez vous? demanda Valentin. — Vous coupez court au beau moment, je ne dirai plus rien. Faisons un quatuor, il est tard. — Allons, James, la fin de l'histoire. — Monsieur James! dit Violette. — Je continue seulement pour Violette, dit James, parce que ne m'ayant pas interrompu, elle a droit au dénoûment. La comtesse avait l'air plus sévère que de coutume; je fus terrifié, je devais être pâle comme un marbre. Jeannette avait immédiatement recouvré la vue. « Je vous appelle depuis une demi-heure, mademoiselle Jeannette, dit la comtesse d'un ton sec qui ne laissait pas de réplique; descendez, on a besoin de vous. » La grosse fille sauta au bas du lit fort confuse, les joues ardentes et les oreilles plus rouges que les joues. Il ne s'écoula qu'une seconde; mais combien l'homme peut penser en une seconde! J'étais terrifié des reproches qu'allait m'adresser la comtesse;

je n'avais plus qu'à sortir du château, car les apparences étaient contre moi. La comtesse, sans dire un mot, changea complétement de physionomie; tout ce qu'il y avait de sévère dans sa figure disparut, on eût dit un arc-en-ciel se dessinant tout à coup sur des nuages sombres. Elle monta sur le lit, prit les rideaux et se rapprocha de moi tout à fait comme elle avait surpris Jeannette... — Oh! s'écria Sylvestre; et puis? — Et puis, dit James, je fus cent fois plus déconcerté par un changement si subit dans la manière d'agir de la comtesse; à mon tour, je sautai au bas du lit et je m'enfuis, laissant la comtesse. — Malheureux! s'écria Valentin. — Et vous avez osé la revoir? demanda Sylvestre. — Non, dit James, je quittai le château dans la matinée. — Faisons vite notre quatuor de Haydn, dit Valentin; il n'y a rien à ajouter après une pareille conclusion. »

## II

Violette Taffin amena, à la séance qui suivit, son amie Victoire, qui était une jeune fille pâle, maigre et d'une santé appauvrie. « Mademoiselle, dit Valentin, permettez-moi de vous embrasser. — Mais je ne vous connais pas, » dit-elle en souriant. Sans attendre de permission, Valentin l'embrassa. « Voilà, dit-il, la connaissance faite; maintenant j'ai le droit, quand vous sortirez ou vous entrerez, de vous saluer de cette façon. — Que dira Violette? demanda Victoire.

— Violette y est habituée, dit Valentin. Comment vous appelez-vous ? — Victoire, dit-elle. — Eh bien, Victoire, il y a quatuor ce soir ; je vous en préviens, afin que s'il vous prenait quelque envie de parler, il est temps maintenant de satisfaire à ce besoin. — Pourquoi ? demanda-t-elle. — Parce que tout à l'heure le silence le plus absolu sera votre partage. — Je l'ai prévenue, dit Violette. — Vous me croyez donc bien bavarde ! demanda Victoire. — Du tout, dit Valentin, mais on a vu des personnes qui aiment à causer et qui se trouvent malades d'un bavardage rentré ; ne vous gênez pas, vous êtes libre à cette heure, causez beaucoup, dites tout ce que vous voudrez, même des bêtises, Violette vous aidera. — Est-il galant ? dit Violette. — Vous me comprenez bien, n'est-ce pas, Victoire ; j'entends que vous pouvez parler de sujets d'une importance médiocre. — Je comprends, dit Victoire, que vous êtes sans façon, Monsieur Valentin. — Si vous me dites encore monsieur, je vous tutoie. »

Valentin avait un tel empire sur les grisettes, qu'au bout de cinq minutes, par sa bonne humeur, ses embrassades, sa gaieté, il savait réduire les plus fières au silence, et que fascinées par le sans-gêne de sa conversation, elles s'imaginaient connaître Valentin depuis plusieurs années.

Sylvestre, qui entra sur le moment, était d'une nature contraire : il était plutôt occupé du dedans que

du dehors, et quand une idée bouillonnait en lui, il aurait passé auprès d'un régiment de tambours sans les entendre, — Oh ! mon ami, s'écria-t-il en entrant dans la chambre, j'ai entendu *Preciosa* ; quelle musique ! j'en rêve, je me réveille en pensant à *Preciosa* ; il y a un petit motif qui m'est revenu dans la tête et qui ne m'a pas quitté de la journée... Aujourd'hui je le cherche et je ne le retrouve plus... Voyons ? » Il se mit au piano et essaya quelques accords : « Ce n'est pas ça ; pourquoi n'as-tu pas la partition de *Preciosa*. Tu devrais avoir tous les opéras de Weber... Comme le public, du reste, a compris la partition de *Preciosa* ! les grandes œuvres seront toujours comprises... Tout le monde s'y mettait ; le chef d'orchestre, les musiciens, les choristes eux-mêmes, qui ne vont pas bien ordinairement ; cependant, ce jour-là, ils ont mieux chanté, parce qu'ils comprenaient. La chanteuse était une allemande qu'on ne connaissait pas encore, une femme d'une quarantaine d'années, les traits fatigués ; elle était brisée par l'amour ou par la musique, peut-être par tous les deux à la fois ; aussitôt que l'orchestre fit entendre ses premiers accords, sa figure s'illumina et elle parut une tout autre femme. Quoique musicienne, elle laissait aller sa tête à un doux balancement qui ne ressemblait pas à ces balancements de tête des bourgeois de l'Opéra-Comique ; la musique lui produisait le même effet que la brise qui incline les feuilles des arbres ; aussi me suis-je douté qu'elle al-

lait bien chanter, quoique son âge et les fatigues empreintes sur sa figure fissent préjuger quelque altération dans la voix... Je voudrais te donner une idée de la ronde des bohémiens et de ces cors qui se répondent dans les bois, et du chant des oiseaux... Quelle musique ! il y a longtemps que je n'ai entendu quelque chose d'aussi beau... Je ne peux pas, continua Sylvestre en grimaçant et en se torturant la figure qui réfléchissait le trouble de ses pensées, te donner une définition de *Preciosa*... Cela ne se définit pas; mais toute la salle devait être influencée comme moi. Le sentiment de la nature paraît si visiblement dans cette œuvre, il est si difficile de mieux rendre le silence des grands bois troublés par le son du cor; le chant des oiseaux se traduit si clairement par le timbre du hautbois, des clarinettes et des flûtes, que chacun oublie la ville et ses petites passions pour rêver aux grandes solitudes, aux verdures éternelles... Le chœur des bohémiens nous rappelle à la vie libre... Tiens, dit Sylvestre en s'interrompant, bonjour, Violette, je ne vous avais pas vue. — Tu as mangé la part de Victoire, dit Valentin. — Quelle Victoire ? demanda Sylvestre. — Mademoiselle, dit Valentin, en montrant la grisette qui, assise mélancoliquement sur le divan, écoutait l'enthousiaste. — J'ai mangé sa part ? demanda avec inquiétude Sylvestre. — Elle n'avait qu'un petit quart d'heure à causer : tu parles bien, il est vrai, mais tu n'en rognes pas moins sa provision de paro-

les. Violette, prépare les lampes et les pupitres.

Pendant que la jeune fille obéissait aux ordres de Valentin, Sylvestre s'était mis au piano et cherchait à se souvenir d'un motif de *Preciosa*. « Voilà déjà huit heures, dit Valentin, et James n'arrive pas. — Catelina est prévenu ? demanda Sylvestre. — Oh ! il ne manque jamais : il ne s'enthousiasme pas en apparence comme James, mais il est plus sérieux. On sonne, Violette, va ouvrir. » C'était le premier violon. « Nous serons obligés de jouer des trios ce soir, dit-il. — Diable ! s'écria Valentin, James ne vient pas, je parie. — Je l'ai rencontré dans la journée, dit Catelina, il m'a prévenu qu'il avait des affaires importantes. — S'il s'agissait encore de quelque rendez-vous, dit Sylvestre, on pourrait lui pardonner ; mais rien de sérieux ne l'engage ailleurs. — Il lui est tombé un parent de province, dit Catelina. — Il n'y a pas de parents, s'écria Valentin, quand on fait de la musique. Je passe ma vie en vagabond, à me faire donner congé par tous mes propriétaires à cause des quatuors, et cependant je tiens bon : il faut savoir se sacrifier pour la musique. Est-ce que vous vous en allez ? Victoire. »

La jeune fille s'était levée et mettait son chapeau. « Je suis sortie, dit-elle, de l'atelier avant l'heure, et j'ai peur qu'on ne vienne me chercher. — Quel est l'heureux *on* ? dit Valentin. — C'est quelqu'un que tu ne connais pas, M. Colisée, dit Violette. — Mademoiselle, reprit Catelina, il pleut beaucoup, je vous aver-

tis. — Oh ! dit Victoire avec un certain effroi, il va se mouiller. — Eh bien ! Violette, dit Valentin, dis-moi si je suis autant aimé que ce M. Colisée; es-tu jamais troublée ainsi de me laisser mouiller !

— M. Colisée, répondit Violette, est toujours très-bien mis, en bottes vernies, et Victoire sait combien il lui est déplaisant de se mouiller, tandis que tu ne crains pas de marcher sans parapluie.

—Un parapluie ! s'écria Valentin, je les hais, les parapluies ; malheur aux gens qui marchent sur les trottoirs en les tenant devant eux comme un bouclier, je ne manque jamais de leur donner un violent coup de poing; mon rêve serait de les broyer avec la toile, les baleines et le manche.

—Alors, dit Victoire, je n'ose pas vous demander de m'en prêter un.

— Violette s'est passé la fantaisie d'une ombrelle, dit Valentin, mais je lui interdis le parapluie quand elle est à mon bras; aussi, Victoire, comme vous le présumiez, vous n'en trouverez pas ici.

— Comment faire ? disait Victoire.

— M. Colisée, dit Violette, ne te voyant pas venir, montera à l'atelier; on lui dira que tu es partie avec moi, et il viendra te chercher.

— Mesdemoiselles, dit Valentin, un peu de silence, nous nous accordons. »

Deux heures se passèrent en trios; mais les trois amis, accoutumés à faire de la musique de quatuor,

n'étaient pas satisfaits de la certaine maigreur que ne parviennent pas à dissimuler trois instruments à cordes : à chaque repos, le nom de James reparaissait, flanqué d'injures de toute espèce; mais l'entrée de M. Colisée vint mettre une diversion à la mauvaise humeur des exécutants. Le nouvel arrivé jeta un regard sec sur Victoire qui avait souri en voyant entrer son amant et qui devint morne sous ce coup d'œil. M. Colisée représentait un jeune employé par l'excessif soin de sa toilette; il tenait ses habits comme on tient des livres. Le regard était attiré par une chaîne d'or et par des breloques également en or disposées avec symétrie. Entre l'ouverture du gilet de velours apparaissaient les plis d'un petit jabot empesé avec soin; la cravate, lustrée et d'un satin luisant, large de deux doigts, couleur bleu de ciel, appartenait, par les nœuds réguliers et carrés, à ces cravates toutes faites qui se trouvent à l'étalage du chemisier et qui ne laissent nulle part à la fantaisie du porteur. Sur la cravate se collait, plus roide qu'un morceau de fer-blanc, un faux-col rabattu. Le chapeau était aussi brillant qu'aux vitres d'un chapelier; pas un poil ne se détachait de la masse, et il ressemblait à un lac calme. En l'ôtant, le jeune homme laissa voir une chevelure lisse, onctueuse, partagée sur le milieu du front par une raie plus droite qu'un soldat prussien, qui sillonnait le dessus du crâne et descendait jusqu'au cou. Des favoris un peu minces partaient des

oreilles et allaient s'épaississant avec une régularité désespérante, pour former deux belles poires de chaque côté des joues. Les sourcils avaient été tracés, sans doute, par le *tire-lignes* d'un architecte, en demi-cercle parfait, et semblaient tendus comme la corde d'un arc; la barbe du menton, en forme de royale, aurait fait le désespoir d'un maître d'écritures, tant elle était irréprochable dans sa tournure de virgule présentée de face; le même soin avait présidé à la moustache épaisse, qui se tordait tout à coup aux angles de la bouche et présentait une petite pointe aiguë vraisemblablement obtenue par une cire sans égale. La figure du jeune homme offrait ce teint mat particulier aux lorettes qui prennent un grand soin de leur corps; elle ne paraissait pas naturelle, les eaux de toilette, les onguents devaient y jouer un rôle éternel quand le jeune homme était retiré en son particulier. De grands yeux noirs taillés en amande et bordés de longs cils semblaient plutôt de grandes fenêtres par les ouvertures desquelles il ne passait ni esprit ni intelligence.

Irréprochable en tout, on pouvait reprocher à ce jeune homme de ne penser jamais ; ses lèvres étaient disposées à recevoir un sourire perpétuel, et elles s'ouvraient pour laisser voir une rangée de dents si blanches, si bien rangées et si bien taillées, qu'elles pouvaient avoir été décrochées la veille, dans un passage, à la montre d'un dentiste. La vie était absente de cette physionomie en proie à l'art des parfumeurs

et des coiffeurs. Habillé d'une veste turque, M. Colisée eût pu gagner sa vie à tourner sur un piédestal dans la boutique d'un marchand d'habits. Un costumier l'eût habillé en Espagnol, avec un pourpoint couvert de broderies, et l'eût suspendu à sa fenêtre du premier étage, certain qu'il ne bougerait pas et qu'il remplirait avec avantage un mannequin.

Le trio regarda avec stupéfaction cette élégante gravure de modes vivante, pendant que Victoire dévorait des yeux son amant; une flamme maladive, passait par les yeux de la petite ouvrière, qui restait presque en extase devant le jeune homme. Toute l'attention de Valentin était portée surtout vers un certain parapluie bleu de ciel, fluet et léger, qui complétait l'habillement de M. Colisée. Quant à lui, après avoir jeté en entrant un regard dans la glace de l'appartement, il salua les trois amis d'un signe de tête modéré qui ne pouvait déranger sa coiffure. Ayant été invité à s'asseoir, il releva les pans de son habit avec la précaution d'une marquise qui s'assied avec ses paniers, et, autant que pouvait l'exprimer sa physionomie, il envoya un regard sévère à l'adresse de Victoire. Celle-ci, partagée entre le plaisir de voir son amant et la crainte de lui avoir déplu, suivait avec inquiétude un coup d'œil qui allait d'elle aux bottes du jeune homme.

« Violette, dit-elle bas à l'oreille de son amie, pourrais-tu me prêter un torchon? »

Violette passa dans la pièce voisine et en revint aussitôt avec un linge. Alors Victoire, sans perdre une seconde, s'agenouilla devant son amant et lui essuya les bottes, sur lesquelles paraissaient deux ou trois taches de boue.

Valentin suivait cette pantomime et regardait ses amis en haussant les épaules. Catelina ne laissait rien paraître de ses observations, et Sylvestre souriait amèrement. Pour M. Colisée, étendu avec une nonchalance affectée dans le fauteuil, il ne prêtait aucune attention à Victoire, qui lui essuyait les bottes avec la compassion de la Madeleine baisant les pieds du Christ, et il se regardait dans la glace qui lui faisait face, avec une entière complaisance.

« Si nous jouions la sérénade de Beethoven ? » dit Valentin exaspéré, en voulant donner un autre cours à ses pensées.

Il suffisait qu'un des amis eût un désir pour qu'il fût accepté avec empressement par les autres ; malgré les grandes discussions musicales qui s'élevaient parfois à propos de Beethoven et d'Haydn, un éclectisme amical les réunissait et les empêchait de s'opposer à la lecture d'un maître plutôt qu'à celle d'un autre maître.

« Fais donc attention ! » dit Sylvestre à Valentin, qui ne partait pas au signal donné.

Mais Valentin levait de temps en temps les yeux de dessus son cahier et regardait curieusement le jeune

homme dans son fauteuil, qui avait tiré de sa poche un flacon de sels et le respirait avec affectation. L'appartement était petit et rempli, il est vrai, d'un épais brouillard de fumée de tabac qui n'était rompu que par la vive lueur d'une lampe à quatre becs suspendue au plafond.

— Nous n'allons pas! s'écria Sylvestre indigné, nous n'allons pas ! Peut-on faire de la musique pareille !

Une fois assis devant son pupitre, Sylvestre ne connaissait plus que la musique, et rien n'était capable de le déranger de son attention profonde; au contraire, Valentin se laissait influencer par l'harmonie et oubliait qu'il jouait en compagnie pour être absorbé par son instrument propre, ce qui est le plus grave défaut quand il s'agit de musique d'ensemble. Valentin avait fait trop longtemps de la musique seul avec son piano pour se rompre entièrement à l'esclavage du quatuor et du trio. Il était trop ou pas assez attentif à sa partie; trop attentif, il ne regardait jamais le premier violon et suivait un rhythme précis, sans s'inquiéter si le mouvement ralentissait ou augmentait de vitesse. La direction d'un quatuor est imprimée par le premier violon; les trois autres instrumentistes sont des inférieurs qui lui ont juré une obéissance absolue et qui ne doivent pas le quitter de l'œil, pas plus que les musiciens d'un nombreux orchestre ne jouent leurs parties qu'en regardant en même temps l'archet du chef d'orchestre.

Sylvestre entrait souvent dans des colères d'autant plus vives qu'elles étaient sourdes et continues, car Valentin n'aimait pas être repris et soutenait toujours qu'il était dans son droit. Une fausse note, une attaque molle, un *piano* pour un *forte*, un *forte* pour un *piano*, un final sans énergie, remplissaient l'âme de Sylvestre de tempêtes, parce qu'il remarquait surtout chez Valentin un manque d'attention. Valentin avait un défaut encore plus prononcé, c'était de se laisser distraire par les moindres événements : Violette ouvrant une porte, la lampe qui baissait, le poêle qui s'éteignait, prenaient aussitôt une case de son cerveau, la case réservée tout entière à la musique, et l'entraînaient à des fautes de détail qui faisaient bondir Sylvestre sur son tabouret.

« Ce n'est pas la peine de continuer, s'écria Sylvestre exaspéré par une *queue* de Valentin, il vaut mieux en rester là.

— Très-joli ! très-joli ! » fit M. Colisée en frappant légèrement ses mains gantées l'une contre l'autre.

Ce compliment immérité redoubla la colère de Sylvestre.

« Vous trouvez ? Monsieur, dit-il d'un ton sarcastique.

— Oui, vraiment, très-joli.

— Eh bien ! Monsieur, dit Sylvestre, qui ne pouvait comprendre qu'on accolât le mot *joli* à l'auteur de la symphonie héroïque, c'est du Beethoven.

— Ah ! vraiment ! dit M. Colisée, Beethoven a fait de bien jolis motifs.

— Brute! » murmura Sylvestre qui se pinçait les lèvres, comme s'il eût craint que sa colère ne fît explosion.

Heureusement M.. Colisée se préparait au départ et ne remarqua pas la sourde colère qui agitait Sylvestre; mais aussitôt qu'il fut parti l'explosion éclata parmi les amis.

« Comment, dit Sylvestre à Valentin, tu connais des êtres pareils, tu les reçois et tu les admets pendant que nous faisons de la musique!

— C'est de la faute de Violette, dit Valentin.

— Il n'a pas fait de bruit, dit la jeune fille pour s'excuser.

— Il aurait mieux valu, s'écria Sylvestre; je lui aurais jeté un pupitre à la tête, j'étais dans mon droit; mais c'est un homme peint! Grands dieux! quelle éducation a reçue un pareil être! Il a osé tirer un flacon de sa poche et le respirer, comme si la musique sentait mauvais.

— C'est ce qui m'a troublé, dit Valentin; voilà pourquoi j'ai passé une ligne.

— Pourquoi le regardais-tu? demanda Sylvestre.

— Et toi?

— Moi, je le voyais malgré moi dans la glace, car je lui tournais le dos; mais cela ne m'a pas empêché de faire attention à ma partie.

— Il est vrai qu'il se regardait beaucoup dans la glace, dit Violette.

— Après deux ou trois séances pareilles, dit Catelina, il finirait par dévorer le tain ; je suis certain que ta glace doit être abîmée.

— Et cette femme a l'air de l'aimer ! dit Valentin.

— Elle l'adore, reprit Violette. Toute la journée, à l'atelier, elle ne parle que de M. Colisée ; ses moindres pensées sont tournées vers lui, elle ne sait qu'inventer pour lui plaire.

— Pauvre fille ! dit Sylvestre ; j'étais vraiment honteux pour elle quand elle a essuyé les bottes vernies de cet homme.

— C'est de la légèreté, dit Valentin.

— Bon ! dit Violette, à partir de demain, je ne cire plus tes souliers.

— Avise-toi, dit Valentin, de laisser ma chaussure morne ! En cirant mes souliers, tu agis dans un but d'utilité, de propreté et d'économie. Je ne te compromets pas devant le monde ; tu l'avoues, mais rien ne t'y forçait. Ce sont des petits détails d'intérieur que tu te plais à révéler et qui n'ont rien de pénible ; tu ne voudrais pas me voir dans les rues crotté comme un barbet. Tu as assez d'amour-propre pour tenir à ce que ma chaussure resplendisse. Ne brosse plus demain les souliers de celui qui t'adore, continua Valentin d'un ton plaisant, je suis incapable de me livrer à cette fonction, j'appelle un commissionnaire et je lui confie cette besogne, moyennant une rétribution de tant par mois. N'ayant pas de rentes, je grève mon bud-

get de cette somme, et je n'achète plus de nouveaux quatuors; il m'est impossible de compléter la collection de Haydn; Violette n'entend donc pas les Haydn, qui lui sont inconnus, et elle en souffre car elle aime Haydn.

— Oh ! s'écria Violette.

— Tu m'as dis que tu aimais Haydn.

— Haydn ou un autre, dit-elle en secouant la tête.

— Allons, dit Valentin, devant le monde elle n'ose pas avouer sa passion pour Haydn.

— Va, dit la jeune fille, c'est pour rire que je te disais cela : demain matin tes souliers seront plus reluisants que jamais.

## III

Valentin rencontra une après-midi M. Colisée qui s'était engagé, on ne sait pour quelle cause, dans le quartier de la rue Saint-Denis, avoisinant les halles. M. Colisée avait toujours de ces toilettes de Champs-Élysées, habituelles aux gens qui n'ont rien à faire et qui passent leur temps à s'habiller et à se déshabiller, ou qui ploient leurs pensées à s'absorber dans l'harmonie d'un pantalon et d'un habit de différentes couleurs. Aussi était-il tout dépaysé dans les rues de l'activité et du travail. Les débris des voitures de fruitières jonchent le pavé; d'incessantes voitures triturent ces matières et en font une boue particulière qui mettait M. Colisée sur les épines. Il marchait sur la

pointe du pied, avec les angoisses d'un homme condamné à se promener à pieds nus sur une pelotte d'épingles. En même temps il affectait une roideur à la mode, et son mépris pour cette immense circulation paraissait tellement sur sa figure, qu'il fut victime d'une plaisanterie particulière aux maçons. Un ouvrier, devinant le dédain de M. Colisée pour le quartier, eut soin de se frotter légèrement à lui, et couvrit une des manches de son habit d'une poussière de plâtre. M. Colisée le regarda avec indignation; mais n'osant entamer une querelle avec un homme robuste, il continua son chemin en s'époussetant avec tous les signes d'une immense contrariété.

« Ah! Monsieur, quel sale quartier, dit-il à Valentin; vraiment, c'est insupportable d'être obligé d'y passer.

— J'y suis habitué, dit Valentin, et je m'y promène presque avec autant de plaisir que dans la campagne. J'éprouve même des sensations douces et gaies en regardant toutes ces couleurs vives du marché des Innocents.

— Mais, Monsieur, on se crotte à l'impossible devant votre marché!

— Quand mes yeux sont contents, dit Valentin, je ne m'inquiète guère de regarder à mes pieds. N'est-ce pas une charmante récréation que de regarder en passant toutes ces verdures, ces couleurs si franches des légumes et des fruits, et toutes ces belles santés de

marchandes qui s'épanouissent dans ce coin de Paris ?

— Peuh ! dit M. Colisée, vous regardez ces femmes?

— Non-seulement je les regarde, mais je les admire; la franchise, la gaieté, sont écrites sur leur embonpoint, et cette vue me réjouit plus que l'aspect de vos femmes pâles et chlorotiques du boulevard. »

L'entretien fut interrompu par une foule considérable qui stationnait devant un bâtiment en démolition dont il ne restait plus qu'une haute aile de six étages. Une forte corde était attachée dans l'embrasure d'une fenêtre, et les maçons étaient occupés à faire reculer les curieux, dans la crainte de quelque accident.

« Je vais chez mon coiffeur me faire donner un coup de fer, dit M. Colisée : vous devriez bien m'accompagner, on vous friserait par la même occasion.

— Moi? me friser ! s'écria Valentin.

— Pourquoi pas ? Mon coiffeur est un homme très-artiste. Vous verrez le parti qu'il tirera de votre tête ! vous ne vous reconnaîtrez plus en sortant de ses mains.

— C'est bien ce dont j'ai peur, dit Valentin. Il faut réellement une vocation pour se faire friser, et un homme comme moi, qui n'a pas grand souci de son extérieur, devient ridicule avec une tête trop travaillée. Il n'y a plus d'harmonie dans sa personne; les boucles ondoyantes de la chevelure ne correspondent pas au reste de la personne. La frisure vous va

très-bien, monsieur Colisée. — Vous trouvez? dit celui-ci. — Parfaitement, quoique je trouve que la masse de vos cheveux soit disposée un peu largement. A votre place, je ferais arranger mes cheveux à la neige. — Vraiment! dit M. Colisée en réfléchissant, à la neige! — Rien n'est plus joli qu'une frisure à la neige, dit Valentin, qui apportait dans ce discours un sang-froid de garçon perruquier; vos cheveux noirs paraîtraient encore plus noirs frisés par petites mèches et divisés en mille petites boucles... A propos, je voulais vous demander un renseignement... Vos cheveux ne sont pas teints? — Teints! s'écria M. Colisée avec indignation. — Et vos moustaches? avouez qu'elles le sont un peu. — Mais, Monsieur, je ne sais ce que vous voulez dire. — C'est que vos sourcils sont si bien dessinés! Mais vous ne me direz pas que vous ne mettez pas un peu de noir dans le coin de vos yeux pour les agrandir? — Ah! Monsieur! s'écria M. Colisée indigné. — Vous êtes un coquet, dit Valentin, cela se voit. — D'après ce que vous avancez, Monsieur, dit M. Colisée, je vous supplie de venir avec moi chez le coiffeur. — J'irai volontiers, répondit Valentin, mais à une condition, c'est que nous allons voir cette maison tomber. — Rien n'est plus dangereux, disait M. Colisée; nous allons être couverts de poussière. — Non, dit Valentin; nous sommes trop loin. »

Les maçons commençaient à tirer les cordes; un im-

mense pan de mur se balançait doucement ; enfin un grand craquement se fit entendre, puis un bruit semblable à celui d'une forte fusillade. Il ne restait plus que des débris de la maison ; mais un nuage de poussière épaisse enveloppait la rue et les curieux. Valentin avait compté sur cet effet, car la circulation fut interrompue par la crainte d'accidents, et M. Colisée ne se tira de ce brouillard produit par les décombres que les habits entièrement saupoudrés d'une matière épaisse et grisâtre. Il ne pouvait s'en consoler et tardait d'arriver chez son coiffeur, le célèbre Jalabert, pour remettre de l'ordre dans sa toilette. Il avait si peu l'habitude d'apporter quelque poussière sur ses habits, que le coiffeur en manifesta son émotion. « Est-ce vous, monsieur Colisée ? dit-il. Je vous reconnais à peine. — Voyez, monsieur, dit M. Colisée à Valentin, Jalabert a peine à me reconnaître. Jalabert, donnez mon habit et mon gilet à votre garçon, qu'il les nettoie attentivement, n'est-ce pas ?... Et mon chapeau ! et mes cheveux ! — Oui, votre chevelure est bien en désordre ; pas autant que celle de Monsieur, dit le coiffeur en jetant un regard médisant du côté de Valentin ; mais nous vous en tirerons, monsieur Colisée, grâce surtout à une nouvelle pommade qui laisse les plus fines bien en arrière, une pommade unique, qui va avoir un succès... — Ah ! s'écria M. Colisée, vous avez une nouvelle pommade ? J'en veux... — Elle coûte un peu cher. — N'importe ! vous savez que je ne regarde pas au prix.

— Et vous avez raison, monsieur Colisée. Quand vous aurez goûté de la pommade d'Olivarès, vous n'en voudrez plus d'autre. — Est-ce vous, Monsieur, qui êtes l'inventeur de cette pommade? demanda Valentin au coiffeur. — Monsieur, j'en suis indigne; je la fabrique, mais le secret de cette merveilleuse composition m'a été donné par le parfumeur de la reine d'Espagne. Rien de plus délicieusement aromatisé; sentez, monsieur Colisée, je vous prie; rien de plus coquet à la vue; regardez, Messieurs. Cela vous donne envie d'en manger.

— Oh!» s'écria Valentin.

Le coiffeur haussa les épaules d'avoir montré une telle curiosité à un homme qui n'en était pas digne: ayant introduit son doigt dans le pot de pommade, il le retira chargé d'un produit gras qu'il avala en témoignant de grands signes de satisfaction.

Valentin regardait le coiffeur avec autant de stupéfaction qu'un honnête rentier qui verrait un ours du jardin des Plantes avaler une nourrice et son nourrisson: sa surprise était d'autant plus grande qu'un rayonnement qui partait de l'intérieur pour s'attacher à la face du coiffeur, montrait dans quelles extases gastrosophiques le plongeait la pommade d'Olivarès. Sa langue accomplit même diverses circonvolutions à l'intérieur de la bouche, ainsi qu'un serpent qui s'avance par immenses annelures; grâce à ce manége, la plus petite parcelle de la fameuse pommade d'Olivarès ne

put rester attachée au palais, et immédiatement après cette opération, le coiffeur leva vers le ciel un regard doucement attendri comme pour le remercier de lui avoir permis de savourer sur cette terre un moment de délices. « Ah ! s'écria-t-il avec un accent de regret, si je pouvais en manger tous les jours ! Mais c'est trop coûteux... Songez, monsieur Colisée, qu'un grain de la grosseur d'une tête d'épingle suffit à parfumer les chevelures les moins soignées. » Jalabert envoya un autre coup d'œil de mépris à Valentin. « Je ne peux pas délivrer un de ces petits flacons à moins de dix francs, dit le coiffeur en montrant un flacon d'un verre assez épais qui contenait un filet jaunâtre de la grosseur d'une aiguille. — J'aimerais mieux manger pour dix francs de choucroute, » dit Valentin. Jalabert fit un haussement d'épaules plein d'insultes violentes. Il regardait d'une façon significative Valentin et M. Colisée, de telle sorte que ce dernier comprit qu'il avait fait une faute en introduisant un mortel si grossier dans le temple. « M. Valentin plaisante, dit M. Colisée qui craignait de se compromettre aux yeux de Jalabert. On ne mange pas dix francs de choucroute... pouah ! — Pardon, dit Valentin, quand elle est excellente, et qu'on y joint un grand quartier de lard pour la faire passer. » Le coiffeur se pinçait les lèvres. Est-ce que vous croyez, dit M. Colisée à Jalabert, que l'effet de cette pommade est réellement salutaire à l'intérieur?

— Certainement, dit d'un air grave le coiffeur; mal-

heureusement, M. de Rotschild seul pourrait s'en passer la fantaisie; il faut être archimillionnaire pour faire un léger repas de cette pâte exquise... La dernière reine d'Espagne, celle pour qui la pommade d'Olivarès fut inventée, était trop pauvre pour en manger. A quoi sert-il d'être reine! Un homme de génie trouve à l'aide de la science une composition dans laquelle entrent les ingrédients les plus rares, et, l'œuvre terminée, vous ne pouvez jouir de ses bienfaits. Quelle leçon! s'écria Jalabert, quelle leçon! Un simple artiste peut, à cette heure, en faisant un immense sacrifice, il est vrai, se passer une fantaisie interdite à la reine d'Espagne. Elle en aurait mangé de la pommade d'Olivarès, si en se restreignant elle pouvait en déjeuner un an, deux ans; mais les trésors de l'Espagne y passaient... Les ministres l'en prévinrent, la reine eut la force de s'abstenir. — Et vous, monsieur Jalabert, demanda Valentin, qu'eussiez-vous fait à la place de la reine?» Le coiffeur se recueillit, roula sa langue par tout le palais, comme s'il eût voulu recueillir quelque preuve à l'appui de sa gourmandise. « Je crois, dit-il, que j'aurais mangé l'Espagne et le Portugal... Mais quel parfum! Monsieur. »

M. Colisée ne se tenait plus pendant cette péroraison; il flairait dans l'air les évaporations de la pommade, il s'approchait d'une toilette sur laquelle Jalabert avait déposé le petit flacon; mais, comme il étendait la main pour le palper, le coiffeur s'écria : « Ne

touchez pas, monsieur Colisée, s'il vous plaît, ne touchez pas.

— Vous voyez bien, dit celui-ci, que je me meurs d'impatience : je n'y goûterai pas, mais je voudrais connaître l'effet de la pommade d'Olivarès dans les cheveux.

— L'effet ! s'écria Jalabert d'un ton de reproche, dites plutôt la sensation, monsieur Colisée ; le cuir chevelu ressemble à une lande aride qui recevrait tout à coup les bienfaits d'un engrais merveilleux. On sent chaque pore s'ouvrir sous cette douce influence, et le cheveu semble tressaillir dans son pore.

— De salut, » dit Valentin.

Le coiffeur regarda Valentin avec étonnement.

« De salut, reprit gravement Valentin. — De salut ? dit Jalabert, je ne comprends pas, Monsieur, expliquez-vous. » Valentin avait l'habitude, quand il était froissé par des sots prétentieux, de leur envoyer des plaisanteries extravagantes qui arrêtaient la conversation comme des bâtons dans les roues d'un carrosse. « N'avez-vous pas dit, monsieur Jalabert, que le cheveu semblait tressaillir dans son pore de salut ? — Monsieur, je n'ai pas parlé de salut. — Alors j'aurai mal entendu, dit Valentin ; mais continuez, je vous prie. — Quand vous m'aurez expliqué, Monsieur, votre mot. — Ne faites pas attention, Jalabert, dit M. Colisée, c'est un jeu de mots. — Cependant, Monsieur, dit le coiffeur, il faut être sérieux ou non ; je veux bien

m'expliquer devant un étranger, non pour lui, mais à cause d'un client estimable. — Allons, Jalabert, dit M. Colisée, ne vous fâchez pas. — Me fâcher ! dit le coiffeur, j'y perdrais mon temps; seulement j'avertis Monsieur qu'il devrait prendre garde à ses paroles... Monsieur le premier peut le coiffer, parce que ma maison est publique ; mais qu'il ne s'attende pas à passer par mes mains... De salut ! pore de salut ! quel rapport cela a-t-il avec le cheveu ? On pourra nettoyer la tête de monsieur avec tous les onguents que possède notre maison ; mais que monsieur soit bien averti : pour or ou pour argent la pommade d'Olivarès ne rendra pas à ses cheveux cette naïveté et cette virginité que notre cuir capillaire reçoit en naissant. »

M. Colisée dit à Valentin, pendant que Jalabert se promenait à grands pas et murmurant tour à tour les mots de *choucroute* et de *salut* qui l'avaient particulièrement blessé : « Monsieur Valentin, adressez quelques paroles aimables à Jalabert. — Je ne demande pas mieux, » dit Valentin. Et s'adressant au coiffeur : « Monsieur Jalabert, nous ne nous sommes pas compris, mais aussitôt que nous aurons l'occasion de faire plus ample connaissance, comme j'ai l'honneur de l'espérer, vous trouverez en moi un homme qui respecte l'art, de quelque côté qu'il parte. — C'est bien, Monsieur, je ne vous en demande pas davantage, dit le coiffeur radouci. Je vais d'abord prendre soin de la chevelure de M. Colisée, et quoique cela n'entre pas

dans mes habitudes, je vous permets d'y assister. — Ah ! monsieur Jalabert ! s'écria Valentin en serrant les mains du coiffeur. — Vous me permettrez de me dispenser de toucher à votre tête ; je ne fais pas plus de dix têtes dans ma journée, et encore suis-je brisé de fatigue... Monsieur le premier, du reste, est un jeune homme qui a reçu mes conseils, qui travaille depuis deux ans sous ma direction ; vous ne trouverez pas plus fort parmi les maîtres de la capitale. — Comment donc ! monsieur Jalabert, dit Valentin, je suis déjà assez flatté. »

Le coiffeur sonna, et celui qu'on appelait *monsieur le premier* (afin sans doute de ne pas lui donner le nom injurieux de garçon, ni celui plus vulgaire de commis ou d'employé) entra ; c'était un grand jeune homme soigneusement rasé de partout où pousse le poil, mais qui reportait tout l'art de la coiffure dans les apprêts d'un *coup-de-vent*, formant ombrage sur son œil gauche. Serré dans un pantalon collant à rayures noisettes, pincé dans un caraco vert-pomme, monsieur le premier entra dans le petit salon de coiffure comme s'il se fût présenté au foyer de la danse à l'Opéra. Jalabert affectait l'air grave : plongé dans de graves méditations, la tête dans le grand collet de son vaste habit noir, le front entièrement chauve (fait qui eût pu porter atteinte à l'action bienfaisante de ses pommades), il parlait en homme supérieur atteint d'une calvitie prématurée par des

excès de veilles et de recherches scientifiques. La plupart de ses clients puisaient une immense confiance dans la perte des cheveux de Jalabert, certains qu'un homme atteint si jeune d'une pareille maladie, devait avoir poussé tous ses efforts de ce côté, soit pour prévenir les calvities futures, soit pour les arrêter, soit pour les réparer.

A eux deux, Jalabert et son premier offraient le plus grand contraste : l'un grand, l'autre court ; l'un sévère dans ses habits, l'autre excessivement recherché ; l'un sans cheveux, l'autre couvert de boucles et de crespelures si fines qu'elles devaient n'avoir pu être obtenues que par des aiguilles à tricoter rougies. Monsieur le premier n'avait qu'un léger vice : du bas de son pantalon à raies noisettes collant aux chevilles, s'avançaient deux énormes pieds larges et plats qui l'apparentaient avec les danseurs : il ne lui manquait que la couronne de fleurs, le sourire aux lèvres et une femme maigre à soulever dans ses bras pour débuter ; car il portait sur sa figure cette sublime niaiserie qu'atteignent après de longues méditations les danseurs de l'Opéra. « Monsieur le premier, dit Jalabert, veuillez débarrasser monsieur. « Sur cet ordre, M. Colisée fut dépouillé de ses habits jusqu'à la chemise. « Le plumeau ? » commanda Jalabert. A l'aide d'une espèce de chasse-mouches composé de plumes d'oiseaux, il épousseta le cou de M. Colisée. « L'eau des Amours ? » demanda Jalabert. Et il respira forte-

ment un flacon que lui présentait monsieur le premier, en manifestant l'extase d'une personne qui respirerait de l'éther pour la première fois. En ayant pris une gorgée dans sa bouche, il en lança seulement quelques perles sur la tête de M. Colisée, et avala le reste en faisant claquer sa langue comme s'il eût bu un excellent verre de xérès. « Parfaite ! s'écria-t-il ; vous devez trouver mon eau des Amours plus fine encore qu'à la dernière séance ? dit-il à M. Colisée. — Certainement, dit celui-ci pour témoigner de la déférence à son coiffeur, car il n'avait pas senti la plus légère rosée pénétrer ses cheveux. — Le matelas ! » s'écria Jalabert. On lui apporta un coussinet en soie rose qu'il étendit sur la tête de son client. Puis il prit un fer à repasser et le promena lentement sur le matelas en pesant de toute sa force sur la tête de M. Colisée, qui ployait sur sa chaise en menaçant de disparaître sous sa toilette. « Au nom du ciel, ne bougez pas, monsieur Colisée, je vous brûlerai ; résistez-moi, accumulez toutes vos forces. »

Valentin regardait ce curieux spectacle avec un intérêt tel qu'il ne se rappelait pas qu'un drame lui eût apporté une pareille tension dans l'esprit. « Monsieur le premier, la petite douche aux essences de Bengale, s'écria Jalabert. » De même qu'il avait mangé un fort doigt de pommade d'Olivarès et qu'il avait avalé au moins une demi-gorgée d'eau des Amours, le coiffeur trempa ses lèvres dans l'essence de Bengale :

l'ayant mélangée dans un verre d'eau, il introduisit cette combinaison dans le corps d'une petite seringue d'ivoire et en *jicla,* suivant son mot, quelques traits sur la tête de M. Colisée ; puis il recommença l'opération du séchage avec un second fer plus pesant encore que le premier. S'emparant de deux baguettes de fer souple dont il constata la chaleur en les trempant dans un verre d'eau, il en fouetta la chevelure de M. Colisée en variant la manière de s'en servir ; tantôt il courbait les cheveux sous la pression des baguettes, tantôt il élevait la chevelure à l'état de monument pour se donner la joie de le renverser par des coups saccadés. A l'aide de ses baguettes il tripotait la chevelure de M. Colisée comme font les matelassières pour enlever la poussière de la laine des matelas, il les soulevait en houppes, en flocons nuageux, et les pliait aux mille caprices des roseaux tourmentés par la tempête.

Monsieur le premier regardait ce travail avec une parfaite admiration en se dressant, non pas sur la pointe, mais sur le bord de ses larges pieds ; son long corps se balançait suivant les souples mouvements des baguettes de fer. Après les opérations de divers peignes d'acier et d'ivoire, après avoir subi les ondulations imprimées par des brosses de format différent, M. Colisée comprit à un silence solennel que la pommade d'Olivarès se préparait; effectivement, Jalabert ayant introduit une spatule minuscule dans le flacon étroit, en retira un atome, et, après l'avoir broyé dans ses dix

doigts, il les passa écartelés dans la chevelure de M. Colisée. « Regardez-vous, Monsieur, » dit-il en tombant sur un divan, épuisé de fatigue. M. Colisée alla lui tendre la main. « Merci, Jalabert, dit-il. — Monsieur Jalabert, dit Valentin, suis-je réellement obligé de subir toutes ces opérations ? » Mais le coiffeur accablé ne put faire qu'un signe en lui montrant monsieur le premier qui s'avançait vers lui. « C'est un peu long, garçon, » dit Valentin. Monsieur le premier ne bougea ni ne répondit. « Vous voulez dire monsieur le premier, reprit M. Colisée choqué de l'inconvenance de son compagnon. — J'admire beaucoup cette préparation, dit Valentin, mais je n'ai réellement pas le temps de la subir. Violette m'attend. — Donnez-lui le demi-service, dit M. Colisée à monsieur le premier. — Mon cher monsieur Colisée, dit Valentin pendant qu'on le soumettait à diverses opérations plus simples, ces fers chauds sur la tête me causent une soif immodérée. Ne pourrait-on pas me procurer un verre d'eau ? » M. Colisée s'enthousiasmait devant les mille boucles légères de la chevelure de Valentin qui avaient été accommodées avec art. « Passez-moi, mon cher monsieur Colisée, dit Valentin, un grand verre d'eau, je vous prie. » Tous ces ordres ayant été exécutés, Valentin se versa le verre d'eau sur la tête sans s'inquiéter du cri que venait de pousser Jalabert exaspéré; d'un bond le coiffeur se trouva près de Valentin qui, avec sang-froid, se jetait de l'eau froide sur la tête, détrui-

sant d'un coup l'effet des onguents, des pommades et les prodiges d'architecture de la frisure de monsieur le premier. « Mon cher monsieur Colisée, dit Valentin, nous pouvons sortir, maintenant que j'ai enlevé les drogues de Jalabert. »

## IV

Sylvestre entra un matin chez Valentin qui était encore couché.

« Je suis triste à mourir, lui dit-il, j'aime quelqu'un.

— Ce quelqu'un est-elle jolie? demanda Valentin. — Certainement, dit Violette qui rangeait dans la chambre d'à côté, et qu'on n'aurait pas supposé devoir entendre; mais il y a beaucop de femmes que le mot *amour* éveille comme un coup de canon, et mademoiselle Taffin était du nombre. — Comment! s'écria Valentin, tu ne la connais pas? — Non, dit Sylvestre; je sais seulement son état : elle est fleuriste ou coloriste, et s'habille d'une petite robe d'indienne et d'un chapeau de paille. — Alors tu la connais? — Elle rit toute la journée et chante en travaillant; le dimanche je la mène promener aux environs de Paris, le lundi je la conduis au spectacle, et le reste de la semaine elle travaille sans s'arrêter autrement que pour prendre ses repas.—Où as-tu rencontré cette charmante personne? — La nuit, dit Sylvestre.—Dans un bal?—Non, je ne sais où.—Comment l'appelles-tu? demanda Valentin.

— Tu ne vois pas, dit Sylvestre, que c'est un rêve. Je me suis réveillé une nuit avec le souvenir rose d'une grisette que je venais d'entrevoir. Ma mansarde, remplie tout à coup de massifs de fleurs d'où serait sortie une musique tendre, ne m'aurait pas donné de sensations plus fraîches. J'aimais... Aimer en rêve, n'est-ce pas de la folie? — Je te comprends, dit Valentin, et je ne vois pas là de dérangement de cerveau ; tu rêvais une chose que tu désires; mais tu rencontreras difficilement la femme qui t'est apparue. — Pourquoi? dit Sylvestre. — Parce que la grisette que tu cherches est une perle rare. — Cependant, dit Sylvestre, en appliquant fortement ma volonté, ne crois-tu pas que la femme inconnue se rencontrera sur mon passage? — Explique-toi plus clairement, je suis sûr que Violette ne te comprend pas. »

Violette, qui balayait, se reposait de temps en temps et suivait cette conversation avec un vif intérêt. « Il y a une pensée, dit Sylvestre, qui m'a toujours frappé, non pas peut-être par sa justesse, mais par la consolation qu'elle doit apporter à tous les esprits mélancoliques. C'est de croire que, pour celui qui en est digne, il existe sur la terre un être doué des mêmes facultés que lui, et qui ne peut manquer à un moment de faire son bonheur. Aimant réellement, je crois, d'après cette théorie, que dans un coin de Paris, à l'heure qu'il est, se trouve une femme qui a les mêmes aspirations que moi. Je ne désire pas une princesse, je

ne demande qu'une fleuriste; c'est un plaisir pour les yeux que de leur voir se servir de petits outils et employer des couleurs toujours fraîches. Je ne tiens même pas à ce qu'elle soit jolie; ce que je veux, c'est un peu de jeunesse et beaucoup de gaieté. — Allons, dit Valentin, ton idéal est encore plus facile à toucher que l'horizon, n'est-ce pas, Violette? A propos, ne laisse pas le déjeuner dans l'idéal. Elle t'écoute, et elle ne songe pas à aller chez la fruitière. » Violette sortit. « Je croyais, continua Valentin, que tu aimais quelque part une femme? — J'ai cru, dit Sylvestre, que je l'aimais; le lendemain j'ai cru que non, ensuite je suis revenu à l'aimer, enfin je me suis sauvé. Je ne sais comment je suis construit, mais je n'aime que quand on m'aime, ou du moins je ne commence à aimer qu'avec la certitude de l'être; le même phénomène se passe dans mes amitiés et dans mes relations habituelles. — Donnant, donnant, dit Valentin. — Juste; si je me trouve en présence d'un homme froid et peu communicatif, je deviens plus froid que lui; si une femme me dédaigne, je la dédaigne; si un homme fait le fat devant moi, je deviens inpertinent. Je suis un miroir grossissant les défauts ou les qualités des personnes avec lesquelles je me trouve pour la première fois; je sens que j'ai tort, et que cela me conduit quelquefois à une conduite tout à fait opposée à mes intentions, mais c'est plus fort que moi. Aussi je te trouve heureux, mon cher Valentin, par ton air ouvert, par ton

sans-façon joyeux, de franchir immédiatement ces barrières qui s'élèvent entre gens inconnus, et je donnerais bien quelques années de ma vie pour posséder cette précieuse qualité. — Bah ! dit Valentin, tu en as d'autres que je n'ai pas, tout se compense... Quand tu es triste, tu l'es beaucoup, mais aussi quelles folies s'emparent tout à coup de ton esprit et de ton corps ! — C'est justement l'affaiblissement de ce contraste que je cherche à obtenir, mais je n'y arriverai jamais, j'ai trop analysé dans ma vie toutes les sensations, les jouissances, l'amitié, l'amour. Ah ! mon cher Valentin, si jamais tu sentais pousser en dedans de toi cette mauvaise graine qui s'appelle l'analyse, ne lui donne pas le temps de prendre racine, arrache-la ; ne crains pas une douleur aiguë sur le moment, car plus tard cette douleur momentanée ne te quittera pas, ne te laissera pas un moment tranquille, et, malgré les plus violents efforts, elle restera à jamais. L'amour veut des esprits simples, confiants et naïfs, et celui-là se perd qui veut en chercher les causes et qui essaye de déchiffrer le cœur des femmes. Je n'étais pas né analytique, du moins cette triste et désolante qualité, je ne croyais pas la posséder, lorsque je vis tout à coup le doute s'emparer de moi, le raisonnement paralyser toutes mes facultés aimantes, et une aridité prendre la place des douces croyances qui jadis flottaient en moi. Tu sais, Valentin, combien je fus trompé, et avec quelle

perfidie, si terrible que, malgré tous les pansements que de jolies mains ont faits à mon cœur, il y restera toujours une petite plaie aussi inguérissable que celle de ces ânes dont le bât a usé la peau et qu'on force à marcher.

La voix la plus pure sonnait faux à mon oreille; la figure la plus chaste était un masque cachant mille perfidies; les paroles les plus simples me semblaient renfermer mille mensonges. J'aurais trouvé dans un ange de la dissimulation, de même que certains chimistes trouvent du poison dans une aiguille à tricoter. Tu penses quelles singulières et perpétuelles souffrances j'éprouvais; être jeune et déjà plus défiant que Bartholo: jouer à mon âge un rôle de ridicule vieillard!

Je sentais ma maladie et je me faisais horreur à moi-même; en proie à cette triste situation, j'affectais un visage riant, j'essayais de montrer un cœur content, car j'avais honte de mon état, et je n'osais dire à la femme que j'aimais: Je crois que tu me trompes, il me semble que tes paroles sont en contradiction perpétuelle, quelquefois ta voix sonne faux... J'aurais été ridicule, je n'avais pas le droit de soupçonner la femme que j'aimais. Je passe vivement sur ces terribles maladies de l'esprit qui annoncent une certaine faiblesse de caractère, lorsque je fus séparé de ma maîtresse par la mort. L'immense chagrin que j'en éprouvai me guérit; alors son portrait reparut devant mes yeux, ses actions défilèrent l'une après l'autre, et j'ai

conservé dans mon cœur le souvenir blanc et chaste d'une femme telle qu'il s'en rencontre rarement.

Je fus guéri de mes soupçons injustes, mais je fus guéri de l'amour. Avec les femmes je n'apportais plus qu'un scepticisme goguenard dont il était difficile de se rendre compte; c'est alors que les grands mots de passion vous arrivent à la bouche pour être détruits immédiatement par un sarcasme. Désespérant jamais de retrouver une femme qui eût la moitié des qualités de celle que j'avais perdue, je ne songeai plus qu'à m'amuser de l'amour et à rire de la politique des femmes. Dans le monde, le cœur parfaitement gardé, c'était un divertissement sans pareil que d'étudier un coup d'œil en apparence vague et qui allait répondre à un autre coup d'œil. Les mille drames amoureux dont le prologue est dans le plus léger serrement de main, dans une parole froide en apparence, semblaient se jouer à mon bénéfice; je vivais heureux de mon rôle de public, et je ne rêvais que maris trompés, femmes abandonnées, amants remplacés, comédies amères jouées pour moi seul.

Comment se peut-il qu'avec un fonds plein de bonté, on en arrive à ne trouver de plaisir que dans les souffrances d'autrui, et pourquoi faut-il que l'irritabilité personnelle amène à ne souhaiter que plaies et bosses en amour? J'ai passé plus d'un moment misanthropique à étudier le changement qui s'était fait en moi, et eussé-je dû être trompé mille fois plus cruelle-

ment que je ne l'avais été, j'aurais racheté bien cher cette confiance qu'un premier amour méconnu avait tuée à jamais. La moquerie, la raillerie, le scepticisme pincent les lèvres et le cœur : quand tu verras un homme rire de toutes les croyances religieuses, sociales et amoureuses, plains cet homme, mon cher Valentin, car il est plus malheureux dans l'isolement que tu ne le supposes. Dans le monde, il affectera un air souriant, un sourire perpétuel ; mais derrière ce sourire l'incroyance se tiendra avec son armée d'ennuis crochus qui lui garrotteront chacun de ses gestes comme s'il avait un corset de force.

Une drôle de comédie la vie où chacun a son masque, où les tortures sont pour ceux qui marchent la figure découverte et semblent ces bourgeois en habit noir entraînés au bal de l'Opéra par une bande de masques avinés et criant pour s'étourdir ! Je jouais là comédie du scepticisme, et je rêvais une enfant ne connaissant rien de la vie, demeurant près du jardin des Plantes, ouvrant sa fenêtre à six heures du matin pour respirer l'air qui a traversé toutes ces verdures étrangères. Quant au monde, à ses mesquineries et à ses conventions, je le prenais en pitié ; ma figure était devenue de marbre, et à force d'attention j'étais parvenu à en chasser toute espèce de passions, comme certaines femmes empêchent les rides par la volonté et quelques onguents. « Comment, Monsieur, vous avez autant souffert ? me dit une femme chez la-

quelle j'allais en soirée. — Mais, madame, lui répondis-je un peu contrarié, qui vous a dit ?... — N'en veuillez pas trop à Georges, votre ami, il est si bavard. Vraiment je n'aurais pas cru que vous eussiez tant aimé. » En ce moment, elle se tut, car Georges et son mari approchaient. Le mari était arrivé à l'état de borne : c'était un être un peu idiot, qu'on tolérait dans le salon, mais qui n'avait conservé aucun de ses droits. Sa femme disait souvent devant le monde : « Je suis veuve ; » chacun riait, et le mari semblait ne pas comprendre cette cruelle plaisanterie. Aussi madame Combette usait-elle de tous ses droits de veuve ; elle sortait seule, n'emmenait jamais son mari avec elle, faisait des invitations sans consulter personne, et jouissait d'une liberté d'autant plus singulière que, malgré son genre de vie en dehors des lois de la société, sa réputation était excellente.

Elle avouait ne pas aimer son mari, et cela paraissait tout naturel ; madame Combette était une femme pleine de santé, d'un âge flottant autour de la trentaine, la figure pleine et blanche, d'un embonpoint plutôt friand qu'exagéré, ayant toujours un sourire sur ses lèvres roses et pleines de charme. Je ne crois pas trop avancer en disant que l'amour n'avait jamais griffé cette aimable personne, d'une santé si heureuse. On ne lui connaissait pas plus de défauts au moral qu'au physique ; comme l'amour est une maladie cruelle, madame Combette ne dut jamais passer par

les fièvres de la passion : du moins il ne lui en restait rien sur la figure. Elle était heureuse de vivre, et elle semblait ne chercher qu'à se rendre aimable aux personnes qui l'entouraient.

D'après ces tendres confidences, je savais que mon ami Georges l'aimait ; chaque soir il ne manquait pas de venir me trouver, fût-il minuit et fussé-je couché, pour me donner le bulletin amoureux de la journée. Il lui avait dit son amour ; et elle avait reçu en souriant cette confidence, c'est ce qui blessait le plus Georges. Car madame Combette lui avait parlé raison, et lui dit à peu près : « Je suis libre, et cependant je ne veux pas tromper mon mari, quoiqu'il ne s'en inquièterait guère. Ah ! si j'étais veuve selon les lois, je pourrais écouter un homme qui me parlerait amour, quoique je ne pense pas à m'engager, et que j'aime ma liberté par-dessus tout. Croyez-moi, monsieur Georges, restons amis, et ne m'en demandez pas davantage. » Cette bonne amitié, mon ami l'avait acceptée et s'en repentait tous les jours, car il était sur un pied intime avec madame Combette, mais plutôt à la manière d'un frère, et il sentait que plus cet état durerait, plus il l'éloignerait de l'amour. Cependant, de temps en temps on lui permettait quelques libertés qu'il tâchait de rendre le moins fraternelles possible : c'était en entrant et en sortant une poignée de main à l'anglaise qui ressemblait furieusement à un long et passionné serrement de

mains. Georges entrait chez moi comme une tombe, et me posait ordinairement deux sortes de questions; la première était: « Voilà ce qui arrive, qu'en penses-tu? » A quoi je répondais le plus censément qu'il m'était possible; et il ajoutait: « Que ferais-tu à ma place? »

Sans être un Lovelace, je pressentais que Georges avait laissé passer plus d'une occasion favorable, et je n'osais trop lui dire qu'une fois perdus, ces hasards se retrouvent rarement. Les confidences de Georges ne me rendaient pas assez la physionomie de la dame que je ne connaissais pas; je fus présenté dans la maison et traité dès le même soir en ami. A table, j'étudiai la physionomie de la maîtresse de la maison, et je n'aperçus rien en faveur de mon ami; de temps en temps, la femme qui aime ou qui veut être aimée relance son adorateur par un de ces rapides coups d'œil de côté qui ne signifient rien et qui signifient tout. Madame Combette observait avec tous ses convives la même gaieté et le même esprit; elle souriait à chacun avec le contentement d'une femme qui se sent irréprochable à tous les points de vue.

Je revins avec Georges et je lui dis que je n'avais rien remarqué de particulier. « Tu ne sais pas voir, me dit-il; elle m'a, lorsque je partais, serré la main avec une force... » Je pensai que Georges, non par fatuité, mais par un sentiment un peu vantard qui était en lui, s'exagérait peut-être la portée des pressions de

main de madame Combette. Il y avait six mois qu'il avait déclaré sa passion, les pressions de la main existaient depuis lors, et je trouvai Georges trop confiant de se laisser abuser par des marques d'amitié si simples.

« Qu'est-ce que te disait Juliette quand je me suis approché avec son mari? » me demanda Georges. Cette simple question me montra un caractère jaloux, et je m'amusai à mentir. « Je n'en sais plus rien, répondis-je à mon ami, de ces paroles inutiles telles qu'il s'en dépense dans une soirée. » Une chose assez étonnante fit que je me rappelai tout à coup que madame Combette avait paru s'intéresser à mes souffrances de cœur, motifs de conversation très-délicats qu'une femme réservée aborde rarement. C'est se faire la conseillère et la confidente d'un homme, c'est vouloir jeter quelque baume composé de douces paroles sur une blessure. Une femme qui fait une pareille question sait ordinairement dans quel labyrinthe elle s'engage. Que ce soit dans un salon, entourée de monde, la confidence n'en est pas moins une confidence.

Madame Combette me sembla un peu plus que curieuse. Elle avait brisé juste la conversation au moment où son mari venait vers elle, accompagné de Georges. Ce n'était pas son mari qui la gênait, était-ce donc mon ami? Cependant elle tenait ces confidences de Georges, et elle pouvait continuer devant lui ses coquettes inquisitions. En me reportant à l'interroga-

tion de mon ami, je pensai qu'elle le soupçonnait jaloux et que sans doute elle ne voulait pas lui donner le plus léger prétexte à bouderie.

A quinze jours de là, Georges, qui était venu, comme d'habitude, me faire ses confidences nocturnes, me dit : « On se plaint chez Juliette de ne plus te voir. — Qui donc appelles-tu Juliette? car j'avais oublié le petit nom de madame Combette, que Georges prononçait avec un certain accent que mettent les amoureux fous aux mille détails prouvant leur intimité avec une femme. Qui se plaint? demandai-je, le mari?

— Non, Juliette. — C'est que tu me dis *on* d'un air singulier et tourmenté. — Te voilà, me dit Georges, avec tes idées; j'ai dit *on* comme j'aurais dit Juliette. » Cependant il me parut que Georges avait dans l'esprit quelque irritation sourde dont ce *on* annonçait les symptômes. J'étais tellement fait à sa manière habituelle de parler, que le mot le plus simple me révélait sa façon de penser, ses sentiments les plus intimes. Il ne faut pas avoir vécu un an avec un homme pour connaître comme un aveugle ses moindres inflexions de voix. Madame Combette était rayonnante à cette soirée. Je fus ébloui de la jeunesse de ses trente ans. Les femmes de son tempérament semblent ne devoir jamais vieillir; à côté d'elles les jeunes filles de dix-huit ans sont des poupées sans importance. En la saluant, il me vint l'idée que je reprendrais volontiers la conversation commencée l'autre soir, et je trouvai

Georges un trop heureux mortel d'être admis à un simple baisement de main.

Par malheur, il y avait plus de monde qu'à la soirée précédente, et madame Combette était occupée tantôt après l'un, tantôt après l'autre, faisant des compliments à de jolies femmes, sans y apporter la plus petite malice. Georges était maussade pour ces raisons. Assis dans un fauteuil, il ne disait rien et lançait des regards jaloux à toute la société. « Je m'ennuie, me dit-il, d'entendre toutes ces conversations insipides, et toi ? — Je regarde, » lui répondis-je. Une servante apporta le thé, et madame Combette distribua des tasses aux personnes qui étaient les plus éloignées de la table. Elle arriva vers moi avec sa beauté satisfaite et me présenta une tasse. Je ne sais comment elle la tenait, mais par un singulier hasard nos mains se rencontrèrent, et je ressentis en moi comme une légère détonation de machine électrique. Il y a des façons d'agir qui semblent quelquefois bizarres et qui seraient bien naturelles si on connaissait leurs raisons d'être. Je me surpris à faire de la gymnastique avec la soucoupe de ma tasse, cherchant de quelle sorte la main de madame Combette était placée pour que je pusse la rencontrer. Un juge d'instruction qui trouverait une chambre sans issue, sans fenêtres, et qui serait certain qu'un meurtrier s'est échappé de là à un moment donné, aurait eu l'esprit moins tendu que moi à l'occasion de cette tasse de thé. Ce qui

me tracassait le plus était l'idée que le hasard seul avait pu produire ce contact de mains. A force de tourner et de retourner ma soucoupe, je fus certain que madame Combette la tenait par-dessous, dans le creux de sa main, et que cette main formait une seconde soucoupe, c'est-à-dire embrassait tous les contours de la porcelaine. Et ma raison s'obstinait à ne pas admettre qu'on tînt ainsi naturellement une tasse. S'il y avait intention, le hasard était chassé.

Il me restait une enquête à faire, qui était d'étudier si la maîtresse de la maison ne tenait pas ainsi les tasses, soit par maladresse, soit par habitude ; mais chacun avait pris son thé, et je ne pus faire mon enquête. Je trouvai une petite ruse, consistant à replacer une tasse vide sur la cheminée, et je me tins dans la position d'un homme qui n'aurait pas été appelé à la distribution de la boisson et qui serait heureux d'y participer. Ces sortes de manéges demandent à être employés avec adresse ; il est bon de lancer un regard à la maîtresse de la maison, de rencontrer son œil et de lancer un second regard vers l'objet convoité. J'avais l'air tant soit peu gourmand; mais en présence du fait dont je recherchais l'origine, je m'inquiétai peu de ce petit vice. Il paraît que mon jeu de physionomie était si clair, que madame Combette comprit aussitôt. « Vous prendrez bien une seconde tasse de thé, Monsieur? — Oui, Madame ; je l'ai trouvé excellent. » Je tâchai de faire passer mon cœur

dans le mot *excellent*. La maîtresse de la maison versa elle-même le thé dans la tasse et me l'apporta. Il y eut encore cette fois un nouveau contact de mains, avec une certaine variante, il est vrai. Le petit doigt de la main était cette fois relevé en l'air d'une façon coquette et tout à fait détaché de la tasse. C'était comme un drapeau qui flotte en tête du régiment, comme un plumet, quelque chose d'agaçant, de fin, de rieur et de significatif. Ce petit doigt-là m'est resté bien longtemps dans la tête ; il était gai, malicieux et provoquant. En même temps madame Combette me regardait en face d'une telle sorte, que je me crus un jeune collégien plein de timidité vis-à-vis des femmes.

« Pauvre Georges ! » pensais-je. A peine remis de mon trouble passager, je regardai avec attention, et je vis que pour les autres invités la maîtresse de la maison ne tenait pas sa main autour de la tasse de la même façon qu'elle me l'avait présentée. Je devins d'une gaieté folle ; le salon un peu bourgeois se changea à mes yeux en un palais féerique, et la conversation bourdonnante des hommes et des femmes se trouva une musique délicieuse. Il y avait longtemps que je n'avais éprouvé un pareil bien-être, un tel retour à la jeunesse. Il paraît que je faisais des gestes singuliers, car Georges vint à moi : « Qu'est-ce que tu pétris avec tes mains ? » me demanda-t-il. J'aurais pu lui répondre que je fabriquais de la porcelaine ;

car, tout en ayant les mains vides, mes doigts se promenaient autour d'une tasse invisible et en palpaient les vagues contours. Je quittai la soirée tout entier à des sensations nouvelles, n'écoutant pas ce que Georges me disait.

J'étais devenu amoureux, et mon cœur dansait de plaisir comme un homme qui marche depuis six ans avec des béquilles et qui se réveille un matin les jambes guéries.

Il y a des malades incurables qui s'habituent à leur état, et ils font tout ce qu'ils peuvent pour se donner les raisons que cet état est voulu par une force supérieure ; ils en prennent leur parti. Au bout de dix ans de maladie, dites-leur qu'on soupçonne un remède de les guérir, voilà des malades qui reviennent immédiatement à l'espoir, à la croyance, à la jeunesse. J'étais dans ce cas ; je croyais mon cœur mort à jamais, et cette secousse que me communiqua la main de madame Combette me prouva qu'il y avait encore au moins quelques étincelles sous les cendres mornes et arides.

En réfléchissant, je trouvai que ma conduite envers Georges n'était peut-être pas conforme aux liens de l'amitié : lui aussi était amoureux, et je n'avais pas le droit, après ses confidences, de faire la cour à madame Combette ; mais les avances ne venaient pas de moi, et il résultait qu'une provocation de la part de la femme indiquait assez qu'elle n'avait aucun penchant

pour mon ami. Il se passe alors dans l'esprit de singuliers combats; nécessairement il y a toujours un avocat du diable qui combat maladroitement en faveur de l'ami et qui vous démontre, avec force sophismes, que vous êtes dans le droit le plus strict.

« Je ne sais, dit Georges en entrant chez moi, ce que tu as dit à Juliette, mais elle montre beaucoup d'amitié pour toi ; oui, beaucoup d'amitié. » Je répondis avec innocence que je n'avais rien fait pour mériter cet excès d'amitié. Georges était pensif et se disait sans doute au dedans de lui qu'il avait eu tort de me mener dans cette maison. « Veux-tu que je n'y aille plus ? » lui dis-je, répondant à ses secrètes pensées. C'était une proposition insidieuse, car Georges ne pouvait me répondre oui sans passer pour un jaloux épouvantable. Si je lui avais dit fermement : Je n'irai plus, ou : Je ne veux plus y aller, cela montrait de ma part une intention bien arrêtée ; mais forcer mon ami à déclarer sa volonté avec si peu de voiles, était au contraire le prier à m'engager de retourner, ce qu'il fit, du reste.

J'étais impatient de donner suite à la conversation interrompue, et surtout à ces frôlements de main qui m'avaient remué délicieusement. Si je n'avais craint d'éveiller les soupçons de Georges, j'aurais été faire une visite le lendemain. Huit jours se passèrent avant que je pusse revoir madame Combette, et je ne retrouvai plus à sa soirée cette impression folle dont je

m'étais fait une si grande joie à l'avance. On parla de choses indifférentes, et, quoique l'occasion se présentât de causer seul avec la maîtresse de la maison, elle ne sembla plus se souvenir qu'elle avait à me questionner sur mes anciens chagrins. Je surpris, avec un grand serrement de cœur, un coup d'œil presque tendre qui allait dans la direction de Georges. On prit du thé, mais cette fois madame Combette nous montra les tasses, sans nous les porter comme elle l'avait fait précédemment. Je cherchai quels moyens pouvaient rapprocher nos mains, et, après lui avoir présenté un livre, les pincettes, le soufflet, je m'aperçus qu'elle ne se souciait pas du moindre contact.

Ce fut pour moi un triste réveil, car il me sembla que j'avais rêvé; je ne dis pas un mot de la soirée, me traitant en dedans avec toute la dureté imaginable. Je n'étais qu'un fat méprisable, et mon imagination s'était enflée comme du lait sur le feu pour retomber platement abattue par la plus petite goutte de raison. Se monter la tête parce qu'on a rencontré par hasard la main d'une jolie femme! J'avais tout à fait pitié de moi. Georges était aimé bien évidemment, et il avait fallu un sot amour-propre pour me croire le préféré après une rencontre si récente. Je laissai Georges à son bonheur, et revins chez moi avec un nouveau fonds d'amertume. J'en voulais à moi-même et à madame Combette d'avoir réveillé mes chagrins qui sommeillaient.

Georges en rentrant me dit qu'on m'avait trouvé un peu malhonnête d'avoir quitté la soirée si brusquement, que Juliette ne lui avait parlé que de moi, et qu'elle me montrait la plus vive sympathie. Alors je crus deviner les petits manéges de madame Combette, qui se servait de moi pour éperonner le cœur de mon ami. Cette petite comédie m'amusa assez pour me donner le désir de la voir jouer quelquefois par une actrice remarquable. De temps en temps je retournai dans la maison, et j'étudiai avec soin les moindres détails. Tantôt Georges était laissé de côté, tantôt il semblait au comble de la faveur. Quant à moi, enveloppé dans une politesse froide et sarcastique, je lançai des mots qui semblaient piquer madame Combette.

Mais le métier de Georges ne me causait aucune envie; passer sa vie continuellement sur une bascule, emporté en haut, puis en bas, me semblait ridicule. « C'est une coquette, » me disais-je; et je la pris en profonde exécration. Je n'aime pas ces femmes qui s'amusent de l'amour, qui rient des souffrances aiguës qu'elles causent, et qui sont plus difficiles à allumer que du charbon de terre sans bois. Cependant, par moments je me demandais si je n'étais pas la dupe d'une intrigue admirablement conduite par Georges et madame Combette. Ne s'entendaient-ils pas, et ne m'avaient-ils pas choisi pour cacher leur amour? Car je ne comprenais pas que Georges pût

rester longtemps à aboyer à la lune, et il n'était pas impossible qu'il existât un lien secret, sans lequel je ne pouvais admettre les assiduités de Georges dans la maison.

Madame Combette était de ces natures franches en apparence qui trompent les gens les plus exercés. Ces sortes de femmes qui disent tout, qui avouent tout, qui ne cachent ni leurs goûts, ni leur désirs, sont bien plus fortes qu'une autre à cacher un secret. Elles ont pour elles un masque de sincérité devant lequel tombent tous les soupçons. Sa froideur proverbiale, dont elle plaisantait si souvent, ne cachait-elle pas des passions immenses? Ma défiance prit les armes, et je trouvais que sous cette figure bien portante, sous cet embonpoint florissant, gisait une personne inconnue.

Georges était aimé depuis longtemps; il inventait des fables pour mieux cacher sa discrétion, et j'étais destiné à jouer le rôle d'un paravent. A un moment donné, si le plan avait réussi, je devenais fortement amoureux, et surtout visiblement; mes soins empressés devaient me trahir : devant la société de madame Combette, j'aurais passé pour un soupirant malheureux, tandis qu'en secret, protégés par mes tourments publics, Georges et madame Combette jouissaient d'un amour sans contrainte.

En cherchant les causes de cette comédie dans laquelle je jouais le rôle ridicule, je me dis que madame Combette tenait essentiellement, aux yeux du monde,

à paraître sage ; elle admettait, il est vrai, les adorateurs, mais comme certaines femmes qui seraient enchantées de s'entendre dire *je vous aime* même par un bossu.

Si je fus piqué d'abord, une fois ce raisonnement bien établi dans ma tête, je songeai à me débarrasser de cet habit ridicule dont on m'avait affublé. Je n'en voulais ni à Georges ni à madame Combette ; seulement je me promis, au besoin, de m'en divertir et de leur montrer que j'avais découvert le mystère de leur liaison. Pour cela j'allai revoir un ancien ami, nommé Timothée, que j'avais un peu négligé depuis quelque temps.

Timothée était un homme remarquable, mais doué à l'endroit des femmes d'une illusion sans bornes. Il avait inventé à leur usage des systèmes singuliers, mélangés de socialisme, et il marchait dans la vie débitant ses maximes avec une foi robuste. Je m'exprime peut-être mal en disant qu'il avait de l'illusion, il croyait que toutes les femmes l'aimaient, qu'il n'avait qu'à se montrer et qu'elles tomberaient immédiatement à ses genoux, séduites par ses étranges prédications. Il arrivait souvent qu'on se moquât de lui, mais il avait pour lui cette suprême bêtise des gens de génie qui ne doutent jamais et qui ne craignent pas d'employer les moyens les plus niais, confiants dans leur superbe orgueil.

Mon contre-paravent était trouvé.

Il me suffisait d'amener Timothée en soirée pour qu'il tombât amoureux ou à peu près de la dame, et caché derrière lui, j'espérais étudier à fond la comédie de Georges et de madame Combette. Je présentai mon ami, qui fut reçu aussi cordialement que moi la première fois; je n'avais prévenu Timothée de rien, et il entra dans mes intentions plus exactement qu'une paire de ciseaux dans une gaîne. En sortant de la soirée il se montra enthousiasmé de madame Combette, et en parla comme s'il lui avait suffi de se montrer pour vaincre.

Toutes les femmes de la terre avaient été créées uniquement pour Timothée, il le disait non pas aussi crûment, mais dans un langage mystique qui pouvait plaire à des femmes savantes, et qui se brisait contre la première malice. Timothée ne voyait que *lui* dans l'univers, et je m'amusai extrêmement de ce grand orgueil qui ne connaissait pas d'obstacles. Timothée devait guérir à jamais de l'amour-propre trop développé, mais il était capable de faire tomber dans le vice contraire. Installé dans la maison, Timothée commença son système de séduction. Quand madame Combette levait les yeux, elle était certaine de rencontrer les yeux de Timothée qui ne la quittaient pas; sa parole prenait un accent caressant tel que je ne la reconnaissais plus. Timothée avait deux voix, une pour la vie privée, une pour les femmes; enfin son manége était si peu enveloppé que Georges s'en plaignit.

« Pourquoi as-tu amené Timothée ? me dit-il. Tu sais combien il est fâcheux avec ses adorations perpétuelles. Il m'irrite, il m'agace à ne pas quitter Juliette des yeux. Est-ce que tu ne pourrais pas lui faire sentir que cela n'est pas convenable ? Si je lui parlais, j'aurais l'air d'un jaloux ; je ne veux pas lui confier que j'aime madame Combette ; au lieu que toi qui es en dehors, tu as le droit de dire à Timothée que sa conduite contrarie Juliette. » En ce moment je fus pris de remords ; ma conduite me parut odieuse : non-seulement j'avais cherché à tromper un ami, mais encore je lui faisais tomber sur les bras un rival ridicule. J'eus une conversation avec Timothée en le reconduisant, et je lui dis qu'on remarquait ses assiduités trop voyantes. Il nia le fait et prétendit qu'il avait regardé, il est vrai, madame Combette toute la soirée, mais comme on regarde un beau tableau, et que personne ne pouvait s'en formaliser, d'autant plus que la maîtresse de la maison l'avait engagé vivement à revenir. « Mais si quelqu'un de la réunion aimait madame Combette... — Est-ce toi, me dit-il. — Non, ce n'est pas moi. — Alors, c'est Georges. — N'importe qui, lui dis-je, tu rends jaloux quelqu'un et le fais souffrir en te posant comme un vif admirateur de madame Combette. — Mon cher, me dit Timothée, je ne respecte jamais l'amant d'une femme ; c'est à lui à démontrer sa supériorité à la femme qu'il aime et à se rendre tellement majestueux, tellement le plus fort, tellement

le plus beau, qu'un autre homme à côté de lui doit paraître à l'état de mirmidon sans importance. Si la femme ne regarde pas celui qu'elle aime comme le premier des hommes, c'est qu'elle s'est liée à un être sans force et sans vigueur contre lequel j'ai le droit de lutter. — Tu emploies, dis-je à Timothée, le mot aimer avec légèreté, car il renferme tout ce que tu me dis; une femme aimant quelqu'un, ce quelqu'un est à ses yeux le prototype de toutes les perfections; mais ce n'est pas de cela que je veux te parler; quoiqu'un être puisse être aimé... — Les femmes n'aiment pas, dit Timothée.

— Tu me coupes ma phrase, laisse-moi parler, il ne s'agit pas si les femmes aiment ou n'aiment pas, cette discussion nous entraînerait trop loin. Un être étant aimé, peut néanmoins être blessé des assiduités d'un tiers.

Mais Timothée avait trouvé son cheval de bataille il soutenait que la femme n'aimait jamais, et qu'elle appartenait au plus fort. Il n'y eut pas moyen de le tirer de là.

Comme la faute venait de moi, je voulus la réparer, et je cherchai un moyen honnête d'écarter Timothée de la maison; mais il y était invité désormais, et je n'avais aucun droit. D'un autre côté, Georges était retombé dans ses tourments amoureux, et depuis quelque temps ses fréquentes visites lui prouvaient que madame Combette perdait tous les jours un peu de

l'affection qu'elle lui avait montrée dans le principe.

Sa douleur était si claire que je m'aperçus des fausses idées que je m'étais mises en tête. « Je suis certain que Juliette t'aime, me disait Georges; mes malheurs ont commencé du jour où tu as mis le pied dans la maison. — Que tu es singulier, Georges! tantôt tu te plains de Timothée, tantôt de moi. Qu'ai-je fait pour te rendre jaloux? je n'ai pas dit un mot galant à madame Combette. — Qu'importe, c'est moi le plus à plaindre, j'ai trop parlé de toi, j'ai raconté ton histoire, j'ai fait naître la curiosité, je t'ai amené, et depuis lors Juliette n'est plus la même. — Écoute, dis-je à Georges, j'ai eu de mauvaises pensées sur toi, sur elle, j'ai cru que vous étiez complices, j'ai voulu me venger; et bien j'essayerai de te ramener l'amour de madame Combette. — Parles-tu sincèrement? me dit Georges. — Je te le jure. »

Timothée avait redoublé ses assiduités muettes, de telle façon que madame Combette s'en était aperçue. Un soir, étant à causer avec elle je lui en parlai, et elle se mit à rire si franchement que je vis bien que Timothée, avec tous ses systèmes, ne parviendrait jamais à toucher le cœur de la maîtresse de la maison. « Timothée vous adore, madame, lui dis-je. — Ah! Monsieur, me répondit-elle avec un ton qui contenait du mépris et de la colère pour l'adorateur et pour le porteur de la nouvelle. » Cet *ah! Monsieur*, contenait encore du

dépit, de la colère et les mille sentiments d'une femme indignée de n'être pas comprise.

Je quittai la maison avec un certain serrement de cœur, n'osant pas, dans la crainte de ressembler à Timothée, penser que madame Combette avait eu quelque penchant pour moi; mais je fus guéri de l'envie d'aller sur les traces d'un ami. Quoique Georges soit resté un an après moi dans la même situation, vivant d'espérances qui ne se réalisèrent jamais, j'ai le cœur content d'avoir gardé la confiance de mon ami, au prix d'un amour qui n'était peut-être qu'une fantaisie momentanée.

« Je ne crois pas, dit Valentin, que tu aies beaucoup aimé cette femme; il me paraît plutôt que tu jouais un rôle dans un proverbe, avec un paravent pour décor. — N'importe, dit Sylvestre, ma conscience m'a toujours beaucoup fait souffrir en pensant que si madame Combette m'eût fait encore quelques avances, je trompais Georges et je le sacrifiais. Du même coup j'aurais perdu une femme, et, ce qui est supérieur à l'amour, une amitié véritable; car Georges est un homme sur l'affection duquel je peux toujours compter. — Il est difficile, dit Valentin, de résister à une femme! — Ce que tu dis là est joli, s'écria Violette, est-ce qu'il ne nous est pas plus dur de résister à un homme? — Tu n'as pas entendu la moitié de notre conversation, Violette. D'ailleurs, tu ne t'y connais pas.

Sylvestre, tu vas déjeûner avec nous. — Allons, à table, dit Violette. »

## V

Victoire Bruillon demeurait dans un petit hôtel de la rue de la Harpe, où elle occupait une chambre de dix francs par mois : c'était un véritable trou sous les toits, un premier en descendant du ciel, comme on dit ; la maison était une des plus hautes de la rue et une des plus étroites. L'architecte avait imaginé de regagner en hauteur le manque de développement de la façade ; en grimpant sur une chaise pour regarder par la fenêtre percée dans le toit, Victoire se trouvait presque de niveau avec le bas-relief du Panthéon. Jadis elle avait monté ses sept étages presque d'un saut et en riant pour se donner une contenance, car de chaque étage partaient des : *Ah! qu'elle est jolie! — Bonjour, voisine. — Les beaux yeux! — Quand vous verra-t-on au bal?* et autres compliments dont sont prodigues les étudiants. Bien des fois à la table d'hôte du rez-de-chaussée, après une conversation médicale fort chaude, on avait passé au chapitre de mademoiselle Bruillon qui était un sujet de curiosité pour les pensionnaires ; mais le maître d'hôtel qui présidait la table ne pouvait donner que peu de renseignements sur Victoire. Selon lui, elle était raisonnable, travaillait toute la journée au dehors, ne découchait jamais et payait exactement ses dix francs le premier de chaque

mois. En général les étudiants se plaisent aux amours faciles, qui ne demandent pas grands frais d'adoration et qui se dénouent avec la facilité d'un nœud coulant, sans quoi Victoire eût été exposée à des galanteries sans nombre ; mais comme on la disait sage et réservée, les désirs que sa jolie figure ne pouvait manquer d'inspirer, se tournèrent seulement en propos en l'air. Tous les étudiants de l'hôtel avaient une maîtresse attitrée ; s'ils la quittaient ou s'ils en étaient quittés, ils allaient demander de promptes consolations au bal du Prado, et il ne s'en trouva pas qui conçut l'idée de faire une cour sérieuse à Victoire Bruillon. Seulement sa vertu semblait un phénomène, et souvent on la disséquait à table d'hôte.

Victoire était toujours habillée simplement et proprement ; en cela elle différait des filles du quartier latin qui ne rêvent que châles dorés, robes de soie et chapeaux à plumes. Tout dans son extérieur annonçait la modestie, la réserve et le travail peu lucratif. Cependant un soir de Longchamps, un étudiant en médecine qui s'était aventuré aux Champs-Élysées dit à table qu'il lui était arrivé une aventure extravagante : « Je ne sais si je me trompe, mais j'ai cru rencontrer mademoiselle Victoire mise comme une princesse. » Le maître d'hôtel se mit à rire. — La petite Victoire du septième ? — Oui, notre Victoire elle-même, et en voiture encore. » Comme l'étudiant était méridional, habitué à présenter les

faits sous un jour paradoxal, chacun se moqua de lui : « Elle est sortie ce matin en bonnet, dit le maître d'hôtel. — Eh bien ! père Lambert, est-ce qu'elle n'a pas pu s'acheter un chapeau ? — Non, dit le maître d'hôtel, elle gagne trente-cinq à quarante sous par jour. — Tiens, voilà une bonne raison ; est-ce que vous ne voyez pas tous les jours dans le quartier des femmes qui n'ont rien et qui sont mieux habillées que madame Lambert aux jours de fêtes ? — Messieurs, dit le père Lambert, ne mettons pas ma femme en jeu, il n'y a pas de comparaison à établir ; vos gueuses ont l'air de quelque chose à l'extérieur, mais au fond elles ne sont pas riches. Ma femme au moins a une armoire pleine de beau linge ; vous, vous achetez volontiers un mantelet, un bonnet à fleurs, mais vous ne pensez guère ni aux jupons ni aux chemises. — Bon, reprit l'étudiant en médecine, vous pouvez avoir raison : mais qui vous dit que mademoiselle Victoire n'a pas quelque amant ? — Parce qu'elle paye exactement, dit le maître d'hôtel. Une femme qui ne gagne pas plus qu'elle, qui paye régulièrement, est une personne rangée ; je connais sa garde-robe aussi bien que si j'étais sa femme de chambre. D'abord mademoiselle Victoire n'a pas de commode ni d'armoire à glaces ; vous comprenez, Messieurs, que dans un si petit logement il n'y aurait pas moyen. — J'ai cependant de la place chez moi, dit un étudiant en droit, et vous ne m'avez pas mis d'armoire

à glaces non plus. — Parbleu, dit un autre, il n'y a ici que de vieilles panades de meubles qu'on a été déterrer on ne sait où. — Plaignez-vous, dit le père Lambert, quand je vous donne pour vingt-cinq francs par mois des canapés, des fauteuils. » Toute la table poussa des imprécations contre les vieux canapés jaunes du maître d'hôtel. « Ils parlent vraiment, dit le père Lambert que ces cris ne troublaient pas, comme des millionnaires qui ont toujours l'argent à la main ; mais vous ne me payez que rarement, malheureux, à la fin de l'année, et quelquefois j'attends des dix, quinze ans avant de rattraper mon argent, sans compter celui que je ne touche pas. J'ai encore des notaires qui se font tirer l'oreille pour payer ce qu'ils ont dépensé chez moi... Après ça, plaignez-vous des canapés ! » Les étudiants protestèrent et demandèrent, un à un, si le maître d'hôtel n'avait pas été payé exactement par eux. « Je ne dis pas ça pour vous, reprit l'hôtelier, mais vous me troublez la tête, je parlais de mademoiselle Victoire. Elle n'a donc ni commode ni armoire à glaces dans son domicile, seulement un petit placard. Dans ce placard il y a un peu de linge blanc, très-propre, mais pas une robe de rechange. Quand sa robe s'use, elle la raccommode ; je lui connais sa robe grise et son petit châle au moins depuis deux ans. C'est vraiment une fille intéressante ; ça fait plaisir tout de même d'avoir chez soi une femme pareille qui travaille nuit et jour, car souvent elle veille. Elle est jolie, elle pour-

rait trouver quelqu'un, comme tant d'autres; elle aime mieux travailler, je dis que c'est beau, — Très-bien, dit l'étudiant, je n'en ai pas moins rencontré mademoiselle Victoire dans une voiture en tête-à-tête avec un monsieur. — Un homme ! s'écria Lambert indigné. — Un jeune homme même. — Oh ! dit le maître d'hôtel; tenez, les étudiants en médecine sont terribles, ils ne croient à rien. — Ma foi, dit l'un d'eux, je n'ai pas encore disséqué de femme vertueuse. — On vous en donnera, dit Lambert, des femmes honnêtes à couper en morceaux; je crois bien, vous n'avez que le rebut, du gibier de prison, des filles perdues. — Est-ce qu'il n'y a pas dans les hôpitaux, dit l'étudiant, de jeunes filles honnêtes qui meurent ? — Après ? dit Lambert. — Je vous dis que je n'en ai pas disséqué. — Vous dites tantôt oui, tantôt non, reprit le maître d'hôtel qui s'emportait souvent contre les conversations un peu libres de ses pensionnaires; si vous n'avez pas rencontré de femme honnête à Clamart, c'est que ses parents sont venus la réclamer, tandis qu'on abandonne les gourgandines de même qu'elles ont abandonné leur famille et que personne ne s'inquiète de ce que devient leur corps après, et c'est une justice, puisqu'elles ne s'inquiétaient pas de leur corps avant. — Très-bien, très-bien, père Lambert, s'écrièrent les habitués. — Moquez-vous, dit le maître d'hôtel, je sais que j'ai raison. — Vous avez peut-être raison, dit l'étudiant en médecine, mais je

suis certain d'avoir rencontré mademoiselle Victoire en équipage, avec un jeune homme, et dans une superbe toilette. — La preuve ! la preuve ! s'écria Lambert indigné. — La preuve, c'est que d'abord j'ai été étonné et que je me suis dit : tu te trompes ; mais la ressemblance était tellement frappante que j'ai couru un peu pour rattraper la voiture, qui ne marchait pas très-vite ; alors j'ai longé la chaussée et j'ai fini par rencontrer le regard de mademoiselle Victoire, quoiqu'elle parût plutôt occupée à lire dans les yeux de son vis-à-vis. J'ai souri comme à une personne de connaissance... Ah ! père Lambert. — Quoi ? demanda celui-ci.

— Mademoiselle Victoire m'a presque répondu par un demi-sourire ; puis elle a rougi et a détourné la tête. — Je vous connais bien, dit le maître d'hôtel, vous aurez ri au nez d'une dame comme si vous rencontriez une de vos grisettes du bal, et elle vous aura trouvé mal élevé. — Je parie que c'était mademoiselle Victoire ? dit l'étudiant. — Je parie que non, dit le maître d'hôtel. — Qu'est-ce que nous parions, d'abord ? — Ce que vous voudrez, dit le père Lambert, je vous gagne votre argent ; non, je ne parie pas, c'est un vol. — Ah ! il a peur. — Eh bien, nous parions six bouteilles d'extra pour toute la table. »

En ce moment la sonnette de la petite corde du corridor se fit entendre, et par la porte vitrée de la salle à manger qui donnait sur ce corridor on put voir en-

trer mademoiselle Victoire. Toute la table poussa une exclamation qui donnait raison au maître d'hôtel contre l'étudiant en médecine, car à la simplicité de la toilette de l'ouvrière que chacun put remarquer, il était impossible d'admettre qu'une heure auparavant elle eût été en équipage aux Champs-Élysées. Quoi que dît le malheureux parieur, le vin extraordinaire circula au dessert et fut marqué sur sa note, après qu'on eut été aux voix. Cependant l'étudiant en médecine, qui avait conservé une profonde conviction, se leva le lendemain à six heures et demie du matin, ce qui était tout à fait contre ses habitudes ; caché dans un petit passage noir qui fait face à l'hôtel du père Lambert, il attendit l'heure à laquelle sortait ordinairement mademoiselle Victoire. A sept heures et demie précise elle sortit de sa chambre, sans se douter qu'un observateur attentif la suivait sur le trottoir opposé. L'étudiant la vit entrer, quelques secondes avant huit heures, dans une maison du quai Saint-Michel, où un écriteau annonçait l'atelier d'un brocheur : ayant attendu un certain temps sur le quai, le jeune homme revint à l'hôtel sans confier à personne l'inquisition à laquelle il se livrait ; mais le lendemain, le surlendemain, et cela pendant huit jours, piqué d'avoir perdu son pari, il continua de suivre l'ouvrière et fut désormais convaincu qu'elle allait directement travailler. « Père Lambert, dit-il un jour à dîner, j'ai bien perdu ; je suis obligé de déclarer que mademoiselle Victoire est une perle de

vertu, je m'étais trompé en croyant l'avoir rencontrée aux Champs-Élysées. — Peut-être! dit une voix qui appartenait à un jeune apprenti vaudevilliste qui menait alors la vie du quartier latin. — Monsieur Mocquart, dit le maître d'hôtel, vous parlerez à votre tour. » Alors l'étudiant en médecine dit ses courses depuis huit jours à la suite de mademoiselle Victoire, et il confessa qu'il avait été victime d'une illusion. — « Peut-être! reprit le futur vaudevilliste Mocquart. — Que nous veux-tu avec tes peut-être ? — Je commence mon récit, si vous le permettez, et il sera moins ennuyeux que celui de Théramène, dit Mocquart. J'étais hier au théâtre du Palais-Royal, on y jouait un chef-d'œuvre : *l'Ours et les deux Chasseurs*, chef-d'œuvre qu'on siffle indignement depuis deux jours. Or je ne vais jamais voir que les pièces sifflées, parce que j'étudie la canaille qui siffle et que je cherche à me rendre compte pourquoi elle siffle. Voilà donc trois fois que je vois jouer le chef-d'œuvre, et je ne dors pas, car je ne trouve pas la raison de sa chute. Hier donc j'étais dans un coin du parterre, faisant partie moi-même des tapageurs, il n'y a rien de plus contagieux que le sifflet : j'admire cette pièce et je la hue, cela a l'air incompréhensible ; mais tout en me disant il y a de l'esprit, de la gaieté, du grotesque même, je regardais en l'air, aux premières galeries, au paradis, pour voir si des personnes misanthropiques ne changeaient pas les bonnes dispositions du public... Est-il vrai, demanda

Mocquart en s'adressant aux étudiants, que les médecins envoient maintenant tous les hypocondriaques au Palais-Royal? Mais si j'étais directeur de théâtre, je ne le souffrirais pas... Un théâtre n'est pas une maison de santé. — Pour moi, dit un étudiant, j'ai fait longtemps le service d'interne à Bicêtre, et je ne vois pas quel bien les hypocondriaques retireraient du théâtre : au contraire, beaucoup en reviendraient plus malades, impressionnés par les gestes hallucinés et quasi-épileptiques de quelques-uns de ces farceurs. Dans mon service à Bicêtre, il y avait des maniaques qui, s'ils savaient jouer la comédie, feraient autant d'effet que Grassot. — Voilà qu'il traite nos comédiens de fous, dit Mocquart; j'ai eu tort de parler d'hypocondrie. — Quand on ne s'y connaît pas plus que toi surtout, dit l'étudiant. — Je me connais encore plus en hypocondrie, dit Mocquart, que toi en théâtre. »

Là-dessus une discussion interminable s'engagea, dans laquelle Mocquart fut vaincu par le nombre, car les étudiants en médecine faisaient corps et soutenaient l'honneur de l'Académie, prétendant qu'un intrus ne devait se permettre d'avoir aucune opinion sur n'importe quelle maladie, avant d'avoir passé une dizaine d'années à apprendre le moyen de ne pas la guérir. « Avez-vous assez parlé pour ne rien dire? s'écria Mocquart; n'ayez garde, je ne parlerai plus de vos cadavres et de vos emplâtres. Donc au Palais-Royal, en re-

gardant aux secondes galeries, qui croyez-vous que j'aperçoive dans une petite loge?... Mademoiselle Victoire, très-bien habillée, en compagnie d'un jeune homme. — Oh! c'est trop fort, monsieur Mocquart, dit le père Lambert, vous voulez recommencer la scène d'il y a huit jours. — C'est impossible, dit l'étudiant en médecine qui la suivait depuis quelque temps. — Ah ! tu prends sa défense maintenant, dit Mocquart. Tu en es donc amoureux? »

L'étudiant rougit, car son esprit avait été trop tourné du côté de mademoiselle Victoire depuis une huitaine; ses poursuites le matin l'avaient amené à regarder la jolie démarche de l'ouvrière, son petit pied, sa façon simple et coquette à la fois de rejeter son bonnet en arrière. Finalement, loin de s'ennuyer à suivre l'ouvrière, l'étudiant y trouvait un charme particulier, et il l'aurait ainsi suivie toute l'année sans en demander davantage. Pour la première fois ce jeune homme qui, jusqu'alors, s'était livré aux amours faciles du quartier latin, comprenait le charme que peut répandre sur la vie un attachement pur et délicat; aussi fut-il blessé de l'insistance du vaudevilliste à prétendre reconnaître Victoire dans la femme du théâtre du Palais-Royal. Quoi qu'il fît pour ne pas croire, une goutte de jalousie glissa dans son cœur et y produisit cette révolution que les infinitésimaux de l'homœopathie amènent, dit-on, dans le corps. Seul, le maître d'hôtel tenait bon pour l'ouvrière et disait que certai-

nement une ressemblance extraordinaire avait pu produire deux fois cette rencontre.

« Il y a un moyen bien simple de constater ce que j'avance, dit Mocquart. A quelle heure mademoiselle Victoire est-elle rentrée ? — Je ne sais, dit le maître d'hôtel, elle garde souvent sa clef, et comme elle passe sans rien dire, je n'y ai pas fait attention. — Je crois que Mocquart a raison, dit un des étudiants, je me rappelle avoir entendu mademoiselle Victoire ouvrir sa porte sur les minuit. — Ah ! ah ! dit Mocquart ; et le spectacle finissait à onze heures un quart ; elle aura mis quarante minutes pour revenir. — A ce compte, dit le père Lambert, elle rentre quelquefois au milieu de la nuit : si on avait l'esprit mal tourné, il serait permis de dire que mademoiselle Victoire découche ; mais vous ne savez pas, messieurs, que souvent le travail est pressé à l'atelier et qu'on veille tantôt jusqu'à minuit, tantôt jusqu'à deux heures du matin. »

Il arriva de cette discussion comme de la précédente : la conduite de l'ouvrière ne put être éclaircie. Le résultat fut que l'étudiant en médecine devint serieusement épris de l'ouvrière ; et comme son service l'appelait de bonne heure à l'Hôtel-Dieu, il en profita pour s'arrêter souvent devant la porte de l'atelier du quai Saint-Michel où travaillait Victoire. Tous les matins il l'accompagnait sournoisement, et l'ouvrière ne se douta pas qu'elle avait derrière elle un observateur si attentif de sa conduite ; mais un jour que l'étudiant

passait vers les deux heures de l'après-midi devant l'atelier des brocheuses, il aperçut Victoire qui sortait d'un pas léger et qui marchait si vivement qu'elle semblait un oiseau. En passant devant l'horloge de la Vallée elle jeta un rapide coup d'œil comme si l'heure l'eût beaucoup inquiétée, et elle traversa le Pont-Neuf tellement rapidement, en se glissant entre les voitures qui barraient le passage, que l'étudiant la perdit un moment de vue. Où allait-elle ainsi? Le jeune homme n'en savait rien; mais une tristesse qui le saisit dès qu'il rencontra l'ouvrière, l'avertit vaguement qu'il allait peut-être avoir la clef d'un mystère. Victoire s'arrêta devant une maison sans apparence de la rue de l'Arbre-Sec; ne sachant à qui demander des renseignements, le jeune homme attendit le cœur tourmenté de craintes sans motifs; car il pouvait se faire que l'ouvrière fût envoyée en commission dans cette maison, peut-être pour reporter de la besogne. Cependant elle n'avait rien sous le bras, et la rapidité de sa marche indiquait qu'une affaire importante pouvait seule lui causer cette hâte.

Au bout d'une heure l'étudiant tressaillit, car dans le corridor clair qui menait de la rue à la cour de cette maison qu'il inspectait, il lui sembla reconnaître Victoire qui s'avançait dans une toilette exactement semblable à celle de la femme des Champs-Élysées. Il se jeta vivement de côté pour n'être pas reconnu, et il put alors s'assurer qu'il ne s'était pas trompé la pre-

mière fois. Victoire, la petite ouvrière tranquille de l'hôtel de la rue Saint-Jacques, habillée avec une certaine recherche, donnait le bras à un jeune homme qui n'avait rien de la désinvolture d'un étudiant. Pâle et brisé, l'étudiant suivit l'heureux couple jusqu'à la première station de voitures ; là, ayant vu monter Victoire et son amant en fiacre, l'étudiant revint le cœur brisé, emportant dans son cœur un doute perpétuel sur les femmes.

Le cavalier de mademoiselle Victoire n'était autre que M. Colisée, toujours soigneusement peigné comme d'habitude, et qui semblait mettre toute son ambition à suivre les modes de plus près qu'il le pouvait. M. Colisée était employé des Postes, et son travail, se faisant une partie de la nuit, lui permettait de jouir d'une bonne demi-journée. On trouva rarement d'employé plus assidu à son travail, plus rangé dans ses habitudes ; il arrivait toujours à l'heure exacte, changeait immédiatement d'habit et se mettait à son bureau, remarquable par le soin avec lequel il était tenu, le luisant parfait du bois et l'absence de ces petits chiffons de papier jetés en boule qui caractérisent l'employé désordonné. Pour juger M. Colisée, il n'y avait besoin que de jeter un coup d'œil dans son pupitre et dans les tiroirs de son bureau : chaque objet était placé avec symétrie, plumes, papiers, grattoirs, canifs, cire à cacheter, comme dans un médailler. L'ordre, la propreté exagérée, se remarquaient à la place de M. Colisée ;

malheureusement le peu d'intelligence qu'il reçut en naissant se tourna du côté des choses méticuleuses de la vie, et ces qualités, médiocres quand elles ne sont pas doublées d'autres facultés plus précieuses, ne le firent arriver qu'avec peine à une place de deux mille francs où il devait rester toute sa vie. Aussi M. Colisée était-il obligé, à cause de son amour de la toilette, de veiller strictement à ses moindres dépenses : pour être à peu près à la mode, il s'imposa des sacrifices énormes dont un seul fait pourra faire juger des autres. Il fumait le cigare par genre, de même qu'il se servait d'un lorgnon avec une vue excellente ; mais il trouvait le moyen de faire durer un cigare une huitaine de jours. Il ne montrait son cigare que dans les endroits publics, devant Tortoni, aux Tuileries et aux Champs-Élysées, et il restait quelquefois deux séances sans l'allumer ; cependant, contraint par ses relations d'allumer son cigare, car il avait peur que sa ruse ne fût remarquée, il en tirait une dizaine de bouffées et le remettait aussitôt dans son porte-cigares hermétiquement fermé qui l'étouffait.

Pour les gants, les cravates de fantaisie, il avait des recettes de ménagère qu'il employait le matin et qui lui épargnaient le dégraisseur et la blanchisseuse de fin. Grâce à un petit tailleur qu'il découvrit et qui entra dans ses projets, M. Colisée put faire changer de forme ses habits chaque année, à moins toutefois que les élégants ne remplaçassent tout d'un coup l'étriqué

par l'ampleur; mais quand la mode passait des habits larges aux habits étroits, le petit tailleur apparaissait et donnait une nouvelle physionomie aux vêtements de l'année précédente. Malgré ce qu'avait d'ingénieux ce procédé, il n'en résultait pas moins quelque chose de mesquin dans la personne de M. Colisée : sous une apparence élégante, un véritable élégant eût deviné des coups de brosse infinis, des retapages impossibles, des collets de velours neuf sur des habits médiocres ; mais M. Colisée ne connaissait pas la honte, et il marchait si fièrement sur les trottoirs qu'il pouvait faire croire à des provinciaux qu'il était un des rois de la mode.

C'est à ce faux luxe que se laissa prendre Victoire ; non pas qu'elle cherchât un homme riche pour placer ses affections, mais parce qu'elle trouva M. Colisée *distingué*. Ce fut sa perte, M. Colisée comprit de quelle utilité il résulterait pour lui d'être aimé d'une ouvrière jeune et jolie, qui gagnait sa vie à elle seule. Après une cour assidue qui dura six mois, Victoire s'abandonna, et son illusion était si grande qu'elle ne fut pas rompue quand elle découvrit la véritable situation de son amant. Elle lui rendit pour commencer mille petits services dont un garçon a tant besoin à Paris quand il est seul. Elle visitait avec soin le linge de M. Colisée, remettait des boutons qui manquaient et veillait aux plus petits accrocs qui s'agrandissent aussi vite que s'étend une tache d'huile. Aimant pour la première fois, elle donna toute son âme au commis de la Poste

et se laissa dominer tellement qu'elle écoutait les médiocrités qui sortaient de la bouche de M. Colisée avec autant d'attention que s'il avait dit les mots les plus spirituels et les plus profonds. Comme Victoire était orpheline, elle s'attacha à cet homme en qui elle croyait retrouver tout à la fois l'affection de la famille et les affections du cœur. Jamais elle ne fit une objection, et elle ne comprenait pas qu'on pût en faire devant l'homme aimé. M. Colisée lui eût dit : « Travaille nuit et jour, » qu'elle eût travaillé nuit et jour, heureuse d'obéir à un désir, à un ordre.

Sa seule ambition était de quitter le moins possible son amant, de respirer l'air qu'il respirait, de le regarder et de prévenir sa moindre volonté. Mais M. Colisée lui fit entendre au début de leur liaison qu'il ne pouvait garder une femme avec lui, que souvent des employés supérieurs venaient le visiter, et que l'administration des Postes voulait des jeunes gens rangés. Victoire crut à ce que son amant lui disait et se contenta de venir trois fois par semaine lui faire une petite visite; mais elle avait un rêve qui la tourmentait, c'était de sortir avec *lui*, de se montrer en public à *son* bras, et de recueillir l'enthousiasme que la beauté de M. Colisée lui inspirait et qu'elle supposait partagée par toutes les femmes. Quand, après avoir hésité longtemps à témoigner ce désir à son amant, elle aborda le sujet en tremblant, comme si elle eût eu à faire l'aveu d'une faute, M. Colisée ne répondit rien d'abord

et la regarda des pieds à la tête d'un air si significatif qu'elle comprit qu'elle ferait tache au bras du jeune homme. La propreté de ses habits empêchait qu'on ne remarquât son excès de simplicité; dès ce moment, elle eut honte de ses modestes vêtements qui établissaient une séparation forcée entre elle et son amant. Quoique sa nourriture fût très-simple, elle trouva moyen de la réduire encore, et à force d'économie et de travail elle put s'acheter une robe de soie, un mantelet et un chapeau. Jamais elle ne monta avec plus de joie l'escalier de la maison où demeurait son amant que le jour où, sortant de chez la couturière, elle apparut ainsi vêtue à M. Colisée. « Me trouves-tu assez belle pour sortir avec moi, dit-elle ? » L'employé la regarda : « Mais vous n'avez pas de gants, dit-il. — Ah ! c'est vrai, il faut des gants, dit-elle un peu honteuse, car elle avait dépensé absolument tout ce qui lui restait et elle ne touchait sa semaine que le lendemain samedi ; cependant il lui restait encore un franc dans sa bourse. — Si j'achetais des gants de soie gris ! — C'est impossible, dit M. Colisée, une femme comme il faut ne porte pas de gants de soie, mais des gants de peau. — Combien coûtent les gants de peau ? — Trois francs, » dit M. Colisée. L'ouvrière avait assez de fierté pour ne rien emprunter à son amant, car elle craignait qu'il ne prît son emprunt pour un don un peu forcé. « La prochaine fois, dit-elle, j'aurai des gants de peau. » Cependant elle soupirait, car le temps était beau, un

petit soleil de printemps se montrait timidement, et Victoire, qui restait toute la journée dans un atelier triste, rêvait depuis longtemps une promenade, quelque courte qu'elle fût.

Il fallut attendre à huit jours de là ; mais enfin son rêve se réalisa. Victoire, en donnant le bras à M. Colisée, dans la rue, éprouva une de ces extases que peuvent seuls donner des bonheurs inespérés. Elle regardait avec avidité les personnes qui s'avançaient vers elle sur le trottoir, afin de s'assurer si son amant était remarqué; en ce moment elle le voyait plus beau que jamais, bon et surtout généreux de descendre jusqu'à lui accorder son bras en public. M. Colisée sentait la dévotion qu'il inspirait, et il restait froid comme un Jupiter Olympien devant l'adoration de Victoire.

« Voulez-vous que nous montions en voiture ? dit-il à l'ouvrière. — Pourquoi ? demanda-t-elle, il fait si bon à marcher. — Mais vous ne voyez pas qu'il fait de la crotte et que nous allons arriver aux Champs-Élysées abominablement sales. — Comme tu voudras. » Victoire n'était jamais allée en voiture ; elle s'amusa d'abord du roulement des roues et de la vitesse avec laquelle le cocher les entraînait. Arrivé au bout de la rue de Rivoli, M. Colisée tira un de ses cigares éternels de la boîte et ne l'alluma qu'au moment où la voiture, marchant au pas, s'arrêtait devant un groupe de femmes élégantes qui se promenaient sur le trottoir. Cette

promenade dura une heure et demie, pendant laquelle Victoire ressentit un des plus vifs bonheurs de sa vie. En descendant de voiture, M. Colisée dit à l'ouvrière : « Donnez-moi vingt-sept sous, je vous prie. » Victoire rougit, car l'achat de ses gants avait dévoré son budget. « Je ne les ai pas sur moi, dit-elle, honteuse pour la première fois de sa pauvreté. — Vous me devrez vingt-sept sous, pensez-y, dit M. Colisée d'un ton qui ne laissait pas de réplique. »

L'employé faisait payer à sa maîtresse la moitié des frais de la voiture dont il se servait exclusivement pour lui, car Victoire eût préféré marcher à pied et se délasser des fatigues de la vie assise ; mais elle trouva le fait naturel, trop heureuse de partager les dépenses d'une course qui lui permettait de rester en tête-à-tête avec celui qu'elle aimait. Elle s'habitua d'ailleurs à vivre sur ce pied, et les rares fois où elle alla au spectacle en compagnie de son amant, elle s'arrangeait à vivre plus chichement pendant une semaine, afin de payer sa place. Pour qu'on ne s'aperçût de rien à l'hôtel, elle laissa sa toilette chez M. Colisée, et s'habillait seulement quand il lui permettait de sortir avec lui : elle pensait ainsi lui donner une preuve de plus de sa fidélité en lui laissant des habits sans lesquels elle ne pouvait, décemment, se montrer dans un lieu de plaisirs. Une pensionnaire qui sort du couvent et qui se fait une fête d'aller au bal, n'était pas plus heureuse que Victoire quand, huit jours à l'avance, elle rêvait

une promenade avec l'employé. Seule, Violette Taffin était sa confidente, et Victoire avait fait à son amie un portrait tellement flatté de l'employé, que Violette, aussi niaise que son amie par certains côtés, s'attendait à voir l'Amour en personne. Victoire n'avait pas dit à son amie les dépenses auxquelles l'entraînait sa passion; mais Violette l'avait pour ainsi dire deviné: « Tu travailles trop, Victoire, lui dit-elle un jour, tu n'es pas forte, cela te jouera un mauvais tour. — Bah! dit Victoire, dont les yeux se cerclaient de teintes jaunissantes, tu ne sais ce que tu dis, je n'ai jamais été si heureuse. Tiens, comment trouves-tu cette lime à ongles? Cinq sous, ce n'est pas cher; je viens de l'acheter à la boutique à cinq sous pour mon petit homme... » Victoire ne pensait qu'à M. Colisée, ne rêvait qu'à lui; en revenant le soir de son magasin, elle regardait attentivement la montre des boutiques, et chaque objet lui semblait bon à offrir à M. Colisée. Sans arrière-pensée, sans même chercher à prouver à son amant combien son souvenir l'enveloppait, il était rare qu'elle entrât chez lui sans un souvenir, un objet de médiocre importance, un petit bouquet, une brosse à cheveux, des boutons de verroterie pour ses poignets de chemise, mille choses qui étaient prélevées sur le prix de sa journée. M. Colisée recevait ces cadeaux en pacha dédaigneux, mais il en usait immédiatement, et Victoire se trouvait très-heureuse que l'employé voulût bien accepter ces petites bagatelles. Un jour, entre

autres, elle lui offrit un peigne à moustache en écaille qui contenait en même temps un miroir: pendant la promenade M. Colisée ne dit pas un mot à sa maîtresse, mais il peigna constamment ses moustaches, et il ne cessait cette occupation que pour se regarder dans le petit miroir. Victoire n'en demandait pas davantage : elle était peinée seulement de ne pouvoir offrir à l'homme qu'elle aimait des souvenirs à la hauteur de son amour, et la plupart du temps elle laissait en s'en allant ses cadeaux sur la cheminée, sans rien dire, craignant que l'employé ne les refusât.

La pauvre fille en arrivait à se nourrir moins qu'une souris : son principal repas se composait d'un petit pain et de deux sous de pommes de terre frites. Encore trouvait-elle qu'elle dépensait trop pour sa bouche, car depuis qu'elle connaissait M. Colisée, elle avait une peine infinie à arriver juste au bout de la semaine. Les deux ou trois demi-journées qu'elle consacrait par semaine à son amant étaient nécessairement retenues sur son salaire; les dépenses qu'elle faisait pour sa toilette, pour ses gants, les cadeaux, mangeaient la moitié de sa journée. Sa moyenne étant de trente-cinq sous par jour, dont il fallait déduire les dimanches et fêtes, il lui restait tout au plus douze à treize sous pour se nourrir, se loger, se blanchir et répondre à mille petites dépenses imprévues qu'entraîne toujours la toilette la plus modeste. Quelquefois elle se privait de

déjeuner, quelquefois de dîner, quand elle avait aperçu aux montres d'une boutique un objet tentant qu'elle voulait acheter pour M. Colisée. Elle s'était même tellement habituée à donner, qu'elle n'osait plus entrer chez l'employé les mains vides; tout à coup l'ouvrage ayant manqué, elle préféra rester dans le petit hôtel de la rue Saint-Jacques, se disant malade, plutôt que de confier sa pénurie à son amant.

Ces privations altérèrent sa santé, et Victoire, qui, dans le principe, était rose et fraîche, perdit ses couleurs de jeunesse; ses traits se tirèrent, sa figure s'allongea, ses yeux se creusèrent. Cependant elle était toujours belle, car l'amour brillait dans ses yeux. M. Colisée, malgré sa superbe indifférence, s'aperçut du changement qui s'opérait dans la personne de sa maîtresse; mais, loin d'en être chagriné, il ne vit dans cette déperdition de santé qu'un prétexte à peintures. Il avait chez lui toute une pharmacie d'onguents, de petits pots de rouge, de blanc, de noir, et il indiqua à Victoire l'adresse d'une maison de parfumerie où elle eût à se fournir de ces divers ingrédients.

« Les femmes distinguées, lui dit-il, ne sortent pas sans cosmétiques. » Victoire, heureuse de plaire à son amant, greva de plus en plus son budget, et pour la première fois de sa vie ne paya pas la location de sa mansarde à la fin du mois ; mais elle apporta en triomphe les onguents et les eaux de toilette dont l'employé lui avait donné le catalogue. » Comme

il m'aime ! pensait-elle pendant que M. Colisée lui lissait les cheveux, les sourcils, lui mettait du rouge et du blanc. » Cependant l'opération terminée, en se regardant dans une glace, Victoire eut peur. Elle pensa à l'aspect cadavérique des figures de cire; mais un mot de l'employé lui fit oublier cette sensation. « Vous êtes beaucoup mieux, lui dit-il. »

Quinze jours après, Victoire, épuisée de fatigues et de privations, entrait à l'hôpital pour n'en plus sortir.

## VI

Il se passait en Bretagne, un an avant cette époque, un fait musical qui devait agir puissamment sur la conversation de l'île Saint-Louis. Quatre riches propriétaires, enthousiastes de musique, avaient épuisé en quelques années tout le répertoire classique de quatuors; après les avoir dits et redits cent fois et avoir dévoré la somme de jouissances qu'ils contenaient, les quatre Bretons se trouvèrent embarrassés. Jouer des quatuors modernes, il n'y fallait pas penser, ce genre de musique étant abandonné, parce que les éditeurs ne se soucient pas de publier des œuvres médiocres dont la vente ne se ferait jamais. La province est la partie de la France où se jouent le plus souvent des quatuors; mais on les joue autant par habitude que par la difficulté de rassembler un orchestre complet. L'art n'a rien à voir là-dedans; si Mozart, Haydn,

Beethoven font les frais de ces quatuors, ce n'est pas par admiration que leurs noms paraissent si souvent, car Pleyel, Fiorillo et d'autres maîtres anodins y obtiennent autant de succès. C'est ce qui explique pourquoi, à de rares exceptions, un compositeur distingué essaye de publier un quatuor : malgré les beautés qui pourraient s'y trouver, il courrait risque de rester au fond du magasin et de servir un jour d'enveloppe et de maculatures aux polkas, redowas, mazurkas qui s'enlèvent par ballots, et dont le débit est immense.

Mais les quatre Bretons n'appartenaient pas à cette race d'amateurs qui s'endorment en jouant et qui s'occupent d'Haydn ou de Mozart par tradition : ils avaient une vive foi en la musique, à ce point que chacun d'eux était obligé de faire trois ou quatre lieues par des chemins bretons, c'est tout dire, pour se réunir au lieu de leurs séances. Quand ils eurent compris l'œuvre connue de Beethoven, l'amour de la découverte les conduisit à essayer les quatuors de Beethoven, ceux qui sont désignés sous le nom de *derniers* et qui jouissaient alors de la plus mauvaise réputation musicale. Suivant les hommes les plus versés en musique, les critiques, les historiens de l'art, ces quatuors représentaient la folie, l'extravagance, l'hallucination, la démence, la misanthropie, l'hypocondrie, le désordre dans les idées le plus complet. Beethoven les avait composés quelque temps avant sa mort, atteint d'une surdité complète, fou de douleur

Il se vengeait de la mélodie en la brisant comme un enfant brise une glace, dont il reste sur le pavé quelques fragments brillants qui témoignent, par leur amas, de la grandeur et de la beauté de cette glace. Déjà des musiciens parisiens avaient essayé de pénétrer dans ces quatuors ; mais de même qu'on ne saurait se frayer un chemin dans une forêt vierge sans hache et sans incendie, ces musiciens avaient reculé. Les derniers quatuors étaient trop le reflet de l'âme hallucinée du grand Allemand, ils tenaient du délire, et quatre musiciens atteints des mêmes souffrances que Beethoven auraient pu les jouer, disait-on.

Les quatre Bretons étaient parfaitement sains d'esprit et de corps, mais ils avaient la patience et la volonté, communes à leur race. Ils essayèrent de déchiffrer le premier de ces derniers quatuors, sans y rien comprendre : en effet, l'incohérence, la bizarrerie maladive, le décousu y dominaient. Les musiciens, qui mettaient une attention profonde à cette lecture, se retirèrent fatigués, brisés tellement que la musique la plus difficile leur eût semblé un enfantillage auprès de ces terribles quatuors. A peine avaient-ils découvert une petite mélodie dans ce désert sauvage musical. Ils ne perdirent pas courage et essayèrent, à une nouvelle séance, le quatuor suivant : les mêmes peines, les mêmes fatigues se renouvelèrent ; mais ils se consolèrent en jouant un des chefs-d'œuvre populaires du grand compositeur. Cependant à la troisième séance

une faible lueur vint à éclairer l'un d'entre eux, le plus intelligent. Il se leva en sautant de joie. « Je commence à comprendre, s'écria-t-il. » Il mettait dans sa parole l'enthousiasme d'un naufragé dans une île qui se fait remarquer d'un navire par des signaux. Les trois musiciens plus humbles, qui n'avaient pas saisi le sens de ces quatuors, n'allèrent pas contre cette joie, et s'appliquèrent de plus en plus, pour arriver à se mettre au niveau de leur ami. Enfin, quand les quatuors eurent tous été déchiffrés, les quatre Bretons s'embrassèrent. Ils avaient découvert un trésor de jouissances qui ne devait pas s'épuiser de sitôt, car par la nature de cette musique, il était certain que de très-longtemps, malgré leurs capacités d'instrumentistes, les quatre amis ne devaient songer à entrer en pleine et entière jouissance musicale, qu'après des travaux aussi rudes et aussi pénibles que ceux de la recherche de l'or.

Mais quelles jouissances les attendaient, quand ils commencèrent à balbutier cette langue jusque-là inintelligible pour tous ! A chaque pas qu'ils faisaient dans l'œuvre, c'étaient de nouvelles découvertes, qui commençaient comme un feu de bois vert par une fumée épaisse, d'où sortaient de petites langues de feu par intervalle, qui s'enflammaient et lançaient des flammes brillantes. Comprendre une telle musique après des recherches si assidues, c'est presque l'avoir composée. Un portrait de Beethoven ornait seul la

pièce simple où se tenaient les instrumentistes, qui n'avait pour décoration qu'une bibliothèque contenant de grands volumes à dos de parchemin vert, où reposaient les quatuors de tous les maîtres connus. Le portrait de Beethoven n'était pas une de ces petites gravures au burin, propres et soignées, dans lesquelles l'artiste a donné au compositeur un air inspiré, tel que nous avons la manie d'en vouloir affubler les grands hommes : c'était une simple lithographie allemande, modeste et maladroite, représentant la tête de Beethoven, de grandeur naturelle. La figure sombre et souriante, les cheveux mal peignés plutôt que disposés en *désordre artistique*, on pouvait dire de ce portrait : « Il est ressemblant ; » car la simplicité et le manque d'adresse dans l'art sont un signe de vérité.

Tout en étudiant ces quatuors, les Bretons pouvaient, de temps en temps, jeter un rapide coup d'œil sur le portrait, qui les confirmait dans l'opiniâtreté de leurs recherches. Sans doute une amère hypocondrie s'était développée pendant les dernières années de la vie de Beethoven ; mais quel est le grand génie, sans être atteint des maux physiques du compositeur, qui n'a pas été pris de soudaines et immenses mélancolies, que quelquefois il a conservées jusqu'à son dernier soupir ? La mélancolie n'est-elle pas le manteau du génie, dont l'œil perçant démêle trop vivement les secrets motifs qui font mouvoir les hommes ? Qu'im-

porte cette mélancolie, si l'homme de génie conserve l'amour de l'humanité? Les médecins aussi connaissent les maladies de la femme, cela les empêche-t-il d'aimer les femmes? C'est en regardant souvent ce portrait que le Breton, qui avait été illuminé le premier par la lueur secrète qui brillait au fond de cette musique, se sentit plus assuré que jamais et se jura lui-même de continuer ses recherches: car il était impossible qu'avec cette physionomie dessinée justement la dernière année de la vie de Beethoven, le grand compositeur, malgré ses tourments intérieurs, ses secousses morales et nerveuses, eût senti s'envoler son génie musical pour le voir remplacer par l'esprit inquiet de l'hallucination.

Pendant un an les Bretons ne jouèrent que les derniers quatuors; et à chaque séance ils entraient plus avant dans la pensée du maître, ils voyaient l'idée plus claire, plus saisissante. Les effets nouveaux, imprévus et sauvages, que Beethoven a jetés comme des barrières au-devant de ses quatuors, pour en interdire l'entrée aux profanes, apparaissaient aux quatre amis comme des difficultés, des épreuves à traverser avant d'arriver à la terre promise; cependant ils abandonnèrent à regret ces quatuors, car deux d'entre eux se séparaient et partaient en voyage. Tous les ans généralement ils allaient à Paris, pendant la saison des concerts, afin de se mettre au courant des nouveautés musicales : trois mois après ils se retrouvèrent à

Paris chez de jeunes instrumentistes qui faisaient alors de la musique de chambre entre eux. Dès le premier jour la conversation roula sur les étranges quatuors. La jeunesse est enthousiaste et aime à s'élancer dans l'inconnu; ces paroles ne tombèrent pas dans un puits, et les jeunes artistes, séduits par l'assurance des Bretons, commencèrent à étudier cette musique, qui même à Paris passait pour indéchiffrable. Ils y mirent une application tout à fait bretonne; dès le matin six heures ils étudiaient ensemble ces énigmes musicales et recommençaient deux à trois heures le soir les mêmes travaux. Ces études assidues leur donnèrent enfin le mot du sphinx; ils étaient devenus si enthousiastes qu'ils ne juraiént plus que par Beethoven, et les derniers quatuors seuls leur donnaient la mesure de la grandeur du maître. Ils étaient tombés dans une exagération contraire, c'est-à-dire ils soutenaient qu'avant ses dernières œuvres, Beethoven avait erré, se servant de la manière de Mozart au début, entrant ensuite dans la période de ses symphonies où il se montrait grand et superbe, mais que seuls, les derniers quatuors étaient le couronnement de son œuvre. A les entendre, Beethoven était l'unique musicien des temps passés et futurs; ils admettaient Mozart au second rang; quant à Haydn, ils s'en moquaient, l'appelaient volontiers perruque, et si quelquefois leur métier les appelait à jouer Haydn, ils le jouaient pardessous la jambe. Quelques personnes d'élite furent

admises dans l'intimité de ces trop grands enthousiastes, à entendre ce qu'ils appelaient des révélations musicales ; mais chacun sortait surpris de l'extase dans laquelle étaient plongés les musiciens ; et comme leurs opinions choquantes paraissaient révolutionnaires, leurs confrères les désignèrent sous le nom de *quatuor rouge*, ce qui était alors une grande insulte.

Pendant deux ans les séances de ces novateurs furent peu suivies par le public ordinaire des concerts ; on n'y voyait que des artistes de toutes sortes, des écrivains, des peintres, des chanteuses, enfin ce monde parisien qui goûte d'abord au plat comme les cuisiniers, et qui écrème le lait avant de le faire goûter au public. Il y avait également à ces réunions le troupeau d'imbéciles obligés, de ceux qui ne comprennent rien et qui feignent de grands transports d'admiration pour des œuvres qui dépassent leur intelligence, mais qui se fourrent partout où vont les délicats, ayant encore assez de ruse pour dire avant tout le monde : « J'ai entendu telle musique, » ou : « J'ai lu tel livre, » ou : « J'ai vu tel tableau. »

Le quatuor rouge, à la troisième année de son existence, devint à la mode, et Sylvestre avait été un de ses fidèles admirateurs, suivant avec intérêt les répétitions et les concerts ; mais il était dans la nature de Sylvestre de se dégoûter facilement des œuvres qui ne lui paraissaient pas saines ou dont il découvrait le procédé. Certainement, pour lui Beethoven était un artiste sin-

cère, ne se servant pas de certains *effets* calculés; mais il voyait dans les œuvres de l'Allemand, et surtout dans les dernières, des symptômes morbides qui devaient engendrer dans l'avenir une funeste école d'artistes malades. C'est ce qui occasionna de vives discussions entre James et lui. James était un esprit un peu superficiel, ne creusant rien, se traînant à la suite du cri public et ne soupçonnant guère ce qui se passait au fond du cerveau réfléchi de Sylvestre. James, à chaque nouvelle réunion de l'île Saint-Louis, insistait pour jouer ces quatuors de Beethoven. — Eh ! mon Dieu ! quelle rage avez-vous pour Beethoven? Nous le jouons fort mal; il me semble qu'il serait plus convenable de revoir un peu Haydn. — Haydn? bah ! dit James. — Comment ! vous aussi, vous méprisez Haydn? songez, mon cher James, qu'il est aussi grand que Beethoven. — Oh ! s'écria James. — Il n'y a pas de oh ! Sans doute vous trouverez dans quelques-unes de ses œuvres certaines faiblesses, certaines vieilleries, je vous l'accorde ; mais le charme ne s'en attache pas moins à ces tournures du temps... Beethoven est plus dramatique, plus passionné, il est possible, mais Haydn est plus bonhomme. Croyez-le, la simplicité dans les arts passe moins vite que la grandeur, quand elle est trop tourmentée. L'école de Beethoven, qui a produit Weber et Meyerbeer, sera oubliée, qu'on chantera encore quelque refrain de Grétry. Ne riez pas ; Haydn a pour lui cette abondance, ce calme, cette simplicité qui sont le signe des grands

génies ; tout coule de source chez lui ; on ne sent rien de pénible ni de travaillé ; il fait passer dans l'âme de ceux qui l'écoutent la tranquillité et le bonheur qu'il avait dans le cœur. Croyez-vous que ce ne sont pas là d'immenses avantages? Moi je ne saurais trop les admirer. Au contraire, pour peu que vous ayez l'esprit un tant soit peu maladif ou chagrin, vous reviendrez, au sortir de l'audition des derniers quatuors de Beethoven, impressionné plus névralgiquement qu'avant ; vos inquiétudes seront accrues ; la musique ne remplira pas son rôle d'ange mystérieux qui vous enlève sur ses ailes et vous transporte dans des mondes inconnus de félicité ; mais vous aurez voyagé sur le dos du dieu des enfers, qui vous fera voir de grands pays désolés, chargés de brouillards épais, et vous vous ressentirez toute la journée de ces sensations. Vous parlez de grandeur, Haydn ne trouve-t-il pas la grandeur? On dirait vraiment, James, que vous ne connaissez ni ses symphonies, ni ses oratorios, ni ses adagios si pleins de belles phrases larges et puissantes. — Cela indique, dit Valentin, que les esprits mélancoliques n'ont pas besoin de redoubler leur mélancolie en écoutant Beethoven, et que le meilleur remède à leur indiquer est de jouer Haydn; tandis que les gens sains de corps et d'esprit peuvent goûter sans inquiétude les inspirations de Beethoven. — Précisément, dit Sylvestre, tu as parfaitement résumé la question ; et il se pourrait que la différence d'opinion entre James et moi vînt de la dif-

férence de nos tempéraments réciproques ; ainsi dans la façon de comprendre les arts la physiologie expliquerait beaucoup. J'ai peut-être été un peu loin dans mon appréciation de Beethoven, mais j'avoue qu'il me rend rarement heureux ; or, comme nous faisons de la musique pour notre plaisir et pour nous défatiguer, je lui préfère Haydn et Mozart, et avant tout Haydn. Un bon quatuor d'Haydn ! mais c'est le bonheur domestique, la franchise, une douce gaiété, de petites farces en famille. Quoi que vous en disiez, l'art qui fera oublier aux hommes l'amertume de la vie sera toujours le premier des arts. Nous vivons perpétuellement dans les soucis, dans les maladies, dans la crainte de l'avenir, et nous allons retomber dans des imaginations fiévreuses, bizarres, de parti pris, qui loin de nous faire oublier la tourmente du présent, nous créent de nouvelles angoisses. Tenez, dernièrement j'étais préoccupé et je ne pouvais chasser de mon esprit certaines tristesses que la lutte de la société nous donne ; j'aurais voulu ne pas être seul, car plus je m'entretenais avec moi-même et plus je creusais mon chagrin. J'entre dans un théâtre du boulevard où on jouait le *Dîner de Madelon.* Les acteurs étaient très-médiocres, et cependant ils me causèrent un des plus grands plaisirs de ma vie. Tous mes soucis s'envolèrent dès le premier couplet :

Eh ! bonjour, l'ami Vincent,
La santé comment va-t-elle ?

Jamais aucune poésie ni aucune mélodie ne me sem-

blèrent aussi fraîches que ce pont-neuf. Rien de plus simple que l'intrigue de cette pièce ; mais il y a au fond un sentiment d'amitié de célibataire pour sa gouvernante ; les tendres *surprises* que la jolie bonne prépare pour son maître sont tellement dans la nature des relations qui existent entre un vieux garçon et sa gouvernante, qu'en y réfléchissant il n'y a pas lieu de s'étonner que la pièce de Désaugiers compte au moins trente années au théâtre, quand les grandes et superbes machines de nos dramaturges semblent ridicules six mois après leur naissance. Je ne me fais pas vieux et je ne dis pas que tout était pour le mieux dans le passé, mais la bonhomie de quelques auteurs de la restauration valait bien nos pompeuses théories. D'ailleurs, à quoi attribuer leur durée?

Comment expliquer le succès de Béranger, sinon qu'il y a dans certaines de ses chansons, celle par exemple : « *Vous vieillirez, ô ma belle maîtresse !* » un sentiment profond d'amitié qui les a conservées. Quand on est très-jeune, on se moque de ces œuvres parce qu'on ne les comprend pas, on se laisse prendre aux rhéteurs qui vous apprennent à n'admirer que la forme, et un jour on s'aperçoit qu'il n'y a ni conviction ni sincérité sous ces beaux vêtements galonnés d'or et d'argent, semés de pierreries à profusion, et on en revient aux admirations de la foule qui ne se trompe guère. Ainsi Meyerbeer a fait pâlir un moment Rossini. Eh bien ! James, quand vous serez fatigué des fracas de

l'orchestre, quand la musique dramatique vous aura bien brisé, allez entendre le *Barbier de Séville*, même chanté par les plus médiocres chanteurs de Paris, et vous en reviendrez gai et souriant, heureux d'avoir vu se développer devant vous les feuillets roses du livre de l'amour et de la jeunesse. — J'avoue que Sylvestre a un peu raison, dit Valentin, et si James le veut, nous allons jouer un quatuor de Haydn. — Je ne demande pas mieux. »

Comme ils étaient en train de déchiffrer Haydn, M. Colisée entra, aussi bien peigné que par le passé. Quoiqu'il eût souffert de l'impertinence faite par Valentin au coiffeur, il n'avait osé s'en fâcher ouvertement, et de temps en temps il assistait aux quatuors. La conversation s'engagea entre Violette et M. Colisée, et de petits rires de Violette amenèrent des *chut* de Valentin, qui s'indignait d'entendre chuchoter pendant le quatuor. Justement ce jour-là Valentin n'était pas disposé à une attention profonde ; il oublia de compter ses pauses, et embrouilla ses camarades à tel point qu'il fallut recommencer plusieurs fois. La figure de Sylvestre se contractait, ses lèvres se pinçaient, car pour ceux qui sentent vivement, une mauvaise exécution musicale cause des souffrances intérieures dont on ne pourrait donner l'idée avec des comparaisons de souffrances physiques ou morales. Aussi Sylvestre ne pouvait-il entendre sans crises violentes ces chanteuses dont la voix sort avec peine, qui grimacent

leurs figures pour donner une note élevée, qu'on tremble de voir manquer une roulade et qui font passer chez leurs auditeurs une moitié de leur travail. « Tu ne fais réellement pas attention, Valentin, s'écria Sylvestre, et James ne me paraît pas comprendre une note de cette musique. Comment! vous ne sentez pas que le second violon doit jouer son thème assez fort, lequel thème est recouvert des capricieuses fantaisies du premier violon? Il n'y a que Catelina qui ait bien dit sa partie: le reste est affreux. Pour jouer ainsi Haydn, il vaut mieux se taire. Valentin a la rage d'accompagner fort quand il entend jouer fort à côté de lui. Mais, mon cher, tu n'as pas à t'inquiéter de ce que font tes camarades, regarde attentivement ta partie et sois modeste. — Cette musique n'est pas bien, dit M. Colisée.— Vous trouvez? dit Sylvestre d'un ton furieux, en haussant les épaules. — Elle me plaît moins que celle de la dernière fois, continua M. Colisée en se regardant dans la glace. — Il me prend des envies de lui jeter mon instrument par la tête, dit Sylvestre à James. Nous allons recommencer, s'il vous plaît, dit-il. » Et les quatre amis, dominés par la colère inquiète qui paraissait dans les moindres mouvements de Sylvestre, se remirent à leurs pupitres.

La première reprise de l'adagio était à peine terminée que Sylvestre frappa d'un coup violent son archet contre le pupitre. — C'est assez, dit-il en devenant tellement pâle que ses camarades s'arrêtèrent

brusquement. — On ne peut pas faire de musique de la sorte, dit-il. » Valentin, qui avait compris que la conversation de Violette et de M. Colisée mettait en fureur son ami, lança un coup d'œil de reproche à Violette. « Qu'est-ce qui te prend aujourd'hui, dit-il, de bavarder de la sorte? Tu sais pourtant que je n'aime pas à entendre causer. Passe dans l'autre chambre, si tu as envie de rire; mais je t'avertis que cela ne me convient pas. » La jeune fille rougit considérablement. « Allons, continuons, dit Valentin. — Attends un moment, dit Sylvestre, je tremble un peu, j'ai mal aux nerfs, cette colère m'a émotionné trop vivement. » M. Colisée, qui pressentait qu'il était cause en partie de l'orage, profita de ce moment de suspension pour prendre congé de Valentin; mais aussitôt sa sortie, Sylvestre éclata. « Pourquoi nous amènes-tu des gens pareils? dit-il à Valentin; non-seulement ils sont désagréables, mais ils causent encore. — Oh! dit Valentin, il a reçu une fameuse leçon, et il est présumable qu'il ne reviendra pas. Si par hasard il revenait, il n'ouvrirait pas la bouche. — Quand même, dit Sylvestre; mais sa présence m'agace, son aspect m'irrite. Pour faire de la musique il faut un milieu sympathique, autrement on se sent influencé soi-même par la nullité des gens qui vous entourent. Quand j'entends ces êtres-là dire: *C'est charmant*, à tort et à travers, je souffre parce que je vois qu'ils ne comprennent pas. Ce sont des quadrilles et des polkas qu'il serait bon de

leur jouer; alors ils seraient aux anges; mais comme nous ne nous réunissons pas pour faire de la musique de danse, nous ne pouvons que leur être désagréables. Le quatuor est une chose tellement intime qu'il ne devrait être permis à personne d'y assister: ce sont quatre gourmands ayant les mêmes goûts, les mêmes sensations, qui se réunissent et qui se donnent des indigestions de musique. Y a-t-il donc un grand plaisir à regarder trois heures quatre gastronomes qui goûtent aux mets les plus fins et qui ne vous en offrent pas? D'ailleurs nous ne sommes pas assez forts pour inviter les gens à venir nous entendre.

— On ne les invite pas, dit Valentin. — Qu'importe! ils viennent ici pour s'amuser et ils ne s'amusent pas. Moi je sens qu'ils s'ennuient, je n'ai pas besoin de les regarder; leur ennui plane dans la salle et passe dans mon esprit. — Tant pis pour eux s'ils s'ennuient, dit James. — Vous ne me comprenez pas, James; eux ne m'intéressent pas, et je me soucierais fort peu de leur ennui si je n'en étais pas affecté moi-même par contre-coup. Si nous avons à étudier un morceau très-difficile, je n'ose pas devant quelqu'un, car je sais par expérience combien l'analyse d'une œuvre est pénible à entendre. Nous sommes donc obligés, quand il nous arrive une visite, de faire une politesse, de jouer ce que nous savons le mieux; alors nous ne sommes plus libres, nous ne nous appartenons plus, nous faisons de la musique pour le public, et ce n'est pas là notre but. »

## VII

Huit jours après, James entra chez Valentin, chargé d'une énorme liasse de papiers : « Ah ! te voilà, dit Valentin, nous ne comptions plus sur toi. Sylvestre s'est décidé à chercher un autre violon. — Et j'ai trouvé, dit Sylvestre, un jeune homme qui paraît très-doux et qui a l'air de bien comprendre la musique. — Vous êtes aimable, dit James, je vous apporte des trésors et vous songez à me remplacer. — James, vous n'aimez pas la musique, reprit Valentin ; nous sommes trois dévoués, il n'y a que vous qui vous fassiez constamment prier ; tantôt vous allez dîner en ville, tantôt au spectacle, et vous ne faites pas attention que vous manquez à trois de vos amis à la fois. — La musique ne semble pas vous intéresser, reprit Sylvestre ; vous jouez votre partie d'un air distrait, quelquefois en bâillant. Est-ce parce que vous êtes humilié d'être second violon ? Alors permettez-moi de vous dire, James, que vous n'avez pas l'intelligence du quatuor. Il n'y a pas de position inférieure dans le quatuor : chaque instrument concourt tellement à l'ensemble, qu'en enlevant le plus modeste, un vide affreux se ferait sentir. Sans doute le rôle du second violon est modeste, il est plus souvent l'écho de la voix ; mais n'a-t-il pas l'honneur de répondre au premier violon, de même que l'alto répond au violoncelle ? Ne s'associe-t-il pas aux entreprises de son chef qui lui laisse de temps en

temps une part de soleil? Un second violon peut toujours montrer du talent dans ses réponses; les occasions ne lui manquent pas de déployer du feu, de la verve; en supposant qu'il ne se trouve pas d'auditeur pour le complimenter sur la belle exécution d'un trait, ses camarades ne l'ignorent pas, et il trouve dans sa conscience satisfaite une récompense due à ses efforts. — Mais c'est un cours que vous me faites là, Sylvestre, s'écria James. — Croyez-vous qu'on en dise autant au Conservatoire ? — Vous me supposez donc plein d'un détestable orgueil? — J'ai seulement voulu, dit Sylvestre, vous montrer quelle estime j'ai pour les humbles positions. — Quant à mon ennui de la musique, dit James, jugez-en. » Alors il déficela sa liasse de papiers, et aussitôt des cris de joie se firent entendre à l'aspect de belles gravures sur cuivre qui ornaient la première page d'anciens quatuors que James apportait. — Voilà du Fiorillo, disait James. » Chacun sautait avec avidité sur les cahiers. « Des Romberg. — Oh ! c'est curieux. — Des Lickl. — Je ne connais pas celui-ci, disait Valentin. — Des Spohr. — Musique difficile, s'écria Sylvestre. — Dites encore que je n'aime pas la musique. — En voilà au moins pour huit séances à lire, dit Catelina. — Est-ce que vous avez payé cette musique cher? — C'est toute une histoire, dit James. — Nous n'avons pas le temps de causer, dit Valentin ; mettons-nous vite en train. »

Les richesses étaient si grandes que les amis se trou-

vaient embarrassés ; les uns voulaient commencer par Romberg, les autres par Spohr ; chacun feuilletait la musique, s'intéressant d'avance à sa partie et cherchant à découvrir dans le dessin des notes la beauté des morceaux inconnus. Il fut enfin convenu qu'on jouerait un fragment de chacun des différents maîtres, ainsi que les gourmets qui veulent goûter à tous les plats. Une vive curiosité s'était emparée des quatre musiciens, et ils jouèrent leurs quatuors ce soir-là avec une ardeur nouvelle ; la musique qu'avait apportée James n'était pas de premier ordre et ne pouvait se comparer aux œuvres des trois grands maîtres allemands. Mais elle n'en était que plus curieuse par la comparaison. Après avoir étudié ces quatuors de maîtres inférieurs, on comprenait mieux le génie domestique d'Haydn, les sensations amoureuses de Mozart et les puissantes inquiétudes de Beethoven. Les quatre amis se donnèrent presque une indigestion de musique, dans leur avidité de connaître du nouveau, et ils ne songèrent à se reposer qu'après avoir déchiffré trois quatuors.

« Combien croyez-vous que cette collection m'ait coûté ? demanda James. Cinq francs. Vingts quatuors pour cinq francs ! — Tu te moques de nous, dit Sylvestre ; je connais tous les marchands de musique de Paris, et jamais je n'ai trouvé de pareil marché. — Moi, je passe mon temps, dit Valentin, à courir les culs-de-sac, les impasses, les marchands d'habits, les épiciers, et je suis complétement de l'avis de Sylvestre.

— Ah ! vous ne me croyez pas, dit James, eh bien ! je vous y mènerai. — Où se trouve votre marchand? demanda Catelina. — Vous connaissez bien la Halle au blé ; du côté de la rue qui mène à la Poste se trouve une marchande de beurre, c'est là qu'est le trésor. Cette femme-là, si elle le voulait, pourrait s'établir éditeur de musique ; on est capable de la nommer un jour conservateur à la bibliothèque du Conservatoire, car elle a un musée d'ancienne musique. Elle en a des piles énormes jusqu'au plafond dans une arrière-boutique ; il y a des ruelles entre les ballots de musique.

— Vraiment ! s'écrièrent les amis. — Et en ordre ? demanda Sylvestre. — S'il n'était pas si tard, dit Valentin, j'y courrais. Je n'en dormirai pas, j'ai envie d'aller réveiller ta marchande de beurre. — J'ai eu une espèce de vision, dit James, quand je suis entré dans son arrière-boutique, car je ne m'y attendais pas ; je passais par là et j'aperçois cette marchande qui pesait du beurre et qui l'enveloppait dans une feuille de musique. Je regarde plus attentivement et je vois près d'elle, sur la banquette du comptoir, une assez forte pile de musique. J'entre et je lui demande si, par hasard, elle vendrait de vieille musique. Trois sous la livre, me répond-elle : voyez dans l'arrière-boutique. J'étais aussi saisi qu'Ali-Baba quand il entra dans la caverne des quarante voleurs ; toutes ces partitions bien rangées me faisaient plus d'effet que des bijoux et des pierres précieuses. Et avec cela l'ordre le plus parfait.

De tout temps il y a eu des épiciers qui vendaient de la musique au poids, mais de la musique dépareillée, et la plupart du temps sans valeur. Là, au contraire, un ordre sévère et une propreté de bibliophile régnaient dans cette arrière-boutique. J'ai acheté sans choisir, mais il m'a semblé voir des partitions de Gluck. — De Gluck ! s'écria Valentin, je vais me ruiner. — Non, dit James, il y a tant à choisir qu'on ne sait plus quoi acheter finalement. J'ai pris au hasard, et je continuerai de même. — Où cette fruitière achète-t-elle tant de musique ? demanda Catelina. — Dans les ventes, à ce qu'elle m'a dit. Ainsi tout ce que j'ai apporté provient d'un nommé Koreff, car son nom est écrit sur la première page. — Koreff ! s'écria Sylvestre d'un ton surpris, le fameux Koreff ! — Vous le connaissez ? demanda James. — Oui, c'était un médecin allemand, il est mort dernièrement. — Un médecin ! dit James ; je comprends maintenant la singulière lettre que j'ai trouvée dans un des trios que j'ai achetés ; je me suis beaucoup amusé en la lisant, et à elle seule elle vaut l'argent que j'ai donné à la marchande de beurre. — Pourquoi ne l'avez-vous pas apportée ? dit Sylvestre. — Je l'ai sur moi, dans mon portefeuille ; mais dites-moi ce qu'était-ce Koreff. — Un médecin très-spirituel, dit Sylvestre, que tout Paris a connu et qui était bien le plus singulier personnage du monde parisien. Il arriva d'Allemagne en apportant l'acupuncture et mit à la

mode ce traitement dont on ne se sert plus aujourd'hui. — Je n'ai jamais entendu parler de cette drogue, dit Valentin. — L'acupuncture n'est pas une drogue, dit Sylvestre. — Dame, elle a un nom de drogue ; qu'est-ce alors ? — Koreff avait rapporté des aiguilles d'une forme particulière qu'il disait tirer de la Chine et qu'il enfonçait dans le corps de ses malades à la moindre indisposition ; les femmes nerveuses se laissèrent prendre à ce merveilleux remède qui devait leur enlever immédiatement migraines et maux de nerfs. On vit alors de jeunes dames se promener sur les boulevards la tête couverte de jolies épingles d'or enfoncées dans la peau, et l'acupuncture devint à la mode. Koreff prétendait qu'au moment de l'introduction de l'aiguille dans le corps, une sorte d'étincelle électrique sillonnait les tissus voisins, et que l'aiguille était elle-même agitée de frémissements fébrilaires. L'acupuncture ressemblait à toutes les nouvelles médecines ; elle guérissait généralement d'une grande quantité de maladies. Les goutteux se livrèrent à l'acupuncture Koreff, et certains hommes affectés de rhumatismes ressemblaient après sa visite à une pelotte d'aiguilles. Ce n'était pas Koreff qui avait inventé ce moyen de guérison, mais il était oublié depuis longtemps, et vers 1826 on parla de cette étrange nouveauté, comme du magnétisme à l'époque de Mesmer. Koreff avait beaucoup d'avantages pour réussir à Paris : il était spirituel, Allemand et porteur d'une figure singulière.

Sa qualité d'ami d'Hoffmann lui servit encore plus, car il réalisait en sa personne ces types grotesques que le conteur berlinois a caressés avec tant d'amour. Bizarre par son extérieur, bizarre par sa médecine, Koreff devint immédiatement à la mode. Étant Allemand, il est au moins présumable que la musique achetée par James chez la marchande de beurre provient de sa vente : du reste, la lettre doit donner quelques détails.

— Voici la lettre, dit James ; elle est adressée à M. le docteur Koreff, rue Neuve-Saint-Augustin, à Paris. Valentin, laisse un peu tranquille le piano. « Monsieur, j'ai appris, par quelques-uns de mes camarades de l'orchestre, qne vous les aviez traités avec beaucoup de soin. Je suis pris d'une singulière maladie nerveuse qui m'est venue du jour où une souris s'est introduite dans ma flûte. — Une souris dans une flûte? s'écria Valentin, c'est une plaisanterie. — La lettre est très-sérieuse, vous allez voir, dit James en continuant : « L'orchestre venait de terminer l'ouverture du ballet des Pirates, lorsque j'entends un singulier grattement dans ma flûte. Je crus d'abord qu'une mouche avait pu passer par un des trous et je soufflai dans l'embouchure ; le bruit se calma, je pus continuer à accompagner le ballet. Vers le milieu de l'introduction du second acte, un grand remue-ménage se produisit dans l'intérieur de la flûte ; il me semblait qu'un être vivant s'y roulait comme un écureuil dans sa cage. Je fus pris d'une certaine pâleur à tel point que Chrétien

Urhan, l'alto solo, mon voisin, me demanda si j'allais me trouver mal. Je ne sais pas, lui dis-je, mais quelqu'un aura touché à ma flûte pendant l'entr'acte. Nous avons des camarades qui passent leur temps à voler l'argent de l'administration, car non-seulement ils ne font pas deux notes dans leurs soirées, mais ils empêchent leurs voisins de jouer tranquillement leurs parties.

« Les galopins du Conservatoire qui mettent du savon aux archets de leur camarade de pupitre, sont encore les moins dangereux. Urhan répondit qu'il était resté à sa place comme de coutume et qu'il n'avait remarqué personne toucher à l'instrument. J'étais dans un grand embarras, ma qualité de flûtiste solo m'empêchait de démonter ma flûte et d'examiner ce qu'il pouvait y avoir de mystérieux dans le bois. Je ne tenais la flûte qu'avec répugnance, car elle s'agitait imperceptiblement entre mes doigts, et la répugnance m'empêchait de coller mes lèvres à l'embouchure. Cependant je repris le dessus et je souris du tour qu'on avait pu me jouer : sans doute on avait introduit un toton particulier qui occasionnait ce bruissement et ce mouvement. Je secouai ma flûte, regardant avec attention si rien n'en sortait. Puis je pensai qu'une fissure avait pu se déclarer dans le bois, que l'humidité y était entrée et produisait ce bruit singulier. La souris resta tranquille, car je n'ai su que beaucoup plus tard que c'était une souris. La représentation se continua et je repris mon calme habituel ;

mais ce n'était que le prélude du mauvais tour que me préparait la souris. A partir de ce jour elle devint d'une exigence insupportable, et m'enleva toute espèce de repos. Quand je commençais à m'animer, ses processions recommençaient dans la flûte qui me tombait d'effroi des mains. J'étais pris d'une sorte de frénésie, passant mon temps à défaire les pièces de la flûte, soufflant dedans de toutes mes forces par chacun des trous, levant les clefs pour m'assurer que la souris n'était pas cachée dessous : cela gênait beaucoup mon service à l'Opéra et mon exécution s'en ressentait. Quelquefois la colère s'emparait de moi et je frappais de mon instrument contre le pupitre, puis je m'arrêtais un moment après, anéanti, le front couvert d'une sueur froide, les cheveux droits sur la tête. Je confiai mes tortures à Chrétien Urhan, mon meilleur ami depuis vingt ans. « Ce n'est pas possible, me dit-il. » Et comme j'insistais : « Nous irons ce soir chez toi à la sortie du spectacle et nous visiterons l'instrument : mais la maudite bête devait être de bien petite race, car ensemble nous ne l'avons jamais pu voir ; quant à moi, j'étais certain d'avoir vu de temps en temps passer sa queue par un des trous, une petite queue frétillante qui avait l'air de se moquer de moi. Il n'y avait pas à en douter ; aussi bien quelquefois dans la boîte trouvé-je de petits points noirs qui ne pouvaient être que les déjections de la bête. Urhan me disait : Comment peux-tu croire qu'une souris est dans ta

flûte : de quoi vivrait-elle? » C'était bien simple; elle se nourrissait de musique, elle en vivait. Peut-être même sa petite queue dont j'apercevais l'extrémité par un des trous, témoignait-elle des jouissances qui animaient le corps de la souris; je suis presque fondé à baser cette opinion sur ce qu'un chant de flûte terminé, la queue disparaissait et la souris restait tranquille, peut-être accablée de la somme de sensations qu'elle avait ressenties et qui lui suffisaient pour ce jour-là. Cependant Urhan secouait la tête et me regardait d'un air peiné. Allons, pensais-je, voilà mon meilleur ami qui va me croire fou, car les hommes, aussitôt qu'un fait dépasse leur imagination ou n'est pas assez palpable au toucher, assez visible pour leurs faibles yeux, vous déclarent aliéné, sans prendre garde à l'isolement qu'un pareil titre vous crée aussitôt dans le monde parisien. Le doute venait m'assaillir en même temps. Peut-être suis-je fou, pensais-je; ton meilleur ami te regarde d'un œil inquiet, soupire, gémit quand il croit que tu ne t'en aperçois pas; tu es fou, il faut que cela soit. Et je cherchai à me démontrer à moi-même que je n'étais pas fou. J'ai eu de tout temps horreur des mathématiques; j'achetai un livre de géométrie et je me dis : Si tu parviens à comprendre ce livre de géométrie, si tu résous un problème, bien certainement la souris est dans ta flûte. Car mon cerveau pouvant encore s'appliquer à des matières ardues, témoignera qu'il est sain et complet; si le cerveau

est sain, il ne peut me faire admettre des visions telles que celle de la souris. »

— Il ne raisonne pas mal pour une flûte de l'Opéra, dit Sylvestre en interrompant James; mais, de même que l'homme a deux poumons, il a deux cerveaux. On voit des gens vivre avec un seul poumon, tandis que l'autre est détérioré; de même une partie du cerveau peut être saine et suivre un raisonnement, et l'autre errer dans le pays des diables bleus. Voilà pourquoi les fous sont souvent très-sages sur beaucoup de questions, et puis quand ils arrivent aux souris qui se promènent dans des flûtes, il n'y a plus d'hommes. — Je continue, dit James, et je vous prie, toutes sensées qu'elles soient, de ne faire vos réflexions qu'après. Vous jugez tout de suite ce pauvre homme sans l'avoir entendu. Laissez-le expliquer son affaire : « Ayant donc, après beaucoup de fatigues, étudié la moitié des éléments de géométrie, je devins plus tranquille, mais j'avais toujours un morceau de craie dans ma poche, et quand, à l'Opéra, la souris me tracassait, je combattais le trouble dans lequel elle me jetait par une petite figure de géométrie que je dessinais sur le bois du pupitre, et la solution d'un problème me garantissait la sanité de mon esprit. Urhan continuait à me prendre en pitié, il n'en disait rien, mais je le sentais. Un soir, il m'emmena et me dit : J'ai découvert d'où vient ta souris. — Ah ! ah ! dis-je d'un ton de satisfaction.

— C'est un artifice diabolique que le démon em-

ploie pour te tourmenter. A mon tour je regardai Urhan avec compassion. Vous en aurez sans doute entendu parler, Monsieur. Urhan, dont le prénom est Chrétien, ne pouvait être mieux nommé ; il a toujours été d'une dévotion que l'Opéra n'a fait que développer. Regardé à raison comme le premier alto de l'Europe, Urhan a été tellement sollicité par Habeneck que, bien contre son gré, il est entré à l'Opéra. Il lui fallait vivre d'abord, sa vraie place était dans une église, mais on ne se sert pas d'altos.

Il apprit même la viole et la remit à la mode dans un concert historique; son but était de jouer de la viole à la Madeleine, mais on ne le comprit pas ; la nécessité lui fit contracter un engagement avec l'Opéra, et ce qu'il souffre de jouer de la musique profane serait trop long à vous dire. Pensez, Monsieur, à l'effet que peut produire, sur un catholique fervent, un corps de danseuses qui s'avancent vers la rampe, à deux pas de nous, et qui lèvent leurs jambes horizontalement dans la direction de l'orchestre. Si vous alliez à l'Opéra uniquement pour regarder Urhan, vous le verriez tressaillir aussitôt que commence la musique du ballet; il détourne un peu son tabouret, pas autant qu'il le voudrait cependant, car il ne peut quitter de l'œil M. Habeneck, et il gémit des atteintes que donnent à la chair ces danses voluptueuses. Il plaint les directeurs, il plaint les spectateurs, car il se dit que tout ce monde est damné. Enfin il joue de l'alto à l'Opéra

avec la répugnance que pouvait avoir jadis un jeune garçon à succéder au bourreau son père. J'aide de mon talent, me disait-il, à l'accomplissement de ces péchés. Je suis un des musiciens de la suite du démon quand je devrais être de ceux qui faisaient danser devant l'arche sainte. Aussi, Monsieur, Urhan sera toute sa vie dans l'enfer, s'il reste à l'Opéra. C'est surtout quand la fièvre des bals masqués s'empara de nouveau de Paris que mon pauvre ami Chrétien souffrit de nouvelles tortures: obligé par son engagement de faire partie de l'orchestre des bals, il ne vivait plus, et il y serait mort de chagrin si, pendant l'intervalle des danses, il n'eût rasséréné son âme par la lecture d'une Bible de petit format qu'il avait toujours en poche et qu'il posait sur son pupitre. Il trouva un matin un correctif: c'était de composer des quadrilles religieux. Mais, à cette époque, on inventait des moyens si bizarres de musique de danse, tels que coups de pistolet, et emploi des moyens les plus sauvages, que les orgues proposées par Urhan, et qui devaient, selon lui, faire luire quelques rayons de charité chrétienne dans l'âme des danseurs, furent rejetées avec dérision par le chef d'orchestre. Il y avait cependant une idée: des choristes habillées de blanc auraient chanté des mélodies pieuses accompagnées par l'orgue. Urhan insistait beaucoup pour qu'on essayât seulement une fois. Il pensait qu'une réaction salutaire s'opérerait dans l'esprit de ces fous qui entrent au bal gorgés de

viandes et de liqueurs, et que les âmes qui conservaient encore une étincelle du feu divin sentiraient les funestes effets de la corruption et se sauveraient du bal, laissant livrés au délire des sens ceux complétement abrutis. Voilà mon ami Urhan, et vous comprenez, Monsieur, par quelle série d'idées il niait la présence de la souris dans ma flûte, attribuant mon trouble aux tentations du démon. Tu es puni, me disait-il, d'avoir coopéré à ces maudits spectacles; tu es justement frappé, le diable s'est emparé de toi comme il s'emparera un à un de tous nos camarades. Songe à te repentir. Je lui répondis que je faisais mon métier honnêtement, que sans doute jusque-là je n'avais pas partagé son aversion pour les danses, mais que je ne prenais pas de plaisir à regarder les danseuses; que l'abus et la fréquence de ces représentations me chassaient toute curiosité, et que j'avais toujours rêvé un intérieur tranquille avec une femme et des enfants; que si j'étais resté jusqu'alors célibataire, le manque de relations seul m'avait empêché de trouver une personne honnête qui voulût bien s'associer à ma destinée. Songes-tu à accomplir tes devoirs religieux? me dit-il. Il est vrai que depuis mon enfance j'étais resté sans entrer à l'église, excepté les jours de grand'messes en musique. Alors Urhan me dit que le meilleur moyen de chasser la souris était d'aller aux offices, de me confesser et de revenir aux sentiments que j'avais puisés dans le baptême. Il se faisait mon

directeur de conscience, me prêchait et me tenait quelquefois quatre heures par jour dans de pieuses conversations. La géométrie lui parut un moyen inefficace, et j'abandonnai mes problèmes. Malgré tout, Monsieur, la souris ne quitta pas ma flûte. Je perdis l'espérance; Urhan me fit jeûner et passer des nuits en prière. A partir de ce moment, je fus pris d'une maladie nerveuse qui me passa dans les doigts et qui m'empêcha de jouer de la flûte. M. Habeneck a bien voulu me faire accorder un congé de trois mois, je ne sens pas de mieux depuis quinze jours que je me repose, et je viens vous prier de me donner une consultation, confiant dans la renommée de célèbre praticien qui vous est acquise. »

James s'arrêta. « Est-ce tout? demanda Sylvestre. — Oui. — J'aurais voulu connaître la suite, dit Valentin. — Cependant il y a en marge, dit James, quelques mots d'une autre écriture et d'une autre encre que le corps de la lettre; il est présumable que ces mots sont de la main du docteur Koreff. Voyez: « Le malade devra jouer pendant un mois sur une flûte en racine de guimauve. » — Une flûte en guimauve! s'écria Sylvestre, il n'est pas possible que Koreff se soit permis une semblable facétie. — Ah! dit Valentin, nous avons perdu notre soirée à entendre des extravagances : l'acupuncture, les souris dans les flûtes, les quadrilles religieux, les instruments en racine de guimauve. J'aurais préféré jouer un quatuor de plus. »

Octobre 1854.

# LES RAGOTINS

## I

### Propos de bourgeois.

On se dit bientôt dans tout Château-Thierry que les comédiens allaient venir donner des représentations. Sur la grande place, les gros personnages du pays discutaient, car c'était là un événement extraordinaire.

— Voyons, disait l'un, est-ce bien certain?

— Sans aucun doute; M. Meynandier l'a lu dans l'*Argus*.

— Ah! si M. Meynandier l'a lu dans l'*Argus*...

— L'*Argus* est un journal bien informé, à ce que prétendent ces messieurs Marteau.

— Connaît-on le tableau de la troupe?

— Si c'était celle du premier arrondissement, on la dit composée de sujets fort capables.

— Tenez, voici M. Ponceau qui sort de la mairie et qui pourra nous en apprendre plus que personne.

M. Ponceau était le secrétaire de la mairie de Château-

Thierry, une fonction importante des petites villes. Quoique âgé de quarante ans, il s'habillait en amoureux du théâtre de Madame: habit noir pincé, pantalon de nankin, chapeau gris, escarpins découverts et conserves en vermeil. Il avait à la main une *badine*.

M. Ponceau, pénétré de ses importantes fonctions, prétendait qu'il menait la mairie; il avait des allures de sous-préfet et passait dans la ville pour un homme *qui aime qu'on le regarde*. Aussi, voyant sur la place un groupe qui semblait l'attendre avec impatience, il ralentit le pas pour attirer la curiosité de ses concitoyens.

— Bonjour, monsieur Ponceau; comment va-t-on chez vous?

— Mes compliments à monsieur Ponceau.

— Je vous la présente, monsieur Ponceau.

Ces salutations et d'autres peuvent donner une idée du respect qu'on avait pour le secrétaire de la mairie, qui répondit tout simplement en badinant avec sa badine:

— Merci bien, messieurs, je vais comme le temps.

Après ces cérémonies, la question à l'ordre du jour fut entamée.

— Messieurs, dit le secrétaire de la mairie, je ne devrais peut-être pas livrer les secrets de l'administration, mais votre discrétion m'est connue; je puis donc dire aux hommes honorables qui m'entourent que la troupe dramatique, actuellement à Soissons, est celle

du second arrondissement théâtral; le directeur qui tient le privilége se nomme Saint-Victor.

L'assemblée ne put contenir un *Ah!* de curiosité presque satisfaite.

— Pardon de mon indiscrétion, monsieur Ponceau, dit un des curieux, pourriez-vous nous donner la composition de la troupe?

— Volontiers, messieurs; je crois avoir sur moi la lettre d'avis qu'adresse M. Saint-Victor à l'administration.

— Eh ! voici M. Marteau qui vient de ce côté !

— Est-ce M. Marteau-Grénat? dit le secrétaire de la mairie en clignant de l'œil.

— Non, monsieur Ponceau, c'est Marteau-Isidore.

— Tant mieux ! Pour rien au monde je n'eusse voulu souffler le moindre mot ayant rapport à l'administration devant M. Marteau-Grénat.

— Oui, il est trop bavard, mais on peut se fier à Marteau-Isidore.

Il arrive souvent, dans les petites villes, que des parents portant le même nom exercent un commerce quelconque ; d'où l'usage de doubler leurs noms, soit d'un sobriquet, soit d'un nom de baptême, soit du nom de la femme. C'est ce qui fait que les frères Marteau, ayant tenu, l'un le commerce de draperies, l'autre le commerce de quincaillerie, étaient désignés: l'aîné sous le nom de Marteau-Grénat (il avait épousé une demoiselle Grénat) ; le second, sous le nom de Mar-

teau-Isidore, en raison de son prénom baptismal. Quand les deux frères se furent retirés du commerce, leurs concitoyens continuèrent à les appeler comme par le passé; cependant, s'il était question des frères Marteau, on disait *ces messieurs* Marteau.

M. Ponceau, qui craignait M. Marteau-Grénat, homme important, membre du conseil municipal, était loin de se douter que le frère qui arrivait était bien plus à craindre encore.

Marteau-Isidore savait tout ce qui se passait dans Château-Thierry. Il eût pu dire ce qu'on avait mangé le jour même à la table du sous-préfet, le nombre des rendez-vous donnés pour le soir au Bois-Jolyet, les affaires les plus secrètes de Me Honoré, un avoué fin comme trois procureurs; enfin le bourgeois savait tout, mais il ne disait rien, et personne ne se douta des terribles confidences qu'on enterra avec ce gros homme dans son cercueil.

Marteau-Isidore avait plus d'un point de ressemblance avec les avares; il se récréait de ses montagnes de nouvelles, de secrets, de mystères; les pesait, les remuait dans sa cervelle : il en jouissait à lui tout seul, comme l'autre de son or.

Quand le nouvel arrivé eut salué ses connaissances, M. Ponceau lut le tableau de la troupe.

— Nous avons d'abord M. Auguste, jeune premier rôle en tous genres; secundo...

— Monsieur Ponceau, dit le commissaire de police, qui amenait dans le groupe son chapeau à cornes et son écharpe tricolore, on vous attend à la mairie.

— Et qu'on attende ! répondit sèchement le petit secrétaire. Qu'est-ce encore ?

— C'est M. le sous-préfet.

Sans répondre. M. Ponceau se mit à marcher à grands pas, laissant les curieux fort empêchés de connaître les détails promis.

## II

### Arrivée des Ragotins.

A Château-Thierry, la moindre voiture qui s'arrête est un événement : une voiture apporte toujours deux ou trois figures nouvelles, et la province est excessivement friande de nouvelles figures.

Aussi, vers une heure de l'après-midi se forma-t-il un certain noyau de braves gens devant l'hôtel du *Soleil d'Or*, où descend l'entreprise Menesson. L'entreprise Menesson est une façon d'omnibus ruiné qui dessert la route de Soissons à Château-Thierry ; cette patache contient six personnes à l'intérieur, et deux sur la banquette. D'ordinaire elle n'amène guère que trois personnes, mais, ce jour-là, la voiture était pleine, et la bâche regorgeait tellement de paquets, de caisses, de malles, que chacun se dit avec un air de joie non dissimulé :

— Voilà les comédiens !

On courut bien vite au débarquement.

Menesson, le conducteur, descendit de son siége; après lui, un très-maigre jeune homme, qui était serré convulsivement dans une redingote râpée. Les plaisants de la foule se dirent :

— En voilà un qui observe les Quatre-Temps, le jeûne, les vigiles, *tout le diable et son train.*

La seconde *banquette*, un gros homme à sourcils grisonnants, ne pouvait être que le musicien, car il tenait à la main un emblème irrécusable de sa profession, une boîte à violon.

Menesson ouvrit sa voiture, d'où sortirent successivement :

Une dame d'un âge respectable, porteur d'un cabas et d'un chien de petite dimension ; présumablement la duègne.

Un personnage dont la figure avait été horriblement tracassée par la petite vérole.

Une jeune femme dont l'état de grossesse commençait à être visible, et qui pria son camarade Saint-Prix de l'aider à descendre.

Puis Saint-Victor, le directeur ; on n'en pouvait douter à ses façons souveraines, à sa redingote polonaise et au ton qu'il prit à l'endroit de Menesson.

— Allons donc ! Victorine, viens donc, dit-il.

Victorine descendit; c'était une jeune fille de dix-huit ans, pâle, les traits fatigués, qui paraissait l'humble servante du directeur de la troupe.

— Verdelet, passe-moi ma capote, dit-elle.

Verdelet, le nez et les cheveux rouges, qui jouait les *seconds comiques*, apporta la capote.

La troupe, au complet, attendit sous la remise que Menesson eût déballé les malles, dont on lui recommanda bien la préservation ; après quoi, la bande râpée entra dans une des salles du Soleil d'Or.

— *Ma fique*, dit une grosse femme dans le groupe, ce n'est pas qu'ils ont l'air trop *gadrus*, vos comédiens.

— Il faut les voir aux lumières, dit un ami des arts.

— Ah! je crains bien, ajouta une commère, que mes chambres à vingt francs ne seront point encore *étrennées*.

— Avez-vous vu la petite brune? dit Marteau-Isidore à un bourgeois.

— Oui, elle est fort bien. Comment donc son mari l'appelle-t-il?

— Victorine.

— C'est ça même; elle doit bien jouer, celle-là?

— Je vous le dirai après-demain, dit Marteau-Isidore.

— Eh! malin, quand vous l'aurez vue, ça ne sera pas difficile.

## III

### La répétition.

Les comédiens étaient assis, après leur dîner, devant un grand bâtiment de maussade apparence, qui est le théâtre.

— Louis, dit Saint-Victor au chef d'orchestre, as-tu vu nos musiciens ?

— J'ai couru toute l'après-midi... c'est le tonnerre pour les avoir ! Celui-ci est fatigué, la contre-basse est malade, le percepteur, qui joue du violon, craint de se compromettre en venant à l'orchestre.

— Enfin, sur qui comptes-tu ?

— Voilà une clarinette, payé ; un violon, payé ; une flûte payé ; un cornet, payé.

— Ça ne peut pas marcher ainsi, dit Saint-Victor au comble de l'indignation. Je me soucie bien de ta musique, à ce compte-là... Mais tu vois bien que tes musiciens mangeront la recette ! As-tu besoin de clarinettes, de flûtes, de cornets, des tapageurs qui couvrent les voix ? On n'entend pas les couplets. Ah ! s'ils ne coûtaient rien, je te dirais : Amène-moi des trompettes, des trombonnes, une grosse caisse. La musique fait toujours plaisir ; mais il faut songer aussi un peu à nous. Qu'est-ce que vous diriez, si je payais la musique sans vous garder un sou ?

— Nous avons aussi des amateurs, dit Louis.

— A la bonne heure ! j'aime les amateurs.

— C'est que je crains qu'ils ne soient pas forts musiciens.

— Bah ! bah ! ce sont les meilleurs !... Ils ont beaucoup de zèle ! Combien comptons-nous d'amateurs ?

— M. Théodore, un jeune homme de bonne famille, qui joue le violoncelle pas mal, m'a-t-on dit, mais qui n'a jamais fait de musique d'ensemble.

— En voilà un bon! Il ira, il ira!

— Un petit collégien, pour le cor.

— Très-bien! j'aime beaucoup le cor!

— Un vieil amateur, à l'alto.

— Bon! ça va! Un alto, un cor, un violoncelle.

— Et puis le fils du garçon de théâtre, qui joue les timbales; c'est un garçon très-adroit qui a construit lui-même son instrument.

— Ah! bravo! un timbalier, voilà ce qu'il nous fallait. Tu vois bien, Louis, que tu n'étais pas raisonnable avec tes gagistes. A quoi bon tes clarinettes et tes flûtes puisqu'il y aura des timbales! Mais, dans certains pays, je le mettrais sur les affiches, et je ferais des recettes forcées avec ces cinq mots en grandes capitales: IL Y AURA DES TIMBALES! Tiens, je m'humanise, tu garderas les musiciens payés.

— Ça ne peut pas faire de mal, dit le chef d'orchestre.

— Mais nous ne les payerons pas.

— Ils ne viendront pas.

— Ah! tu ne sais rien de rien, dit Saint-Victor; on s'arrange avec eux, on les entortille. Ne peux-tu pas leur dire: « Nous sommes tous artistes... La ville n'est pas bonne pour les recettes... Entre confrères on ne se

dévore pas; si la recette marche, alors, nous verrons... »

— Tu as raison, dit Louis; je verrai à les *coller*... Ah ! voilà notre violoncelle.

Théodore était un jeune homme blond, d'allures timides, quoique distinguées. Il portait son violoncelle sous le bras, les doigts passés entre les cordes et le chevalet. Il rougit beaucoup en traversant le groupe des acteurs.

— Exact à l'appel, Monsieur Théodore, dit Louis; vous êtes le premier arrivé.

Théodore salua sans répondre. L'*alto*, un des amateurs les plus dévoués de la société philharmonique, ne se fit pas attendre. Le timbalier et le petit cor vinrent ensuite. Les musiciens gagés n'arrivaient pas.

— Croient-ils donc qu'on les paye, dit Saint-Victor, pour ne pas venir aux répétitions ?

— Je les ai vus entrer au café de la Comédie, répondit le chef d'orchestre; ils boivent déjà leur cachet. Je vais leur parler.

— N'oublie pas, dit Saint-Victor, de les prévenir; tu sais...

Louis trouva les musiciens attablés; il les prit à part en leur faisant entendre que la caisse était maigrement garnie pour le moment, mais qu'on les dédommagerait plus tard. Clarinette, flûte et violon, gens naïfs et timorés, n'osèrent refuser leur concours.

La salle de spectacle, éclairée par six chandelles ser-

vant à l'orchestre et au souffleur, était encore plus triste à l'intérieur qu'à l'extérieur. Toute la troupe, montée sur les planches, paraissait plus maigre et plus râpée à la lueur incertaine des chandelles.

— Voyons d'abord les *ensembles*, dit Louis, grimpé sur son haut tabouret de chef d'orchestre. Allons, le chœur! Valmont, Célicourt, tout le monde! Il est bien entendu que les personnages qui ne seront pas en scène à la représentation chanteront dans la coulisse. Madame Félix! Où est madame Félix?

— Voilà, mon petit, dit en accourant madame Félix qui était la duègne.

— Je lis quelques paroles avant la ritournelle. dit Saint-Victor; « *C'est bien, mes amis, c'est bieu, modérez vos transports; voici pour boire à ma santé.* » Vous criez alors : « *Vive monseigneur!* » Eh bien! p ꝑsonne ne crie... Fais attention, Célicourt, c'est to qui mène la *figuration*.

— *Vive monseigneur!* cria le chœur.

Le chef d'orchestre entonna la ritournelle sur le violon.

— Diable! dit-il, un solo de hautbois! Et nous n'avons pas de hautbois! Si la clarinette voulait essayer le solo, cela irait aussi bien; comme il s'agit d'une fête villageoise...

La clarinette regarda la partition et essaya timidement de la déchiffrer; mais le résultat ne répondit pas à ses espérances.

— Voyons la flûte, alors, dit Louis; c'est encore un instrument champêtre... Ça va, ça va! Très-bien, la flûte! L'ensemble, messieurs! Les chanteurs, commencez: « *Gloire à monseigneur!* » N'ayez pas peur de faire du bruit!... Bon! Le petit cor, soufflez ferme!

— Une seule observation, dit Saint-Victor après le chœur: je n'entends pas les timbales.

— Les timbales n'ont rien à voir là dedans, dit Louis.

— C'est dommage! Il me semble que les timbales feraient fort bon effet: rien qu'un roulement.

— Si tu y tiens, monsieur fera un roulement... Maintenant, messieurs les amateurs, je vous recommande la plus grande attention. Nous allons répéter le grand air de Victorine: c'est un morceau à effet, un morceau d'opéra.

— Un morceau de roi, dit le comique.

— Mon chéri, dit Saint-Victor à Verdelet, nous n'avons pas le temps de faire des calembours.

— Victorine, dit Louis, soigne bien la mesure. A nous, messieurs. Je bats une mesure d'avance... Surtout, très-piano.

L'orchestre commença. C'étaient des couplets arrangés sur un motif de *Cenerentola*. Victorine, qui remplissait les fonctions de prima-dona, au besoin, chantait cet air d'une façon assez agréable. Tout d'un coup elle s'arrêta.

— Je n'entends pas la basse, dit-elle.

— Ni moi, dit le chef d'orchestre.

Théodore, qui jouait pour la première fois en public, avait jugé prudent de passer sous silence un chant de violoncelle.

— Est-ce que vous ne voyez pas le solo, monsieur Théodore ? dit Louis.

— Pardonnez-moi, répondit le jeune amateur à voix basse, mais...

— Si monsieur voit, dit Victorine, pourquoi ne joue-t-il pas ?

— Allons, messieurs, recommençons.

On reprit le grand air. Au passage de violoncelle, Théodore perdit courage et crut qu'il allait se trouver mal.

— Je ne peux pas chanter ainsi ! s'écria Victorine.

— Cependant rien n'est plus simple, dit le chef d'orchestre en se tournant vers le jeune homme. Écoutez le passage.

Il exécuta la *rentrée* sur le violon.

Théodore était anéanti, les bras pendants, la tête courbée sur son violoncelle. Le rouge lui montait aux joues et son front était humide de sueur.

— C'est que le jeune homme est un peu timide, dit le vieil amateur qui était à l'alto. S'il n'avait pas peur, il jouerait dans la perfection. Du courage, Théodore !

— Je ne pourrai jamais ! dit Théodore.

— Dire qu'il a joué samedi chez moi des quatuors d'Haydn à première vue, reprit l'alto.

Mais ces compliments ne servaient qu'à troubler de plus en plus le jeune musicien.

— Non, dit-il, je ne pourrai pas.

— Que vient-il faire ici alors? dit Victorine à demi-voix. Théodore avait entendu; sans répondre à cette grossièreté, il se leva, renversa un pupitre dans son trouble, et sortit de l'orchestre.

— Ah! Victorine, dit le directeur, on ne se conduit pas ainsi avec des amateurs.

— J'ai eu tort, dit-elle: je cours après lui.

Victorine descendit en toute hâte du théâtre, et trouva dans le corridor Théodore qui s'en allait, blessé d'avoir été humilié devant les musiciens. Elle lui prit les mains.

— Monsieur, dit-elle, vous ne partirez pas!

— Laissez-moi, madame.

— Je suis une bonne fille au fond. Je m'emporte, mais je ne suis pas méchante, monsieur, croyez-le. M'en voulez-vous beaucoup?

Théodore était tout ému. Qu'on pense! Une actrice qui demande pardon, qui serre les mains d'un jeune homme de dix-huit ans.

— Vous ne m'en voulez pas, n'est-il pas vrai? Tenez, réconcilions-nous.

Sans plus attendre, elle sauta au cou de Théodore et elle sentit deux larmes sur les joues du jeune homme.

— Ah! je vous aime mieux comme cela que fâché.

Demain, venez à l'auberge, apportez votre basse ; nous répéterons ensemble le morceau, et tout ira pour le mieux.

Elle lui serra les mains en le quittant. Théodore revint à son pupitre le cœur battant. La musique qu'on étudia jusqu'à la fin de la répétition, et qui était plus que boiteuse, lui sembla mille fois préférable aux symphonies les plus mélodieuses. Qu'est-ce que Beethoven à côté du moindre cotillon qui chante : Je t'aime !

## IV

M. Ponceau se fait voir sous un jour littéraire.

Personne n'entre aux répétitions, à moins qu'une haute position sociale ne lui ouvre les portes du théâtre à deux battants. En sa qualité de secrétaire de la mairie, M. Ponceau jouissait de ce privilége. Il avait amené avec lui Marteau-Isidore, son ami. Tous deux, assis sur une banquette du parterre noyé dans l'ombre, avaient suivi les petits malheurs de Théodore. Quand Victorine était descendue dans le couloir faire ses excuses au jeune homme, Marteau-Isidore s'était levé sournoisement de sa place, et avait écouté le dialogue qui amena la réconciliation.

M. Ponceau était plus qu'un autre intéressé à connaître l'intérieur des coulisses et les petits secrets de théâtre dont les proviciaux se font des montagnes de

scandales. M. Ponceau passait, dans les meilleurs salons de la ville, pour un homme très-spirituel. Aussi l'imprimeur qui publie chaque semaine un petit journal non politique destiné aux insertions judiciaires, ventes, saisies, licitations et autres produits de la chicane, était-il venu jadis supplier M. Ponceau d'accepter la rédaction littéraire de son journal.

Jamais amour-propre littéraire ne fut plus vivement émoustillé que celui du secrétaire de la mairie à cette offre. Jusqu'alors il n'avait produit que des vers de circonstance, des couplets, des poésies de clocher; mais d'être imprimé, M. Ponceau n'avait osé y songer. Il remercia d'abord avec une modestie feinte le propriétaire-gérant du *Foyer, feuille d'annonces, commerciale, agricole et littéraire.* L'imprimeur le supplia tellement, que M. Ponceau consentit, à son corps défendant, dit-il, à donner ses soins à un journal.

Il y avait déjà deux ans que les notaires, les huissiers, qui reçoivent gratuitement le journal à cause de leurs annonces, lisaient chaque semaine des poésies légères, signées : *Théobald le Rimeur, de Château-Thierry.* Le pseudonyme n'est qu'une façon humblement ambitieuse de crier tout haut son vrai nom.

La ville apprit le même jour que Théobald le Rimeur n'était autre que M. Ponceau. On remarqua d'ailleurs que, le soir de l'apparition du *Foyer,* le secrétaire de la mairie s'était promené, porteur d'un habit neuf et d'un sourire mystérieux, un sourire d'auteur.

Cette poésie fut diversement commentée à la soirée du juge de paix. La majorité blâmait, la minorité louait en disant d'un air de conviction :

— Tout le monde n'en ferait pas autant.

Ou bien :

— Je voudrais vous y voir, monsieur.

Ou bien :

— Les beaux vers sont extrêmement rares. Citez-moi beaucoup de bons poëtes aujourd'hui.

A quoi les détracteurs répondaient :

— Ce n'est pas à l'âge de M. Ponceau qu'il faut se mettre à écrire. Il n'est plus de la première jeunesse.

— Et puis, disait un démocrate, M. Ponceau doit songer aux intérêts de la ville avant tout. Que diable! nous ne payons pas des impôts, des octrois exorbitants, des portes et fenêtres, *toute la boutique,* pour que M. le secrétaire de la mairie passe son temps à faire des vers.

Ainsi de suite et avec de nombreuses variantes dan chaque famille.

M. Ponceau n'avoua pas hautement ses poésies, mais il confiait son secret à toutes ses connaissances en recommandant le plus profond mystère.

— Je ne l'avoue qu'à vous seul, disait-il.

Un jour vint, par hasard, une troupe de comédiens prétendus parisiens, sous la direction de M. Hector, se disant sociétaire de la Comédie-Française, et M. Ponceau eut l'ingénieuse idée de troquer sa plume d'aigle

de poëte contre la plume d'oie du critique. Il rendit compte des représentations sous le pseudonyme de *Diogène*. — Dans beaucoup de sous-préfectures, il y a un critique-amateur qui signe Diogène.

Les articles furent généralement trouvés *bien écrits*, le plus grand éloge employé par la province. Une autre troupe vint plus tard ; nouveaux articles critiques, qui, cette fois, valurent à l'écrivain une récompense, du moins le dit-on encore à Château-Thierry. M. Ponceau passa pour avoir des *intrigues* avec toutes les actrices.

Le *monde* n'en fit que meilleur accueil au galant secrétaire : le vrai est que M. Ponceau fréquentait les coulisses et donnait de temps en temps aux actrices un conseil doublé d'une tape sur la joue; mais il resta aussi vertueux que par le passé. Le déluré de la vie théâtrale l'effrayait, et il n'eût jamais osé faire la cour à une comédienne.

Cependant il s'intéressait aux moindres détails de la vie des comédiens, et il était infiniment glorieux de sa position de critique. Les directeurs lui touchaient la main quand il passait au contrôle; les acteurs le saluaient jusqu'à terre quand ils le rencontraient par les rues.

Le soir de l'arrivée de la troupe Saint-Victor, M. Ponceau se coucha très-heureux, en rêvant à ses articles prochains sur les débuts.

## V

### Un ménage d'artistes dramatiques.

A dix heures du matin, Théodore entrait à l'auberge du Soleil d'Or, sa basse sous le bras, en demandant mademoiselle Victorine. On lui indiqua le n° 18. Il frappa.

— Entrez, répondit-on.

Théodore ouvrit la porte.

— Ah ! pardon, dit-il en restant sur le seuil.

Victorine était encore au lit.

— Tiens, c'est vous, monsieur ! Quelle heure est-il donc ? dit-elle en étendant les bras.

Le jeune homme parut très-étonné de l'aspect de la chambre. C'était comme une maison au pillage. Cinq malles fermées étaient groupées dans un angle ; au milieu de la pièce deux malles ouvertes semblaient avoir été fouillées par une bande de voleurs. Des brochures de théâtre, vieilles, neuves, déchirées, raccommodées, gisaient sur une table, sur la cheminée ; un chapeau de soie montait à l'assaut d'un chapeau de velours. Sur la table de nuit, se voyait une pipe et du tabac, près d'une boîte ouverte, où des poignards, des colliers, des bracelets, des couronnes, des décorations, montraient au jour leur clinquant noirci. Enfin une macédoine d'objets d'un accouplement peu naturel

expliquait l'étonnement de Théodore, élevé dans la bourgeoisie par une mère soigneuse.

— Prenez une chaise, dit Victorine. Ah ! reprit-elle en riant, vous êtes un peu surpris de tout ce remue-ménage, nous n'avons pas encore eu le temps de ranger... Otez ce qu'il y a sur cette chaise, mettez-le n'importe où.

Théodore avisa une chaise, veuve par hasard de vêtements.

— Asseyez-vous près du lit. Nous causerons un moment. Vous êtes bien aimable d'être venu... c'est la meilleure preuve que vous m'avez pardonné.

— Oh ! mademoiselle, dit Théodore.

— Il y a bien longtemps qu'on ne m'a pas appelée mademoiselle.

— Vous êtes mariée ?

Victorine soupira. La porte s'ouvrit.

— Je te dérange, ma belle, dit Verdelet en entrant. Ah ! c'est la petite basse, reprit-il en reconnaissant Théodore. Comment vas-tu, Victorine ?

— Et toi ?

— Pas richement. Où est passé Saint-Victor ?

— Il est sorti.

— J'aurais pourtant besoin de le voir, n'ayant pas le bonheur d'être en relation avec les banquiers de ce pays. Figure-toi, Victorine, que la troupe précédente nous a *brûlés*. Crédit est mort dans les auberges. On nous demande partout une semaine d'avance.

— Saint-Victor n'a pas d'argent, dit Victorine.

— Il compte sur la recette de demain, alors. Et si on ne fait rien? En voilà un qui jouerait avec succès le *Directeur dans l'embarras*, sans avoir besoin d'étudier son rôle... Ah! je ris, parce que c'est mon emploi; mais, au fond, le pauvre Verdelet est triste comme la lune.

Théodore écoutait avec étonnement ces mystères de bohême dramatique.

— Autre chose, ma petite, dit Verdelet. Il doit te rester encore quelques bribes d'un certain velours vert splendide dont je me fis jadis un habit de marquis. Le beau velours! Je me rappellerai toujours le succès que j'obtins dans cet habit.

— Serait-ce, dit Victorine, le velours sur lequel tu collas des petites paillettes de papier argenté?

— Celui-là même... Ah! qu'il était beau! Peut-être même trop beau pour un habit de second comique... Enfin, t'en reste-t-il encore? J'ai besoin d'une casquette de chasse dans un vaudeville à poudre; je ferais avec ce velours une bien riche casquette.

— Il m'en reste très-peu, et il est fort éraillé... Cherche dans cette malle.

— Bah! on ne verra pas, le soir... Comment! il est magnifique! Oh! que je te remercie! Au lieu de dîner, je vais bâtir ma casquette. Adieu.

Verdelet, le comique, partit très-heureux d'être entré en possession du velours.

— Il est bien gai, dit Théodore, pour un homme qui ne dînera sans doute pas.

— Nous sommes tous ainsi au théâtre. Nous vivons Dieu sait comme. A Soissons, Saint-Victor, qui n'a pu payer ses acteurs, a répondu pour cinq cents francs de dettes.

— Oh ! s'écria Théodore, moi qui vous croyais si heureux...

— Heureux, nous? Hélas ! vous ne vous doutez guère de l'horrible métier que nous faisons là. Je passe pour être jolie et pour ne pas manquer de talent, eh bien ! il y a deux ans, je n'ai jamais pu me faire engager sur le plus modeste théâtre parisien qu'à des conditions déshonorantes. Dans ce temps-là, je croyais que la jeunesse, la beauté, l'intelligence et l'étude suffisaient pour être reçue dans un théâtre. Ma mère le croyait aussi, la pauvre femme ! Elle travaillait tout le jour pour nous deux ; jamais elle n'aurait consenti à me voir coudre. J'achetais tous les drames de l'Ambigu, de la Porte-Saint-Martin, de la Gaîté, et j'apprenais par cœur les rôles d'héroïnes. Quand ma pauvre mère revenait le soir, je lui déclamais les passages à effet. Elle pleurait, elle était heureuse. « Tu deviendras une grande actrice, disait-elle, tu gagneras beaucoup d'argent. Moi, j'irai dans un petit coin noir, où on ne me verra pas, t'écouter et entendre ce qu'on dit de toi. Quand on t'applaudira, c'est sûr qu'on t'applaudira, j'en serai aux larmes. Ah ! Seigneur, il me

semble que je me vois, est-il possible que je sois la mère de la princesse qui joue là en ce moment? » Les dimanches, à force d'économies, nous allions au théâtre voir les drames en vogue. Ma bonne mère ne perdait pas un mot de la pièce, ni moi non plus, je vous assure. Par exemple, dans les entr'actes, les commentaires allaient leur train. « Cette mademoiselle Clarisse a bien du talent, disait-elle; mais toi, ma fille, tu en auras bien davantage. Tu es plus jeune, plus belle. » Elle poussait ainsi l'enthousiasme à ses dernières limites. Au bout d'un an, je lui avais récité tous les drames et mélodrames connus. « Écoute, me dit ma mère, je fais le ménage d'un jeune homme qui veut jouer aussi la comédie. Ça ne me suffit plus de t'entendre toute seule; je voudrais connaître les réponses. Peut-être que cela te montera, et que tu diras mieux, si c'est possible. » Vous comprenez, Théodore, que c'était là mon plus grand désir. Le jeune homme vint. Il était joli garçon, bien mis; il avait de petites moustaches noires, du linge fin, des *gnoleries* qui séduisent les jeunes filles. » Récite donc *Angèle* à monsieur, dit ma mère. — Quel immense talent vous possédez! s'écria-t-il. Jamais je n'ai vu au théâtre tant de passion, des larmes plus vraies. Ah! mademoiselle, si les directeurs se doutaient de la perle dramatique qui s'étiole dans cette mansarde, ils feraient queue à votre porte. » Je le crus tout bonnement, d'autant plus que son langage de roman me plaisait à la folie, et je lui demandai

comment il fallait faire pour être engagée. « Rien n'est plus facile, mademoiselle, nous devons donner prochainement une représentation entre amis, au théâtre Chantereine. Tous les journalistes, tous les directeurs de Paris, y seront à cause de moi. Voulez-vous débuter ce jour-là, je vous jure qu'un engagement vous attend... »

Midi sonna à la pendule.

— Je bavarde, dit Victorine; dans trois quarts d'heure, je suis forcée d'aller à la répétition. J'ai encore à m'habiller et à chanter avec vous cet air... Ça ira-t-il, aujourd'hui?

— J'ai beaucoup étudié le petit solo, dit Théodore.

— Voyons, prenez votre musique, mettez-la sur une chaise... Je chanterai dans le lit.

Cette fois, Théodore accompagna admirablement. Le violoncelle se marie d'une façon mélancolique avec la voix de femme. Victorine, sans s'en douter, mettait dans son chant plus d'âme que de coutume. Théodore, penché sur son instrument, oubliait la chambre d'hôtel garni, il oubliait l'actrice, il oubliait Saint-Victor, ses fibres se noyaient dans l'harmonie. Il parut sortir d'un rêve quand le morceau fut terminé. Victorine ne pensait plus à son léger costume.

— Eh bien! dit-elle en s'enveloppant pudiquement dans les draps, je n'étais plus à moi.

— Ah! comme vous avez bien chanté! s'écria Théodore.

— Vraiment ? fit-elle en souriant. Mais je vous remercie bien ; jamais un musicien ne m'a accompagnée comme vous. Il m'a semblé que votre violoncelle pleurait.

Après un moment de réflexion :

— Que c'est désagréable de vous quitter ! dit-elle.

— Oh ! oui.

— Nous nous reverrons.

— Vous ne m'avez pas raconté, dit Théodore, la fin de vos débuts au théâtre.

— Venez demain, mon ami, avec votre basse, pour ne pas exciter ...

Elle s'arrêta en hésitant. Théodore écoutait.

— Pour ne pas exciter ?... demanda-t-il.

— Oh ! rien. A demain, n'est-ce pas ?

## VI

### Mystères de province.

Le même jour, Théodore se promenait, seul, le long des bords de la Marne. D'habitude il était mélancolique et rêveur ; mais il paraissait agité, soit qu'il marchât d'une façon inquiète et tourmentée, tantôt à grands pas, tantôt s'arrêtant avec brusquerie à regarder couler la rivière, tranquille et verte.

Il avait dépassé, pour être plus solitaire, l'endroit où les bourgeois de la ville se promènent habituellement ; aussi fut-il étonné et médiocrement content de

rencontrer, étendu sur le gazon, derrière une haie, Marteau-Isidore, qui semblait très-heureux de regarder les nuages.

— Eh bien ! jeune homme, dit le bourgeois, avez-vous été plus heureux aujourd'hui *sur* votre instrument?

Quoique Théodore n'eût jamais eu la moindre relation avec Marteau-Isidore, cette question ne le surprit pas, les personnes âgées ayant, en province, des droits aussi sacrés que ceux des vieillards à Sparte; mais la nature de la question l'inquiéta. On savait donc dans la ville, pensa-t-il, qu'il avait été le matin chez l'actrice.

— J'étais à la répétition d'hier, continua Marteau, et j'ai tout entendu par hasard.

Théodore ne répondait pas.

— Vous avez tort d'être timide, jeune homme, car vous passez pour bien pincer du gros violon.

— De la basse, vous voulez dire.

— Bah ! je m'entends. Écoutez-donc, je ne suis pas musicien, moi... Dans ma jeunesse, je jouais de la flûte, mais en amateur tout à fait. On apprend beaucoup mieux la musique aux enfants à l'heure qu'il est. Comme je vous disais, je passais ce matin près du Soleil d'Or, et je vous ai vu entrer, votre gros violon sous le bras.

— Avec ma basse, dit Théodore en souriant.

— Vous y êtes resté deux heures approchant.

— Non, monsieur; j'ai répété très-vivement mon morceau, une demi-heure tout au plus.

— Permettez, ma montre est très-juste. A dix heures cinq vous entriez, à midi quarante vous sortiez.

— Mais, monsieur ! dit Théodore en trouant la terre avec sa botte.

— Voyez, je vous fais bonne mesure encore. Du reste, ça se conçoit, vous êtes jeune, la petite Victorine n'est pas déplaisante. Eh ! eh ! il faut que jeunesse se passe.

Théodore sentait la colère lui monter à ces questions et à ces commentaires indiscrets.

— On avait eu le soin de renvoyer le mari. Ah ! jeune homme, jeune homme, je suis un vieux routier, moi qui vous parle, dit Marteau-Isidore en faisant rouler se gros yeux inquisiteurs.

— De quel mari parlez-vous, monsieur ? dit Théodore, qui se sentait de violentes envies d'envoyer le questionneur prendre un bain dans la Marne.

— N'ai-je pas aussi rencontré Saint-Victor, le directeur, vous savez bien... C'est lui le mari, ou à peu près, de votre flamme.

— Ma flamme ! s'écria Théodore au comble de la colère.

— Mais oui ; il vous faut donc des points sur les *i*, ne vous a-t-elle pas embrasé en vous embrassant ? eh ! eh ! fit en ricanant le terrible bourgeois, fort heureux de son jeu de mots.

En entendant cette plaisanterie, Théodore devint pâle. Sa figure se contracta; il s'arrêta, les poings crispés, devant son interlocuteur.

— Monsieur, s'écria-t-il, je vous demanderais raison de vos goguenarderies si vous en valiez la peine. Mais tout le pays vous méprise. Vous savez bien que vous avez ruiné les petits commerçants de la ville. Vous savez bien que vous vous êtes enrichi en volant vos pratiques. Est-ce qu'on devrait parler à un homme de votre espèce? Je suis bon de me mettre en colère pour vous qui prêtez à la petite semaine, vous, un infâme usurier!

A son tour, Marteau-Isidore pâlit de rage. Il voulut répondre, mais la voix lui manquait.

Théodore partit après avoir jeté un dernier regard de mépris au bourgeois, qui ne reprit son sang-froid qu'en voyant le jeune homme disparaître.

— Tu me le payeras, toi! dit-il sourdement.

Puis le bourgeois reprit aussitôt son masque calme; et comme un bruit de pas et de voix se fit entendre non loin, Marteau s'étendit sur le gazon, derrière la haie, à la place où l'avait trouvé Théodore.

## VII

### Mise en scène d'une comédie.

Les arrivants étaient le secrétaire de la mairie et Saint-Victor. Tous deux causaient avec chaleur.

— Le plus profond secret sur cette affaire, disait M. Ponceau.

— A qui le dites-vous? répondait Saint-Victor, toute la comédie est là; cependant j'en reviens à ce que je vous disais tout à l'heure, la vue du pays est nécessaire.

—Monsieur Saint-Victor, il y a dans les magasins un décor représentant une ville, un décor très-propre encore. Il peut lutter avec le petit salon orange.

— Ça ne fait pas notre compte. Si les habitants ne reconnaissent pas la petite place où l'on vend de la viande...

— La Placette, comme nous l'appelons?

— Précisément, la Placette, j'ai besoin d'une Placette. Il faut qu'on y voie les maisons avec les enseignes et les noms sur les enseignes. Tout le succès viendra du décor de la Placette... Je ne dis pas cela pour mettre en doute vos instincts dramatiques, au contraire; mais vos charmants petits couplets, car je sais que vous n'en faites que de charmants, y gagneront... l'intrigue aussi. Au fait, avez-vous une intrigue?

— C'est assez intrigué, dit complaisamment M. Ponceau. Je vous ai dit le commencement de l'ouvrage, vous allez voir. Nous en étions au jeune homme... Le mari ignore que c'est l'amant de sa femme; elle le fait passer pour son cousin... N'est-ce pas un peu risqué?

— C'est selon, dit Saint-Victor.

— Ne vous gênez pas, dites vraiment le fond de votre pensée?

— Non, non, l'intrigue peut marcher ainsi. C'est fort gai, l'amant qui passe pour le cousin. Divers auteurs dramatiques ont déjà employé ce moyen avec succès.

— On peut se rencontrer, dit M. Ponceau. Alors le dénoûment se déroule naturellement, le mari ne sait rien.

— Bravo ! ét tout le monde applaudit... surtout si nous avons le décor de la Placette.

— Pensez-vous que cent francs suffiraient ? dit M. Ponceau.

— Non, il vaudrait mieux ne rien avoir.

— Là... en faisant des économies.

— Je mets tout au plus juste prix, dit Saint-Victor. Mon décorateur est un garçon d'un immense talent ; je l'ai enlevé à l'Opéra. Ce jeune homme voulait jouer à toute force la comédie ; il peindra pour presque rien le décor, c'est plutôt un service qu'il me rendra.

— Une idée ! s'écria M. Ponceau, je ferai un couplet final pour le maire.

— Très-bien ! monsieur Ponceau, vous êtes un homme vraiment ingénieux. Pourquoi n'avez-vous pas travaillé pour la capitale ? Qui est-ce qui dit que tous les gens d'esprit sont à Paris ? Je voudrais qu'il vous entende, celui-là. Le couplet au maire ira parfaitement... avec le décor. Vous me le ferez chanter dans mon rôle, et, d'un geste adroit, je montre sa maison sur le décor, car elle y sera, la maison du maire.

— Un moment, le maire ne demeure pas à la Placette.

— N'importe, nous mettrons sa maison en coulisse, du *côté cour*.

— Je n'ai pas encore dit que je consentais à faire les frais du décor.

— Vous plaisantez, c'est entendu. Qu'est-ce que cent cinquante francs pour un homme aussi haut placé que vous ?

— Soit, dit M. Ponceau, dont tous les scrupules étaient levés. Je voudrai cependant m'entendre avec votre décorateur.

— Vous êtes dans votre droit. Je pense aussi à une chose... nous mettrons les maisons des gens les mieux posés de la ville, je dirai à mon décorateur d'y peindre la vôtre. A propos, serais-je bien indiscret en vous demandant la petite somme d'avance ?

M. Ponceau fit la grimace.

— Les couleurs sont d'un prix exorbitant, dit Saint-Victor, je suis certain d'y mettre encore de ma poche.

— Eh bien ! envoyez demain de bon matin chez moi, la somme sera prête.

— Ah ! monsieur Ponceau, vous me comblez. Oserais-je vous prier de dîner chez moi, à l'hôtel ?

— Monsieur Saint-Victor, je suis flatté, vraiment.

— Nous parlerons de votre comédie. Je ne vous donnerai pas d'esprit, vous en avez à revendre ; mais j'ai passé ma vie dans le théâtre, il y a les entrées, les

sorties, qui sont terribles pour quelqu'un qui n'en a pas l'habitude... Ainsi vous daignez partager mon modeste dîner ?

— Ah ! monsieur, vous êtes trop bon.

— Entre nous, je vous dirai qu'on n'est pas bien à mon hôtel, une véritable gargote où je dépense un argent fou. Nous y dînerons mal, très-mal même.

— Il y a quelque chose de plus simple, dit M. Ponceau entraîné dans un abîme de dépenses, venez dîner chez moi.

— Ah ! monsieur Ponceau !

— Mon dîner est prêt. Quand il y en a pour un, vous savez le proverbe, et puis je préviendrai à ma pension.

— Vous êtes mille fois trop gracieux... Comment ! je vous invite à dîner, et c'est vous maintenant qui...

— C'est sans façon, mon cher monsieur Saint-Victor.

— Vous me permettrez au moins de vous offrir le café.

— Merci, je n'en prends jamais.

— Alors je ne dîne pas avec vous...

Poussé à bout, M. Ponceau accepta.

## VIII

D'une lettre anonyme qui changea les plans de comédie.

M. Ponceau demeurait alors rue de la Maîtrise, chez d'honnêtes rentiers qui tiraient profit d'un premier étage inoccupé en le louant à une *personne de confiance*.

Ces rentiers étaient glorieux d'être en rapport avec un personnage de l'importance de M. Ponceau. Aussi étaient-ils aux petits soins près de lui. On allait ouvrir pour monsieur le secrétaire de la mairie ; on recevait ses lettres. La maîtresse de la maison n'était jamais plus heureuse que les rares jours où elle pouvait pénétrer dans l'appartement de son locataire. Enfin M. Ponceau était respecté, vénéré, adoré, dorloté ; pour résumer d'un mot son heureuse position de célibataire, « l'enfant chéri de la maison. »

Comme il introduisait la clef dans sa porte, suivi de son convive :

— Monsieur Ponceau ! monsieur Ponceau ! cria-t-on à l'étage au-dessous. J'ai une lettre très-pressée pour vous.

Au même instant une grosse dame monta en soufflant les vingt-cinq marches qui séparent le premier étage du rez-de-chaussée.

— Monsieur Ponceau, c'est un petit paysan qui m'a

dit de vous dire de la lire tout de suite, tout de suite.

— Je ne connais pas cette écriture, dit le secrétaire de la mairie en tournant et retournant la lettre, qui sentait le mystère.

Il ouvrit sa porte.

— Dieu ! que c'est dur, par ces temps-ci, de monter un étage, dit la grosse dame, espérant être invitée par son locataire à entrer chez lui.

M. Ponceau, peu sensible à ses insinuations, salua sa propriétaire après l'avoir remerciée, et referma sa porte.

— Vous permettez ? dit-il à Saint-Victor en décachetant la lettre.

— Comment donc, mon cher ami ! vous êtes chez vous.

A peine M. Ponceau eut-il lu quelques lignes, qu'il pâlit et sembla terrifié. Cependant il continua, non sans manifester la plus vive surprise. Puis il relut cette étrange lettre :

« Monsieur, je vous défends de donner à M. Saint-Victor les cent cinquante francs que vous lui avez promis pour les frais de décor de votre comédie. Cela n'empêchera pas la représentation ; au contraire, il faut qu'elle ait lieu.

« Mais, si vous avisiez de contrevenir à mes ordres, dans huit jours la place de secrétaire de la mairie de Château-Thierry serait vacante, en *raison de votre démission*. Je vous sais assez d'esprit pour ne pas cher-

cher à connaître l'auteur de cette lettre, qui se dit votre ami. »

M. Ponceau tomba sur une chaise.

— Qu'avez-vous, mon cher? dit Saint-Victor, auriez-vous appris la mort d'une personne chère ?

— Non, dit M. Ponceau, c'est une affaire secrète d'administration.

Et il ferma soigneusement la lettre anonyme.

Le repas se ressentit de cette aventure. M. Ponceau était troublé et il fit assez froidement les honneurs du dîner à son invité.

## IX

### Le directeur dans l'embarras.

Les débuts de la troupe eurent lieu sans grand succès. Saint-Victor fit vingt-six francs net, les frais payés. C'est du moins ce que constata, dans un article théâtre, le *Foyer de Château-Thierry*. Toujours caché sous son terrible pseudonyme de *Diogène*, M. Ponceau déplorait le peu d'enthousiasme que les habitants de la ville manifestaient pour l'art dramatique :

« L'honorable directeur, écrivait-il, ne recule devant aucuns frais pour plaire au public. Il choisit son répertoire avec beaucoup de tact. Nous avons remarqué mademoiselle Victorine, qui ne peut manquer, un jour ou l'autre, d'obtenir de grands succès sur les principaux théâtres de la capitale. Elle a une voix agréable, juste,

perlée, et chante avec beaucoup de méthode. Célicourt a parfaitement rendu le rôle du jeune premier ; Verdelet a été très-plaisant dans un rôle sacrifié. Madame Saint-Prix ne nous en voudra pas de notre crime de lèse-galanterie. Nous aurions dû la mettre en première ligne; mais notre plume est seule coupable. *Lapsus calami!*

« Les honneurs de la soirée ont été pour Saint-Victor, qui a mis dans son rôle autant d'entrain, de verve et de brio, que Philippe, des Nouveautés. On a crié *bis* au couplet final, et c'était justice. Espérons que les prochaines représentations seront plus profitables à notre spirituel directeur-acteur. »

— Peuh ! le méchant article ! dit Saint-Victor à Victorine.

Saint-Victor ne se faisait pas faute de critiquer M. Ponceau, depuis que celui-ci avait refusé de faire les frais de son vaudeville.

Verdelet et Célicourt entrèrent.

— Nous venons, dit le comique, au nom de toute la troupe, qui crève de faim.

— Mes pauvres *vieux*, dit Saint-Victor, je comprends ça.

— Pourquoi rester ici ? Il n'y a rien à *refrire*. A Soissons, dit Verdelet, je me rattrapais sur l'armée. Mène-nous dans une ville de troupiers, je ne te demanderai plus d'appointements, moi, je suis sûr de trouver à dîner. Il n'y a pas après les sergents-majors et les maré-

chaux de logis. Voilà des gens qui comprennent le comédien et qui l'emmènent dîner.

— Attendez quelques jours, mes enfants.

— A Abbeville, dit Célicourt, je *serai à mon plan*, au moins.

— J'ai remarqué, dit Verdelet, que les Abbevilloises ont un grand faible pour les jeunes premiers.

— Patience, nous irons, dit Saint-Victor. Mais il faut obéir à mon itinéraire. Vous voulez donc qu'on m'enlève mon privilége ?

— Il est beau, ton privilége !... Tu ne pourrais pas nous donner vingt francs à compte à chacun.

— Vingt francs par tête ! s'écria le directeur, ça fait deux cents francs. J'avais machiné une petite affaire qui a fait four, malheureusement. Savez-vous combien il m'est resté l'autre jour, après avoir payé les pompiers, le garçon de théâtre, le luminaire, les figurants, les habilleuses ?

— Nous savons bien que tu ne nages pas dans l'or, dit Verdelet. Mais j'ai un moyen.

— Dis vite.

— Il y a dans cette ville un nommé Marteau-Isidore, honnête usurier de son état, qui te prêterait volontiers.

— N'est-ce pas ce gros homme, avec le front dégarni, qui me lorgnait tant des premières ? dit Victorine.

— Lui-même, des yeux de bœuf.

— J'y cours, dit Saint-Victor.

## X

### Un loup-cervier.

La maison de Marteau-Isidore est au bout de la ville. On la reconnaît facilement à des barreaux de fer ventrus qui garnissent les fenêtres. Ces barreaux, jadis fort en usage en province, disparaissent tous les jours. Seules, les personnes âgées qui tiennent aux traditions de leurs ancêtres s'en servent, ou les gens d'affaires, qui se précautionnent ainsi contre les voleurs.

Une domestique âgée vint ouvrir à Saint-Victor et l'indroduisit dans le cabinet du bourgeois. Rien n'indiquait l'homme d'affaires. On ne voyait pas de papiers, pas de registres, et pas de cartons verts gros de dossiers.

Marteau-Isidore entra peu après d'un air souriant :

— Monsieur Saint-Victor, donnez-vous la peine de vous asseoir.

Le directeur fit les questions sanitaires d'usage et toussa légèrement avant d'entrer en matière.

Ils est à remarquer que la toux joue un grand rôle dans les affaires. C'est toujours le demandeur qui tousse. Aussi un usurier parisien très-célèbre, le père Guillaume, qui avait observé chez un grand nombre de *sujets* ce symptôme, abordait-il la question en répondant : « Monsieur a besoin d'argent ? »

Marteau-Isidore, que son instinct avait amené aux mêmes observations, usait d'un procédé moins franc. Il attendait froidement les premiers mots d'*argent* du demandeur.

— Vous n'avez pas eu grand monde dimanche, dit-il.

— C'est ce qui m'inquiète le plus, monsieur.

— Votre troupe marche avec beaucoup d'ensemble, cependant. Mademoiselle Victorine est ravissante.

— Oui, elle va bien, mais elle me coûte gros.

— Ah ! vraiment. Est-ce que vous êtes dans l'intention de faire un long séjour ici ?

— Oui et non. Oui, si la recette va...

— Je comprends ; la recette, c'est tout pour vous... Ah ! farceur, que vous m'avez donc fait rire l'autre soir !

— Si je ne fais pas mes frais, je serai forcé de m'en aller ailleurs.

— Ce serait fâcheux.

— Monsieur Marteau, je vois que vous êtes ami des arts... je venais pour... une petite affaire.

— Voyons, monsieur, je suis tout à votre service.

— J'ai absolument besoin de deux cents francs à emprunter.

— Diable ! dit Marteau, vous trouverez ça difficilement à Château-Thierry. La ville n'est pas riche ! Attendez un peu, que je cherche à qui vous pourriez vous adresser : M. Merlot ne fait plus d'affaires. Berrinet est à Paris. Le petit Parfait a renoncé à la ban-

que... Ah ! l'argent est dur à trouver aujourd'hui. Auriez-vous des garanties ?

— Je donnerai volontiers des hypothèques, dit Saint-Victor.

— Il fallait le dire tout de suite. Des hypothèques, c'est très-bon. On emprunte quand on veut avec des hypothèques ; quelles seraient ces hypothèques ?

— Des hypothèques sur mes représentations.

Marteau-Isidore fit un claquement de langue d'un augure fâcheux.

— Ceci est autre chose, dit-il. J'entendais des hypothèques sur des biens tels que bois, terres, prés, maisons, etc. Mais des recettes ne sont pas des garanties assez sérieuses. En affaires, voyez-vous, mon cher monsieur, il faut des choses palpables. Supposons que vous ne fassiez que vos frais, que devient l'hypothèque ? On ne peut pas saisir, pardon si je parle de saisir, mais il faut penser à tout ; comme je vous le disais, on ne peut pas saisir les appointements de vos acteurs, que la loi regarde comme employés, lesquels employés sont traités de créanciers privilégiés.

— Oh ! j'entends faire largement plus que mes frais. Nous montons dans ce moment une pièce à grand spectacle.

— Mademoiselle Victorine joue-t-elle ?

— Bien certainement, c'est mon meilleur premier rôle.

— Elle est fort bien, mademoiselle Victorine ! Elle est toute jeune, à ce qu'il m'a paru ?

— Vingt et un ans.

— Y a-t-il longtemps qu'elle fait partie de votre troupe ?

— Depuis la dernière saison.

— Elle doit être très-spirituelle, car elle est fort piquante en scène ?

— De l'esprit comme un démon, répondit Saint-Victor, qui commençait à s'inquiéter de ces nombreuses questions à l'endroit de sa pensionnaire... Ainsi, monsieur Marteau, vous pensez qu'il est impossible de négocier le petit emprunt dont je vous parlais ?

— J'y songe... D'ici à demain, je pourrai avoir vu quelqu'un. Venez donc sans façon à ma maison de campagne, c'est tout près... Amenez avec vous vos actrices ; nous causerons de votre affaire... Dites à mademoiselle Victorine que je l'invite spécialement.

— Monsieur Marteau, je n'y manquerai pas.

## XI

### Amoroso.

Pendant que le directeur épuisait son éloquence auprès du bourgeois pour *égratigner* sa bourse, ainsi qu'il le dit plus tard, Victorine, voyant de sa fenêtre Théodore dans la rue, l'appela :

— Vous ne montiez donc pas, mon ami ? dit-elle.

— Je n'osais...

— Pourquoi n'osiez-vous pas ?

— Ah ! si vous saviez ce qui s'est passé hier soir ?

Et Théodore raconta la querelle qu'il avait eue sur les bords de la Marne avec Marteau-Isidore. Victorine fut indignée, quoiqu'elle ne comprit pas tout d'abord les motifs de cette querelle, Théodore hésitant à rapporter les paroles exactes du bourgeois ; mais l'actrice se douta de l'embarras du jeune homme.

— Vous ne me dites pas tout, Théodore.

Théodore ne répondit pas. Cependant, après un long silence :

— Il vous a entendue, dit-il, dans les couloirs du théâtre.

— Eh bien ! n'était-ce pas tout naturel que je vous fisse des excuses ?

— Mais il vous a vue m'embrasser...

— Où est le mal ?

— Il sait que j'ai passé deux heures chez vous...

— Je devine. Il vous aura dit des *bêtises*...

— Des bêtises, non ; il prétend que...

— Que ?... reprit Victorine émue.

— Que je vous aime ! s'écria Théodore.

— Avait-il raison ? dit-elle en fixant sur le jeune homme des regards humides.

— Oh !... oui... soupira Théodore.

— Et si je vous aimais aussi !

Théodore tomba à ses pieds et saisit ses mains.

— Mon Dieu ! j'ai peut-être tort ; vous ne m'aimerez pas longtemps, moi qui suis une fille perdue, une

actrice, une comédienne, une femme qui vit avec un homme tel que Saint-Victor.

Théodore penchait sa tête sur la poitrine de l'actrice et l'inondait de ses larmes.

— Oh ! mon ami, c'est que j'ai été bien malheureuse pour en arriver là... Je vous ai raconté, Théodore, le commencement de mes instincts dramatiques. La fin est courte, mais triste. Le jeune homme qui voulait me faire débuter au théâtre Chantereine devint mon amant. Au bout de six mois, il m'abandonna lâchement. Mes débuts n'avaient été applaudis que par ma mère... Je ne lui en veux pas, quoiqu'elle m'ait mis en tête toutes ces idées de théâtre... Au lieu de trouver à la salle Chantereine des directeurs, des journalistes à la piste d'un talent nouveau, je ne trouvai que des ouvriers bijoutiers, des jeunes gens sans position, qui, rejetés de toutes les classes de la société, cherchent un asile dans le théâtre. Ma pauvre mère mourut ; jusque-là j'avais vécu de mon travail. Il me fallut chercher à remplir ce que j'appelais ma vocation. J'avais entendu dire qu'à Pâques tous les directeurs de la province venaient renouveler leurs troupes. J'allai me faire inscrire dans un bureau d'agence dramatique. C'est ainsi que je fus mise en rapport avec M. Saint-Victor. Vous savez le reste... M'aimerez-vous, maintenant ?

— Je t'aimerai toujours, dit Théodore en la serrant contre son cœur.

— Je quitterai la troupe, je veux rester avec toi, toujours avec toi... Je travaillerai, je n'aimerai plus jamais que toi, mon Théodore... Oh ! dit-elle tout d'un coup, j'entends des pas dans l'escalier, peut-être Saint-Victor, va-t'en vite ! Non, tu n'as pas le temps, dis que tu viens pour répéter.

— Je n'ai pas mon violoncelle, répondit Théodore tout ému.

— C'est égal... demain....

Saint-Victor entra joyeux, il regarda Théodore, et, le saluant de la tête :

— De l'argent, dit-il, de l'argent... Demain, de l'argent. Nini, nous sommes sauvés. Viens, que je t'embrasse.

Comme Victorine ne répondait pas à ces élans de joie :

— C'est ce petit qui te gêne, lui dit-il à l'oreille, je vais le congédier. Monsieur désirait me parler ?

— Je venais chercher, monsieur, une partition que le chef d'orchestre prétend que vous avez.

— Mon ami, le chef d'orchestre ne sait pas ce qu'il dit. Il n'y a pas une note de musique chez moi.

Théodore partit après avoir échangé un regard avec Victorine. Saint-Victor raconta comment il était à peu près certain que Marteau lui prêterait de l'argent après le dîner auquel Victorine était invitée expressément. L'actrice refusa net.

— Comment; Nini ! tu refuses une partie de campagne !

— Mais il n'y a rien de surprenant.

— Au contraire, ma petite, jusqu'alors tu as accepté avec plaisir ces sortes d'invitations.

— Ça ne me plaît pas aujourd'hui.

— Diable ! dit Saint-Victor, moi qui ai promis en ton nom !

— Vous remercierez beaucoup ce monsieur.

— Allons ! ma chère, tu es dans tes moments d'humeur noire, tu viendras. D'ailleurs, tu as jusqu'à demain pour réfléchir.

— Demain je répondrai comme à cette heure.

— C'est bon, c'est bon ; je cours chez l'imprimeur revoir mon affiche.

Au pied de l'escalier, Saint-Victor rencontra son chef d'orchestre.

— Pourquoi donc envoies-tu chercher de la musiqne chez moi ?

— Quelle musique ? Je n'ai envoyé personne chez toi.

— Bah ! tout à l'heure la basse est venue de ta part.

— Quelle basse ?

— Le petit jeune homme avec qui Victorine a eu des mots à la répétition.

— Je ne sais pas, dit le chef d'orchestre, ce que tu veux dire.

— Ce jeune homme prétend que tu l'as envoyé chercher une partition chez moi.

— Elle est bonne, la *balançoire!* répondit le chef d'orchestre en éclatant de rire.

— Une balançoire! dit d'un air sombre Saint-Victor.

## XII

### Perfidies de Marteau-Isidore.

Le lendemain toute la bande des comédiens se mit en route pour le château de Marteau-Isidore. Saint-Victor contrastait par son humeur avec ses pensionnaires, mis en gaieté par l'espérance d'un bon dîner. Le directeur avait espéré décider Victorine à l'accompagner, mais toutes ses remontrances furent inutiles.

— Je t'y forcerai bien, dit-il avec violence.

— Monsieur, répondit l'actrice, ce n'est pas dans mon engagement.

Lassé de tant de résistance, Saint-Victor partit, ayant l'espérance de revenir de la campagne un peu plus riche que devant.

A trois quarts de lieue de Château-Thierry, les comédiens aperçurent un bâtiment en mauvais état, que le père de Marteau-Isidore avait acheté, au dire des gens du pays, pour un *morceau de pain*, lors de la Révolution. Le propriétaire de ce *château* était assis devant la grille avec son ami, M. Ponceau. Il accourut au-devant des artistes dramatiques.

— Eh bien! dit-il au directeur, vous n'amenez pas mademoiselle Victorine?

— Elle est indisposée, et elle m'a chargé de vous faire agréer ses excuses.

Le bourgeois fit une grimace qui pouvait se traduire ainsi : « Ce n'était pas la peine de venir ! » Puis il reprit d'un ton de reproche :

— Vous avez amené tous ces messieurs ?

— Ne l'aviez-vous pas entendu ainsi? dit Saint-Victor.

— Si fait, répondit Marteau, dont l'intonation démentait les paroles.

— Ils sont très-gais à table, souffla le directeur à l'oreille du bourgeois.

— Je m'en doute bien.

— Tous joyeux convives; il y en a un qui fait le calembour dans la perfection.

Ce programme de divertissements ne parvint pas à dérider le front chauve du bourgeois, qui répondit :

— Je suis vraiment fâché... une affaire importante me force de partir immédiatement.

— Oh ! s'écria la bande, craignant pour le dîner.

— Mais M. Ponceau fera les honneurs de chez moi ; n'est-ce pas, monsieur Ponceau ? dit-il en lui donnant un coup de coude significatif.

M. Ponceau ne comprenait rien à ce départ subit.

— Oui, il le faut absolument: c'est pour votre affaire, dit Marteau ; je dois voir quelqu'un.

— Il ne faudrait pas vous déranger pour si peu; est-ce que demain il ne serait plus temps? dit Saint-Victor.

— Non, non ; c'est plus important que vous ne le croyez.

— Alors l'affaire marche donc?

— Je vous rendrai réponse ce soir.

— Où ! demanda Saint-Victor.

— Ici ; je reviendrai vous prendre.

Marteau-Isidore prit M. Ponceau à part, lui donna ses instructions sans le mettre plus avant dans la confidence de son départ, et monta en voiture.

Pendant que les comédiens ouvraient à deux battants les portes de leur appétit, et qu'ils mettaient au pillage la cave du bourgeois, celui-ci descendait de voiture à la porte de Château-Thierry ; il traversa les derrières de la ville, et se rendit mystérieusement à l'auberge du Soleil-d'Or.

Victorine était seule. En entendant frapper à sa porte, elle alla ouvrir. Son étonnement fut grand quand elle reconnut le bourgeois.

— Mademoiselle, dit-il, je désire vous entretenir d'une affaire intéressante pour vous et pour moi.

— Asseyez-vous, monsieur.

— M. Saint-Victor se trouve dans une situation embarrassée, d'après ce qu'il m'a dit ; vous pourriez l'en tirer facilement.

— Monsieur, je ne vous comprends pas.

— Je suis riche ! dit le bourgeois.

— Ah ! répondit froidement l'actrice.

— Je ne tiens pas beaucoup à prêter de l'argent à M. Saint-Victor...

— Monsieur, tous ces détails m'inquiètent fort peu.

— Mais je serais trop heureux de vous offrir...

— N'achevez pas, monsieur ! Faut-il que je sois assez bas placée pour vous donner le droit de m'offenser ?...

— Eh bien ! est-ce que nous nous fâchons pour si-peu ? demanda Marteau-Isidore.

— Monsieur, sortez à l'instant !

— Ah ! la belle, vous êtes farouche ? Sans doute le jeune Théodore vous aura fait la leçon ?

Victorine tourna le dos au bourgeois, qui continua sans trop se déconcerter :

— Vous persistez dans votre refus ?.... Voyons, Victorine, le sort de la troupe est dans vos mains.

— Monsieur, je vous ai prié de sortir.

— Alors, adieu, ma toute belle, et ne vous en prenez qu'à vous de ce qui arrivera.

Marteau-Isidore ouvrit la porte ; mais ce n'était qu'une fausse sortie. Après quelques minutes d'attente :

— Avez-vous bien réfléchi ? dit-il en passant sa tête par la porte entre-bâillée.

Pour toute réponse, Victorine courut d'un bond à la porte, et la ferma violemment sur le dos du provincial

séducteur ; puis elle tira le verrou, craignant que le bourgeois n'eût des velléités de remonter.

Deux heures après, Marteau-Isidore était de retour à sa maison de campagne. Les invités avaient mis à profit son absence, ainsi qu'il était facile de s'en apercevoir à leur état d'expansion. La duègne s'était débarrassée du châle boiteux qui couvrait des épaules aussi ridées qu'un parchemin sur des charbons : elle faisait force agaceries à son affreux petit chien, qui se promenait dans les assiettes.

Célicourt, le jeune premier maigre, était arrivé à un état de torpeur qui distingue le boa pendant sa digestion. L'infortuné comédien croyait, en mangeant beaucoup, changer sa phthisie en embonpoint.

L'actrice dans une position intéressante servait de preuve aux opinions des matrones : elle avait eu des *envies* de tous les plats.

Le nez de Verdelet ressemblait par le ton à une robe de cardinal. Verdelet était franchement comique ; lui seul avait la parole : il poussait l'audace jusqu'à critiquer le pantalon nankin de M. Ponceau le critique.

— Mon ami, dit-il à Marteau-Isidore, qui surprit les comédiens dans cet état de béatitude extrême, je voudrais pouvoir vous citer des vers de tragédie analogues à la circonstance de votre retour ; mais je n'ai jamais rempli que des rôles de gardes, personnages muets, comme vous savez... C'est égal, vous

pouvez vous vanter d'avoir une cave crânement garnie de vins *capitaux*.

Saint-Victor, qui avait conservé plus de sang-froid, cherchait en vain à connaître, dans les lignes roides et froides de la figure de son hôte, les résultats de sa négociation.

— J'ai à vous parler, mon cher directeur.

— Comment donc, à la minute, répondit Saint-Victor, qui sentait déjà l'argent crever ses poches.

— Si ces messieurs et ces dames désirent faire un tour de jardin ? demanda Marteau.

La troupe se leva bruyamment de table à cette invitation.

— Mon cher monsieur, dit Marteau-Isidore, je suis désespéré ; je n'ai rien pu obtenir.

Saint-Victor fut atterré.

— La personne qui pouvait tout dans cette affaire n'a pas voulu conclure au dernier moment.

— Il n'y a donc plus d'espoir ? demanda le directeur.

— Je ne crois pas... C'est, du reste, une personne que vous connaissez bien.

— Que je connais bien ! répéta Saint-Victor. Je ne connais personne à Château-Thierry.... Serait-elle de Soissons ?

— Dame ! je ne peux pas vous dire : elle demande le secret.

— Quel secret ? dit Saint-Victor inquiété.

— Vous l'apprendrez peut-être plus tôt que vous ne le pensez.

— Quelle comédie jouons-nous là, monsieur Marteau ?

— Écoutez, je suis franc avec mes amis. Effectivement on joue la comédie avec vous depuis quelques jours, mais pas à votre bénéfice.

— Monsieur Marteau, expliquez-vous.

— Eh bien ! prenez garde au jeune...

Le bourgeois s'arrêta pour produire tout son effet.

— Au jeune ?... reprit Saint-Victor sur les épines.

— A un jeune musicien de votre connaissance. Je ne vous en dis pas davantage.

Après ces confidences, le bourgeois s'empara du bras de M. Ponceau, indiquant par là qu'il désirait cesser la conversation. Saint-Victor s'arrêta un moment comme écrasé sous cette avalanche de malheurs. Sans doute le courage lui revint tout d'un coup, car, profitant d'un moment où la société tournait une allée, il rebroussa brusquement chemin et s'enfuit à toutes jambes.

— Ah ! on joue la comédie avec moi, pensait-il en arpentant à grands pas la route qui mène à Château-Thierry ; je comprends tout maintenant !

Plus le malheureux directeur réfléchissait aux insidieuses paroles de Marteau, plus vite il allait. La jalousie est l'éperon du cœur. Saint-Victor trouva à la

porte de l'hôtel le garçon de théâtre qui semblait attendre.

— Est-il venu quelqu'un chez moi pendant mon absence ?

— Non, monsieur.

Saint-Victor respira à pleins poumons.

— Tu es bien sûr ? Es-tu toujours resté dans l'auberge ?

— Cependant, monsieur, il est venu M. Marteau-Isidore.

— Hein ? Marteau-Isidore ?... s'écria Saint-Victor. C'est bon ! Va-t'en au théâtre ?

Avant que de monter à sa chambre, le directeur réfléchit quelques instants. La conduite mystérieuse, la visite, les dernières paroles du bourgeois, se mêlaient dans son esprit. Saint-Victor, malgré son répertoire d'intrigues, perdait la tête. Bien certain d'apprendre la vérité en interrogeant Victorine, il hésitait.

— Bah ! se dit-il, du courage.

Et il monta résolûment l'escalier. Victorine travaillait.

— J'en sais de belles, dit-il en se posant en premier rôle de mélodrame ; tu me prends donc pour un niais, pour un aveugle, pour un père-dindon ?

— Qu'avez-vous, monsieur, à rouler ainsi les yeux ?

— Réponds-moi tout de suite ! lui dit-il en lui serrant les mains.

— Ah ! vous me faites mal !

— N'importe ! Qu'est venu faire ici le jeune homme qui joue du violoncelle ? Il est déjà venu deux fois. Réponds !

— Lâchez-moi les mains, ou je ne réponds pas !

Saint-Victor obéit en jurant.

— J'avais prié M. Théodore de venir répéter chez moi son solo ; vous vous rappelez que je l'avais offensé à la répétition, et, selon vos ordres, je lui fis des excuses.

— Pourquoi me demandait-il de la musique de la part du chef d'orchestre, quand le chef d'orchestre m'a affirmé ne pas lui avoir parlé ?

— C'est tout simple : je veux chanter un grand air avec accompagnement de violoncelle ; je croyais avoir la musique dans mes malles, ce jeune homme a été assez aimable pour venir la chercher.

— Ce n'est pas clair, dit Saint-Victor en faisant la moue ; mais nous verrons plus tard. Est-il venu quelqu'un cette après-midi ?

— Un bourgeois de la ville qu'on appelle M. Marteau, je crois.

— Ah ! s'écria Saint-Victor, tu l'avoues donc, celui-là ?

— J'avoue la vérité.

— Ainsi, c'était convenu d'avance... C'est pour cette raison que tu ne voulais pas venir à sa maison de campagne... L'invitation était une ruse... Vous me preniez pour dupe !... Mais, je ne suis point un Bartholo,

et j'ai pris des précautions qui ne seront point inutiles. Je n'ai point usé ma vie sur les planches pour rien !

— Puisque je ne vous cache...

— Et tu crois que je me laisserai ainsi bafouer par ce rentier imbécile, qui refuse même de me prêter une somme minime ?

— C'est moi qui n'ai pas voulu, dit Victorine.

— Comment ! toi ?

— Oui, sans doute ; M. Marteau ne m'a-t-il pas offert de vous tirer d'embarras en me livrant à lui ? Ne suis-je pas assez déshonorée par cet infâme métier d'actrice, par les liens qui m'enchaînent à vous, sans être obligée encore de payer vos dettes avec mon corps ? Vous jouez la colère, et c'est vous qui l'envoyez, convenez-en... Mais il ne reviendra plus, votre envoyé. je l'ai mis à la porte !

— Comment, s'écria Saint-Victor, il est venu te faire des propositions ?... Ah ! en effet, je me rappelle ce qu'il me disait tout à l'heure dans son jardin... Il est bien audacieux ! C'est lui qui m'a dit de me défier du violoncelle.

— C'était pour mieux vous tromper.

— Attends, dit Saint-Victor ; pour mieux te prouver que j'ignorais sa démarche, je vais lui écrire une lettre à cheval.

Saint Victor écrivit :

« Monsieur,

« Victorine m'a tout dit. Furieux d'être repoussé, vous avez voulu me donner le change et me faire soupçonner la vertu de ma pensionnaire.

« Vous m'offririez à cette heure les deux cents francs, que je les refuserais. Il faut que vous soyez natif de Château-Thierry, pour croire qu'on achète une actrice avec une misérable somme.

« Je vous remercie, malgré tout, au nom de mes camarades, du dîner que vous nous avez offert.

« Croyez, monsieur, au sincère respect de votre tout dévoué

« SAINT-VICTOR. »

## XIII

### Première représentation d'un chef-d'œuvre de clocher.

Les affaires du pauvre directeur prenaient de plus en plus une tournure fâcheuse. Trois représentations avaient manqué ; la caisse était aussi sonore qu'une cloche. Saint-Victor essaya inutilement des emprunts auprès de quelques provinciaux ; mais ceux-ci n'ont qu'une maigre confiance dans les arts.

Les hôteliers, impayés, harcelaient nuit et jour les comédiens, qui, pour s'en débarrasser, les envoyaient à leur directeur. Moins on a d'argent, plus on en

entend parler. Saint-Victor, malgré ses ruses de Ragotin, ses ressources dignes de Quinola, et ses tours supérieurs à ceux de maître Gonin, commençait à perdre la tête.

Désespéré, il alla trouver M. Ponceau, avec qui il était en froid, et lui proposa de monter sa pièce sans frais. A cette offre inespérée, M. Ponceau dressa les oreilles. Les promesses de la lettre anonyme se réalisaient : il accepta. Un matin, les habitants de Château-Thierry lirent sur tous les coins de mur de cette affiche :

PAR PERMISSION DE M. LE MAIRE

La troupe départementale, sous la direction de M. SAINT-VICTOR,
donnera, *pour la clôture*,
une représentation extraordinaire, composée de :

UN DÉJEUNER A CHATEAU-THIERRY

Comédie-vaudeville en un acte

PAR UN AMATEUR DE CETTE VILLE

avec un décor entièrement neuf.

---

« L'administration, jalouse de conquérir les suffrages du public, n'a reculé devant aucuns frais. Le spirituel auteur de cet ouvrage ayant jugé à propos de ne pas livrer son nom à ses concitoyens, M. Saint-Victor ose espérer que le public de Château-Thierry accueillera cette production avec autant de plaisir que les ouvrages dramatiques de la capitale. »

Cette affiche obtint un grand succès de curiosité. Le soir, au café, il ne fut bruit que de l'*amateur de*

*la ville* qui avait le courage d'affronter les périls du théâtre.

Victorine, après ce qui s'était passé, écrivit un billet à Théodore ; elle le priait de ne plus revenir chez elle, à cause des soupçons de Saint-Victor. Elle terminait ainsi :

« Aimez-moi, mon cher Théodore, aimez-moi comme je vous aime. Pour vous je quitterai le théâtre qui cependant m'a rendu quelquefois si heureuse ! Je renoncerai pour vous à mon avenir dramatique. O mon Théodore ! ne manque pas à la répétition ! Là du moins je peux te regarder, te voir, ne voir que toi en toute confiance. Quand je joue, il me faut envoyer des sourires, des regards à mon maître, le public : dis-moi que tu es jaloux du public.

« Adieu, je te baise mille fois. Réponds une longue lettre par le garçon de théâtre, le seul à qui j'ose me confier. »

Cette lettre, un quart d'heure après, était entre les mains du rusé directeur, qui, se défiant de tout le monde, avait établi une surveillance active autour de sa maîtresse.

Il la lut attentivement, la recacheta avec soin.

— Va la porter à son adresse, dit-il au garçon de théâtre, et attends la réponse, que tu me remettras.

Le messager revint une heure après avec une lettre :

« Victorine, disait Théodore, je suis heureux plus que tu ne saurais l'imaginer... J'ai pleuré en lisant

ta lettre ; j'ai pleuré de joie, car tu m'aimes, je le vois. Dis, veux-tu que nous partions ensemble bien loin ? ma mère me donnera de l'argent.

« Non, je ne suis pas jaloux du public, de ces quatre cents têtes qui te dévorent des yeux, qui couvent de leurs regards tes jambes et tes bras nus. Non, je ne suis pas jaloux du public, quoique tu sois obligée de lui sourire en montrant tes belles dents blanches. Le public, vois-tu, c'est quatre cents idiots, quatre cents bourgeois qui te convoitisent ensemble. Une telle majorité ne me rendra jamais inquiet.

« Mais celui-là qui me fait lever la nuit en crispant les poings, celui-là que je voudrais tuer, parce qu'il t'a possédée, parce qu'il te possède encore, tu sais son nom... Il me fait souvent pleurer de rage !

« Pourquoi faut-il que tu restes plus longtemps avec lui ? Sans cet homme, nous pourrions nous voir, nous parler. Un mot de toi, et je brise la barrière.

« Puisque tu m'aimes, Victorine, je veux t'entendre, je veux te causer d'amour. Le jour de cette grande représentation, essaye de me donner un rendez-vous. Il devra être très-occupé, très-affairé ; tu m'enverras un mot à l'orchestre.

« Adieu, mon âme ! Je vais être bien malheureux jusque-là. Je t'aime ! »

— Bon ! dit Saint-Victor, voilà un petit jeune homme bien féroce pour son âge ; nous le mettrons à la raison.

La lettre fut portée à Victorine, qui la lut avec autant d'avidité qu'un homme dans le désert boit un verre d'eau. Elle ne se doutait guère que cette correspondance passait par six mains.

Enfin le jour de la première représentation advint. L'arrêt du Parlement qui exila les jésuites sous Louis XV, les ordonnances de Juillet, troublèrent moins les esprits à Paris que cette représentation à Château-Thierry.

Dans la journée, on envoya louer trois loges.

Trois loges louées à l'avance ! Événement miraculeux s'il en fut jamais !

Saint-Victor oublia ses chagrins domestiques, et fit répandre dans la ville que *tout* était loué. Aussi, vers quatre heures du soir, une queue, cet appendice vivant exclusivement réservé à Paris, une queue se forma-t-elle aux portes du théâtre, quoique le prix des places eût été augmenté. Les *premières* coûtaient un franc vingt centimes, les *secondes* un franc. Rien n'avait arrêté la curiosité des habitants de Château-Thierry.

D'ordinaire, les pompiers de service entrent d'avance. Les personnes les mieux posées de la ville firent des bassesses auprès d'eux pour leur faire accepter leur mouchoir. Chaque pompier était porteur d'une cinquantaine de mouchoirs, à seule fin de *marquer* des places.

A la porte, les conversations étaient aussi tumultueuses et aussi orageuses qu'aux premières représenta-

tions d'un drame ronflant sur le boulevard du Temple.

Six heures sonnèrent : c'était l'heure d'ouverture marquée sur les affiches. Les portes s'ouvrirent : un troupeau de béliers à qui l'on tenterait de barrer le passage serait moins terrible que cette foule de provinciaux curieux.

Saint-Victor était au contrôle, gracieux et souriant. Près de lui se tenait le commissaire de police, essayant en vain de ramener l'ordre dans cette foule agitée. Les faubourgs avaient envoyé de nombreux représentants pour cette solennité. A tout moment les flots d'individus grossissaient et menaçaient d'envahir les quatre planches qui servent à garer le directeur des irruptions du public. Le commissaire de police, dont les fonctions habituelles et placides sont de sévir contre les laitières qui tentent l'introduction en province des laits chimiques de Paris, se croyait en pleine émeute. Un moment, ses croyances firent place à une terrible réalité. Un paysan, qui avait été condamné sur son réquisitoire à la justice de paix, profita du tumulte et du gros de la foule pour donner un croc-en-jambe au malheureux fonctionnaire public, qui ne se retira que tout meurtri et contusionné.

La salle de spectacle n'offrait pas à l'intérieur un coup d'œil moins piquant. En province, l'ouvreuse de loges est sinon inconnue, du moins rare. Tous se précipitaient, tête baissée, dans les loges, les hommes les premiers. Les dames se plaignaient hautement du

peu de galanterie de *ces messieurs*. Mais la galanterie est si rare chez les masses !

Les propriétaires de mouchoirs, ceux qui avaient corrompu les pompiers, ne retrouvaient plus leurs marques. On se disputait tout haut; divers duels furent proposés. Verdelet, en spectateur prudent, regardait cette confusion par les *yeux* du rideau. Il résuma ainsi cette foule :

— Château-Thierry a bu, dit-il.

Les amateurs et les musiciens, qui jouissent de leurs entrées, eurent toutes les peines du monde à se faire rendre leurs tabourets.

Quand la majorité eut pris place, Saint-Victor céda sa place de contrôleur à un homme de confiance, car il lui fallait s'habiller pour la première pièce.

— Il reste, lui dit-il, trois loges réservées, j'ai dit qu'elles étaient louées. Effectivement, j'attends le sous-préfet, le juge de paix, le directeur des contributions, à qui j'ai porté moi-même des billets en gants blancs. Les gants blancs parlent d'eux-mêmes... Ces messieurs doivent payer leurs places triples. Si, par hasard, ils ne venaient pas, vous vendriez les places doubles à n'importe qui.

Saint-Victor prit le couloir qui mène au théâtre.

— Ah ! dit-il en revenant, commencez à compter l'argent et envoyez-moi à chaque dix minutes un petit bonhomme avec le total de la recette.

Sur le théâtre régnait aussi la plus grande agitation.

Les trois machinistes, triplant leur importance, couraient de ci et de là dans les combles et dans les caves, et semblaient une armée de machinistes à une première représentation de féeries.

M. Ponceau n'avait pu garder son incognito dans les coulisses. Il était tour à tour en sueur et glacé, pâle et rouge.

— Comment ! dit-il au directeur, vous n'êtes pas habillé pour ma comédie ?

— Mon cher, vous perdez la tête. Vous ne passez qu'en second. Vous savez bien qu'il y a un petit vaudeville pour lever de rideau.

— Ah ! c'est vrai... comptez-vous sur un succès ?

— Vous le verrez bien.

— J'ai peur maintenant ! s'écriait M. Ponceau, dont l'orgueil littéraire avait disparu.

Dans un coin de l'orchestre, Théodore, son violoncelle entre les jambes, jetait les yeux sur le trou du rideau par lequel une petite main blanche passait. Il avait reconnu la main. Tout d'un coup elle disparut, M. Ponceau était venu trouver Victorine.

— Comment trouvez-vous votre rôle, mademoiselle ?

— Je vous l'ai déjà dit, fit l'actrice impatientée.

— Bien écrit, n'est-ce pas ?... Vous le savez, hein ? Croyez-vous que ça marchera ?

— Dame ! dit Victorine, on ne sait jamais.

— Place au théâtre ! cria le régisseur.

Tout le monde s'enfuit. On frappa les trois coups. Les acteurs jouèrent un vaudeville de M. Scribe. Pendant cette représentation, le sous-préfet prit possession d'une des loges réservées. Saint-Victor ne put réprimer un sourire, quoiqu'il fût en scène, dans un rôle triste. En rentrant dans la coulisse, il trouva le petit bonhomme envoyé par le contrôleur.

—Monsieur, quatre cent trente francs, dit le petit.

— Bon ! bon ! ça va ! s'écria Saint-Victor en se frottant les mains.

Après la première pièce, M. Ponceau apparut plus pâle qu'un condamné qui marche au supplice. Son succès allait se décider. Il aborda Verdelet.

— Mon ami, savez-vous votre rôle ?

— Pas beaucoup, dit le comique, se plaisant à renbrunir encore les horizons dramatiques du novice auteur.

— Diable ! il faudra prévenir le souffleur... Croyez-vous que ça marchera ?

— Eh ! eh ! dit Verdelet en faisant la moue.

L'infortuné secrétaire de la mairie retourna vers Saint-Victor, qui collationnait les *accessoires* avec le garçon de théâtre. M. Ponceau offrait de nombreux points d'analogie avec les débutants littéraires, qui, en voyant leur premier article imprimé, s'effrayent d'une virgule oubliée.

— Avez-vous préparé la lettre ? demanda-t-il à Saint-Victor.

— Oui, la voilà.

— Je ne vois pas le pâté ! s'écria M. Ponceau.

— Ah ! vous nous ferez mourir ! nous n'en sommes pas au pâté.

— Comment allons-nous faire, dit encore M. Ponceau. Verdelet ne sait pas bien son rôle.

— Allez trouver le souffleur, dit Saint-Victor, qui ne savait comment se débarrasser du secrétaire de la mairie.

M. Ponceau s'élança sur les traces du souffleur.

— Et la robe de chambre ? dit Saint-Victor au garçon d'accessoires.

— J'en ai été emprunter une à M. Matra. Il ne voulait pas trop, il a bien recommandé qu'on n'y fasse pas de taches.

— Bah ! où sont les flambeaux ?

— Personne de la ville n'avait ce qu'il fallait... Je les ai trouvés chez un fripier qu'on a fait entrer pour la peine.

— Diable de Ponceau, il me ruine avec ses accessoires. Voyons, j'appelle sur la liste... Des pincettes... Les voilà, mettez-les au second plan de la coulisse, côté jardin, afin que je les aie sous ma main à la quatrième scène... Une pile d'assiettes à casser, voici ; faites attention à les recevoir adroitement quand je les jetterai par la fenêtre... Fichtre ! il ne s'agit pas ici de casser pour cinq francs de terre de pipe.

M. Ponceau était parvenu à trouver le souffleur.

Le souffleur était l'actrice enceinte, qui n'avait pas de rôle dans la pièce.

— Ah ! je vous trouve, *souffleur*, dit M. Ponceau confondant les sexes dans son agitation... Verdelet ne sait pas un mot de son rôle.

— Que si, il a répété ce matin sans manuscrit ; c'est lui qui a le plus de mémoire...

— Tant mieux !... Je vous recommande bien mon ouvrage, souffleur... Faites bien attention... Je serais perdu si les acteurs manquent leurs rôles... Croyez-vous que la pièce marchera ?

— Peut-être... Il faudra l'enlever... Il n'y a pas assez d'intérêt, les scènes languissent. A votre place, je ferais des coupures.

— Oh ! qu'est-ce que vous me proposez ? s'écria M. Ponceau en s'éloignant furieux de ces idées de mutilation.

Le galopin du contrôle remontait en ce moment près de Saint-Victor.

— Quatre cent cinquante-trois francs, dit-il. Il n'y a plus qu'une loge vide.

— Bravo ! mon garçon. Aussitôt qu'on aura pris cette loge, rapporte-moi la caisse dans ma loge, je veux avoir tout mon argent à la fois. Vite, sauve-toi.

Le régisseur frappa les trois coups.

On entendit un grand cri dans les frises.

— Attendez ! attendez !

L'orchestre jouait, en guise d'ouverture, un pont-neuf très-connu.

— Qu'est-ce qu'il y a ? dit Saint-Victor.

— La robe de chambre !... cria la voix. Fichue bête de garçon de théâtre... Je descends.

Quelques minutes après, Verdelet apparut tout effaré, en caleçon et du rouge sur une joue.

— Il y a qu'on m'apporte une robe de chambre jaune.

— Eh bien ! dit M. Ponceau, tant mieux, le mari trompé, c'est la couleur, ça fera même très-bien...

— Vous ne savez ce que vous dites ! s'écria Verdelet, on me donne une robe de chambre unie, entendez-vous ? un-e ro-be-de-cham-bre u-nie.

— Tu as raison, dit Saint-Victor, il faut des ramages.

Le chef d'orchestre, ayant terminé son ouverture, avait frappé, ainsi qu'il est de coutume, de son archet sur la boîte du souffleur pour prévenir le machiniste de lever la toile. La toile restant dans son immobilité, le public commença à s'impatienter. Le parterre faisait entendre sa marche de pieds dont le rhythme est partout le même :

— Plan plan, plan plan plan ; plan plan, plan plan plan...

— Comment faire ? disait sur le théâtre M. Ponceau.

— Il faut absolument des ramages... répondait Saint-Victor. Il en est beaucoup question dans la pièce...

Le public sifflait en continuant la marche des pieds.

— Je chante un couplet sur cette robe de chambre... La pointe est sur le ramage, c'est le plus joli couplet de la pièce.

— Supprimons le couplet, dit Verdelet.

M. Ponceau faillit s'évanouir.

— On ne peut pas; toute une scène roule sur cette robe de chambre à ramage, dit-il.

— As-tu de l'encre ! dit Verdelet à Saint-Victor.

— Oui, il y en a sur la table.

Le comique s'empara de l'encrier, plongea son doigt dedans, et en peu de temps, dessina des ornements noirs sur l'étoffe jaune.

— Arrêtez, dit le garçon de théâtre quand ces embellissements furent presque terminés, c'est la robe de chambre à M. Matra.

— Après ? dit froidement Verdelet en continuant la besogne.

— Il a tant recommandé de ne pas faire des taches !

— Des taches, ça... des agréments noirs.

Le public était au comble de la colère. Aux cris des animaux, qui font passer le temps agréablement, avaient succédé des menaces de projectiles.

— Au rideau !... cria Saint-Victor. Verdelet, en scène avec ton balai ?

Le rideau se leva lentement, et la colère du public omba aussitôt. Jamais drame n'éveilla autant de curiosité.

Pendant que Verdelet disait son monologue, le petit galopin courut à Saint-Victor, qui, debout dans la coulisse, se préparait à faire son entrée.

— Monsieur, on veut vous parler tout de suite à la porte...

— Je ne peux pas, c'est impossible.

— Il le faut, monsieur, il y a des huissiers...

A ce mot d'huissier, Saint-Victor tressaillit. Le contrôleur arrivait en même temps par le petit escalier enfumé du théâtre :

— Saint-Victor, on saisit la recette.

— Ah! grands dieux! s'écria le malheureux directeur en descendant l'escalier.

Verdelet terminait un couplet. Ne voyant pas venir Saint-Victor, il regarda dans la coulisse. Le directeur n'y était pas.

— *C'est bien, c'est bien,* souffla le souffleur, *apportez ma malle dans cette chambre.*

Ces paroles devraient être dites à la *cantonade,* c'est-à-dire au dehors. Personne ne répéta les paroles.

Le souffleur ressouffla. Rien.

Verdelet, visiblement embarrassé, se frottait les mains en scène, et, ne comprenant rien à ce manque d'entrée, essayait d'improviser : *Eh! eh! j'entends mon maître qui crie.*

Le public, qui n'entendait aucun maître crier, commença de murmurer. Verdelet alla vers la coulisse et

se trouva nez à nez avec M. Ponceau, qui fondait d'inquiétude.

— Où est Saint-Victor? lui dit-il très-bas.

— Je n'en sais rien... Il tue ma pièce.

Un vigoureux sifflet, parti de la bouche d'un spectateur mécontent, confirma les craintes de M. Ponceau.

— Pschttt! silence! à la porte! fit la foule en majorité.

Le public, féroce comme un tigre, n'aime pas à dévorer une pièce dès la première scène. Il préfère couver des yeux sa victime, la voir haleter, râler, et il ne donne le coup de dent définitif qu'après s'être repu des angoisses du condamné.

— Parlez à la cantonade, dit Verdelet à M. Ponceau, Saint-Victor ne peut pas être loin.

— *C'est bien, c'est bien,* dit M. Ponceau dans la coulisse, *apportez ma malle dans cette chambre.*

La foule, qui crut reconnaître une voix du pays, dressa les oreilles. Les acteurs, les habilleuses, les pompiers, tous les employés du théâtre qui écoutaient dans les coulisses furent tellement intrigués, que d'un commun accord ils avancèrent la tête sur la scène.

— Coulisses! coulisses! crièrent cinquante voix des secondes.

— Silence! à la porte, à la porte! Pschttt!

— Où en est-on? dit Saint-Victor à M. Ponceau en apparaissant tout effaré, le rouge enlevé, la perruque contorsionnée.

— Mon Dieu! vous voilà, dit M. Ponceau, on en est à la cantonade.

Saint-Victor répéta pour la troisième fois les paroles que les spectateurs avaient déjà entendues de la bouche du souffleur ou de M. Ponceau. Saint-Victor entra en scène. Il jouait un rôle de mari trompé sous le nom de *Derval.*

— *Ah! vous voilà, mon maître,* dit Verdelet-Champagne, *la voiture ne vous a pas trop fatigué?* Remettez donc votre perruque droite, lui dit-il tout bas.

— *Qu'a-t-on fait pendant mon absence?* Les voleurs d'usuriers!

— *Mais j'ai bu, j'ai mangé, j'ai dormi comme à l'ordinaire.*

L'orchestre entama une ritournelle. Pendant ce temps-là, les deux acteurs en scène causaient à voix basse.

— Doù viens-tu donc, Saint-Victor?

— Tiens, vois-tu l'huissier qui est là, qui attend? Ah! je ne peux plus y tenir, tâche de finir la scène tout seul.

Là-dessus, Saint-Victor sortit, laissant le comique très-embarrassé de chanter un couplet qui n'était pas dans son rôle.

— Au nom de qui la saisie est-elle faite? demanda Saint-Victor à l'huissier.

— Monsieur, ce sont vos billets impayés à Soissons,

qui ont été passés à l'ordre de M. Marteau-Isidore, lequel m'a chargé d'exécuter la saisie.

— Je veux voir cet homme de suite, ou je ne joue pas ; je fais du scandale, si on ne me rend pas la recette.

— Je suis désolé, monsieur, d'accomplir mon ministère jusqu'au bout, mais je ne puis aller contre les ordres du poursuivant.

— Quelqu'un aperçoit-il M. Marteau dans la salle? demanda Saint-Victor au premier venu dans la coulisse.

— Oui, il est à l'orchestre.

— Qu'on l'aille chercher à la minute, bon gré, mal gré.

Marteau avait calculé la vengeance comme les gens de province calculent tout. Il n'y a rien au monde que les sauvages, les paysans et les gens de province, a dit M. de Balzac, pour étudier à fond leurs affaires dans tous les sens ; aussi, quand ils arrivent de la pensée au fait, trouvez-vous les choses complètes. Marteau-Isidore était en relations d'argent avec les banquiers de Soissons. Les créanciers soissonnais de Saint-Victor avaient obtenu un jugement contre lui et avaient fait demander des renseignements au bourgeois, qui, quoique n'étant pas banquier de nom, se livrait à ces opérations. Ces renseignements arrivaient à point à Marteau, qui ne fit aucun bruit et paya sourdement les Soissonnais pour entrer en possession des créances. Jus-

qu'alors les recettes n'avaient eu aucun résultat pécuniaire pour que Marteau s'inquiétât de faire saisir; mais soupçonnant que la représentation extraordinaire porterait ses fruits, il avait chargé son huissier de mettre arrêt sur la caisse.

Il s'empressa de se rendre à l'invitation de Saint-Victor, qui attendait impatient en frappant convulsivement le plancher de son pied.

— Que vous faut-il, monsieur, dit Saint-Victor, pour arranger l'affaire?

— Je vous l'ai dit à la campagne, répondit froidement le bourgeois.

Et du doigt il montra Victorine, en scène en ce moment.

— C'est impossible...

— Il n'y a pourtant que ce moyen... Je déchire aussitôt les titres.

— Elle ne consentira jamais...

— Ceci me regarde.

— Laissez-moi réfléchir jusqu'à la fin de la pièce.

— A votre aise, monsieur.

— Je vous attendrai dans ma loge.

La pièce allait à bâtons rompus. L'incident du commencement avait mis le désordre partout, dans la salle et sur la scène. Les murmures devenaient de plus en plus violents, le public s'apercevant que le titre : *Un déjeuner à Château-Thierry*, pouvait s'appliquer aux déjeuners de toutes les villes de France.

M. Ponceau était disparu dans les coulisses.

Quand vint le fameux couplet final,

Si Diogène eût pu voir
Le maire qui nous gouverne,
Sans peine on doit concevoir
Qu'il eût éteint sa lanterne.

ce couplet à allusions ne put désarmer le public, qui siffla avec autant d'ardeur qu'un régiment de fifres. On remarquait, parmi les plus acharnés siffleurs, M. Matra, qui avait reconnu sa robe de chambre enjolivée par Verdelet.

— Ma chère Victorine, dit Saint-Victor quand la toile fut baissée, il faut que je parte cette nuit pour Soissons ; nos affaires vont mal... On a obtenu un jugement contre moi : je serai de retour demain. Adieu !

Il s'en alla à sa loge. Aussitôt Victorine écrivit ce billet à Théodore :

« Viens ce soir, mon Théodore, une heure après le spectacle. Il est parti pour Soissons. Je t'attends avec impatience. »

— Monsieur, dit le garçon de théâtre en cognant à la loge où Saint-Victor causait avec Marteau-Isidore, voilà encore un billet de madame.

— Bien ! tu peux le porter à son adresse.

Le directeur remonta à sa loge.

— Tenez, dit-il au bourgeois, voici la clef de ma chambre ; j'ai annoncé mon départ à Victorine... Vous entrerez après le spectacle.

Marteau-Isidore croisa les deux mains, et fit l'échange des billets contre la clef.

— Mais, dit Saint-Victor en déchirant les billets, je doute que Victorine...

Le bourgeois hocha la tête avec fatuité.

— Il faut que vous héritiez de tous mes sentiments... Vous connaissez le jeune violoncelle?

— Théodore? dit le bourgeois.

— Il a un rendez-vous ce soir. C'est un terribl rival.

— Nous arrangerons cela. Y a-t-il une croisée qu donne sur la rue?

— Est-ce que vous avez l'intention de le jeter par la fenêtre?

— Pas le moins du monde.

— Il y a une croisée, dit Saint-Victor.

— C'est bien! Donnez-moi un garçon de théâtre.

Le directeur appela le garçon de service et lui enjoignit d'obéir aux ordres de M. Marteau, qui s'en alla tranquillement en se faisant suivre.

En relevant le décor du fond, on retrouva M. Ponceau blotti derrière. L'insuccès du *Déjeuner à Château-Thierry* avait déteint sur toute sa personne; il était plus pâle qu'un moribond.

— Est-ce qu'on siffle encore? demanda-t-il.

La ville était calme. Marteau donnait à la porte de l'hôtel ses instructions au garçon de théâtre.

— Tiens, voilà cent sous... Tu resteras à la porte de

la chambre de M. Saint-Victor... Une jeune dame doit venir, laisse-la passer sans rien dire... Ensuite un jeune homme : sous aucun prétexte il ne doit entrer. Il insistera ; tu es fort : ne le bats pas, descends-le au bas de l'escalier, et invite-le poliment à regarder la fenêtre.

Le bourgeois entra dans la chambre, alluma les bougies, et s'abandonna aux douces angoisses de l'attente, en riant à la lune. Une heure se passa : Victorine ne vint pas... Il se fit du bruit dans l'escalier. Marteau se tint à la fenêtre et vit sur la place la mélancolique silhouette de Théodore qui marchait à grands pas, très-étonné du conseil que lui avait donné le garçon de théâtre de regarder à la fenêtre : il ne s'expliquait plus le billet si positif de Victorine.

— Un homme ! s'écria-t-il en apercevant Marteau à la fenêtre.

— Votre serviteur ! répondit d'une voix railleuse le bourgeois. Bonsoir, monsieur Théodore !

Le pauvre garçon s'affaissa sur lui. Après quelques minutes, il se releva et s'enfuit à toutes jambes.

A une réunion prochaine de la Société philharmonique, un vieil alto dit :

— Pauvre Théodore ! sa mère est très-inquiète... On ne sait pas encore ce qu'il est devenu... Comment jouerons-nous maintenant nos quatuors de Haydn ?

— Ah ! les actrices ! les actrices ! fit le bonhomme Marteau, qui assistait à cette répétition.

— Et nos gages ? dit une clarinette. Filou de Saint-Victor, qui s'est sauvé avec la recette !

Une larme pendit aux cils de Marteau-Isidore.

Novembre 1856.

FIN.

# TABLE

Pages.



FIN DE LA TABLE.

Corbeil, imprimerie de Crété.





